SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

JACQUES AMYOT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES GRECS ET ROMAINS

PERICLES ET FABIUS MAXIMUS

ÉDITION CRITIQUE

PUBLIÉE PAR

LOUIS CLÉMENT

PARIS

PUBLICATIONS DE LA STÉ NELLE DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION

(ANCT RUE CUJAS)

ÉDOUARD CORNÉLY ET CIE, ÉDITEURS

101, RUE DE VAUGIRARD, 101

1906

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES GRECS ET ROMAINS

PERICLES ET FABIUS MAXIMUS

pressee que claire, polie ou aisee, qui est propre à Plutarque » ; car « l'office d'un propre traducteur ne gist pas seulement à rendre fidelement la sentence de son auteur, mais aussi à representer aucunement et à adombrer la forme du style et maniere de parler d'iceluy ».

Quoi qu'il en soit, ce n'est plus aujourd'hui dans l'interprétation d'Amyot que nous allons chercher la pensée, ou, comme le disait Montaigne « l'imagination vraie de Plutarque. » Mais nous lisons Amyot, comme nous ferions un écrivain original : il appartient à la littérature française.

Montaigne en faisait son bréviaire ; il y revient presque à chaque page de ses *Essais*, pour le citer ou pour le commenter ; il en goûtait « la naïveté et pureté de langage. » C'était encore l'avis de Vaugelas qui tenait Amyot pour avoir su mieux que personne « le génie et le caractère de notre langue ». « Bien que nous ayons retranché, disait-il, la moitié de ses phrases et de ses mots, nous ne laissons pas de trouver dans l'autre moitié presque toutes les richesses dont nous nous vantons et dont nous faisons parade »[1]. Vaugelas considérait Amyot comme le meilleur prosateur du XVIe siècle ; cette admiration serait plus qu'excessive, s'il fallait y voir l'exclusion d'écrivains tels que Rabelais et Montaigne ; mais Vaugelas pensait à la langue plus qu'au style, et d'ailleurs le style même d'Amyot, toujours égal et soutenu, était bien fait pour plaire aux honnêtes gens du XVIIe siècle.

Quant à ces richesses verbales, d'autres qu'Amyot pouvaient les revendiquer, du moins pour une partie. Sans parler de Rabelais, des érudits, comme Estienne Dolet[2], avaient déjà fait entrer, par le moyen des traductions, une foule de mots « savants » dans notre langue littéraire. Mais c'est le fonds populaire qui fait peut-être l'étoffe solide du français d'Amyot ; c'est ce qu'a remarqué un contemporain, Antoine Du Verdier : « il a la vertu qui est

1. *Remarques sur la langue françoise*, édit. Chassang, t. I, p. 37.

2. Traduction des *Epistres familieres* de Cicéron, 1542. V. sur cette histoire F. Brunot, *Histoire de la langue et de la litt. fr.* (Petit de Julleville), t. III, p. 829 et suiv.

singulière en écriture parfaite : assavoir le langage du commun et du peuple, et la liaison du docte. Ce personnage a joint ces deux points en perfection [1] ». Qu'il ait inventé moins de mots qu'on ne l'a dit, l'importance du service qu'il a rendu à la prose française n'en est pas diminuée. Son influence littéraire a été aussi considérable : il a rendu populaire en France l'histoire morale et anecdotique de l'antiquité ; conteurs, moralistes, auteurs dramatiques sont venus puiser dans son livre comme dans un arsenal de faits et d'idées.

A ce double titre, le *Plutarque d'Amyot* (c'est l'expression justement consacrée) est un des ouvrages que la Société des textes français modernes voudrait rééditer. Il comprend, comme on sait, les *Vies des hommes illustres* et les *Œuvres morales et mêlées* ; de cet ensemble nous détachons aujourd'hui les *Vies de Périclès et de Fabius Maximus*, portées au programme de l'agrégation de grammaire, en les faisant précéder de l'*Épître à Henri II* et de l'*Avertissement aux lecteurs*, c'est-à-dire de la préface des *Vies*. Nous espérons que ce premier morceau recevra du public un accueil favorable et nous encouragera à poursuivre la publication du Plutarque [2].

Pour nous conformer aux règles adoptées par la Société, nous avons tout d'abord cherché « le texte qui représente la forme définitive de la pensée de l'auteur ». De 1559, date de l'édition originale, à 1593 (l'année de la mort d'Amyot), les *Vies* ont été souvent réimprimées en France et à l'étranger ; mais nous ne devions retenir que les éditions données à Paris par Michel de Vascosan, le seul éditeur autorisé par Amyot.

C'est grâce à l'intervention d'Amyot que Vascosan avait été nommé imprimeur du roi (Henri II), l'année même où il reçut son privilège pour l'édition des *Vies* (1560), et c'est encore Amyot qui, pour répondre à une contrefaçon de son livre, faite à Anvers,

1. *Bibliothèque de Du Verdier*, édit. Rigoley de Juvigny, t. II, p. 288.

2. Dans ce cas, nous suivrons l'ordre de l'édition de Vascosan, 1567, où chacun des six tomes comprend huit vies parallèles. Les vies de Périclès et de Fabius Maximus deviendront la première partie de notre second volume ; la préface d'Amyot se retrouvera en tête du premier volume.

obtint de Charles IX des lettres patentes, défendant à tous libraires et imprimeurs « d'imprimer ne vendre ledit livre, s'il n'est de l'impression de Vascosan »[1]. Enfin, Vascosan fut chargé par Amyot d'imprimer sa traduction des *Œuvres morales*, et pour cette publication il eut recours à la collaboration de son gendre Fédéric Morel, dont l'évêque d'Auxerre mettait volontiers la science à contribution (1572).

Or, des éditions des *Vies* publiées par Vascosan, nous n'en connaissons que trois[2], et ce sont les trois premières de l'ouvrage :

1559 : 2 vol. in-f°[3].
1565 : 1 vol. in-f°[4].

1. V. l'édition des *Vies* de 1565 et dans les *Morales* de 1572 (in-f°) le privilège accordé à Vascosan ; nouvelle défense est faite « à tous imprimeurs et libraires qu'ils n'ayent à imprimer, vendre ou tenir aucun desdicts livres de Plutarque ». En signant l'épître à Charles IX, Amyot prend le titre d'*evesque d'Auxerre* qui lui avait été conféré en 1570. Cf. de Blignières, p. 409 et suiv., et Joseph Dumoulin, *Vie et Œuvres de Fédéric Morel*, imprimeur à Paris depuis 1557 jusqu'à 1583 (Paris, A. Picard, 1901), p. 56 sq. et passim.

2. Il n'y a pas encore de bibliographie satisfaisante pour le *Plutarque* d'Amyot. La liste donnée par Nicéron est le comble de la confusion et de l'inexactitude ; Maittaire (*Annales typographici...*) se borne à citer pour les *Vies* les trois premières éditions. Hoffmann (*Lexicon bibliographicum*) et Brunet (*Manuel du libraire*) ne sont pas toujours assez clairs, et ils sont incomplets. Nous avons du moins vu et examiné les éditions dont nous parlons ici

3. « *Les Vies des Hommes Illustres, Grecs et Romains*, Comparees l'une avec l'autre par Plutarque de Chaeronęe, Translatees de Grec en François. A Paris, De l'imprimerie de Michel de Vascosan. M. D. LVIIII. Avec Privilege du Roy. » Le nom du traducteur n'est pas sur la page du titre ; mais il se lit au second feuillet, en tête de l'épître dédicatoire : « Au tres puissant et tres chrestien roy de France Henry deuxieme de ce nom, Iacques Amyot, Abbé de Bellozane... » ; l'épître est datée : « En vostre Royale maison de Fonteine-belleau, au mois de Febvrier, M. D. LVIIII. » [Bibl. Nationale, vélins, 701-2 ; et Bibl. de la Sorbonne.]

4. « *Les Vies des Hommes Illustres, Grecs et Romains*, Comparees l'une avec l'autre par Plutarque de Chæronee, Translatees premierement de Grec en François par maistre Iacques Amyot lors Abbé de Bellozane, et depuis en ceste seconde edition reveuës et corrigees en infinis

1567 : 6 vol. petit in-8°[1].

Nous les désignerons (en suivant l'ordre chronologique) par les lettres A, B, C.

Si nous en croyons l'assertion de l'éditeur autorisé, le texte de ces trois éditions a été chaque fois revu par l'auteur. Toutes les autres éditions, faites en dehors de l'imprimerie de Vascosan, portent, il est vrai, la même mention « en cette dernière édition revu et corrigé par le même translateur ». Elles n'en sont pas moins, à notre avis, des contrefaçons, les unes faites sans beaucoup de soin et fautives, les autres assez exactes[2]. Mais quand bien même Amyot les aurait avouées, elles nous seraient inutiles pour l'établissement de son texte, puisqu'elles se bornent à reproduire soit l'édition de 1565, soit celle de 1567.

passages par le mesme translateur, maintenant Abbé de saincte Corneille de Compiegne, Conseiller du Roy, et grand Aumosnier de France, à l'aide de plusieurs exemplaires vieux, escripts à la main, et aussi du jugement de quelques personnages excellents en sçavoir. A Paris, De l'Imprimerie de Michel de Vascosan, M. D. LXV. Avec Privilege du Roy. » [Bibl. Nat.]

1. Même titre que celui de l'édition précédente ; on a seulement remplacé : *seconde* par *troisième* (*édition*) et corrigé *saincte* en *sainct* (*Corneille*) « A Paris, par Vascosan Imprimeur du Roy. M. D. LXVII. Avec Privilege. » [Bibl. Nat. et Bibl. de l'Arsenal].

2. Dans cette deuxième catégorie (les exactes), citons, pour les *Vies*, les éditions de :

Iaques Du Puys : Paris, 1572, 4 tomes en 3 vol. in-8° [Bibl. Nat.] reproduit le texte de 1565 ; le titre même est un aveu : « en ceste seconde édition » ; 1578, 2 vol. in-8° [Arsenal] et 1583, 1 vol. in-f°, [Bibl. Nat.] avec les sommaires de Simon Goulard.

L'édition de *Ieremie des Planches*, Paris, 1583, in-f° [Bibl. Nat.] paraît négligée ; il est curieux qu'elle s'autorise d'un privilège du roy « de vendre et distribuer les *Vies de Plutarque* » ; toutefois le privilège ne mentionne pas le nom d'Amyot, qui figure sur le titre.

Des éditions de Paris, nous avons encore vu :

Gilles Beys, 1582, in 8° [le 1er vol. seulement, Bibl. Nat.] ; *Gabriel Buon* 1584, 1 vol. in-f° [Bibl. Mazarine] ; *Guillaume Auvray*, 1587, in-8° [le 1er volume seulement à la Bibl. Nat.] ; *Iean Richer*, 1587, 2 vol. in-8° que nous possédons ; *Pierre Bertault*, 1600, in-8° [le 1er vol. seulement Bibl. Nat.] ; *Georges Lombard* et *Pierre Chevalier*, 1601-1604, 2 vol. in-8° [Bibl. Sorbonne] ; *Estienne Roland*, 1606, 2 vol, in-4° [Bibl. Nat.] ; *François Gueffier*, 1609, 2 vol. in-8° [Bibl. Nat.] ; *Jean du Carroy*, 1611, 2 vol. in-12 [Bibl. Sorb.].

D'ailleurs ces deux éditions de Vascosan (B et C) ne présentent entre elles que des différences d'orthographe, et parfois de ponctuation : le texte en est absolument identique. En dépit de la mention « en cette 3e édition revues et corrigées en infinis passages... » l'auteur n'a rien corrigé ; sans doute, parce qu'il n'y voyait plus rien à reprendre. Toutefois, il est vraisemblable qu'Amyot a pris la peine de relire lui-même ces feuilles : la ponctuation est plus soignée que dans les deux premières éditions [1]. Ce qui recommandait aussi l'édition de 1567, c'était le format petit in-8o, autrement maniable que le massif in-fo où le bonhomme Chrysale mettra ses rabats ; et c'était la netteté des caractères, l'élégance des vignettes, cette beauté de l'exécution matérielle, faite pour séduire les bibliophiles : aussi ont-ils spécialement nommé cette édition : le *Plutarque de Vascosan*, en y comprenant, avec les six volumes des *Vies*, les sept volumes des *Œuvres morales*, rééditées en 1574 dans ce même format [2].

Telles sont les raisons qui nous ont fait choisir le texte de 1567 (C) ; restait à le comparer au premier (A) de 1559. Ici encore l'annonce faite en B et reproduite en C « revues et corrigées en infinis passages » nous a déçu ; on pourra le constater par les variantes que nous avons relevées : les corrections faites par Amyot à sa première rédaction sont, pour l'ensemble, peu nombreuses et peu importantes. Je ne dis pas qu'elles soient négligeables, puisque l'auteur s'est préoccupé surtout de rendre sa traduction plus exacte ; mais ces modifications n'ont porté que sur des points de détail : noms propres mal transcrits, ou parfois quelques expressions incomprises. On voit même qu'Amyot n'a pas cherché à serrer de plus près le sens de Plutarque, ni à rendre avec plus de précision le contour de la phrase grecque ; en cela il restait fidèle à sa méthode d'interprétation et de transposition. Quant au style, aucune retouche sensible ; çà et là un mot remplacé ou supprimé pour éviter une répétition, et c'est tout !

1. L'orthographe, d'une uniformité remarquable, appartient sans doute plus à l'imprimeur qu'à l'auteur.

2. La 3e édition des *Œuvres morales* est de 1575, in-fo (Vascosan et Féd. Morel).

Il est vrai que notre collation n'a encore porté que sur les deux vies parallèles contenues dans le présent volume; nous aurions scrupule à ne pas le déclarer; mais il nous paraît peu probable que la suite du travail infirme cette conclusion: le texte d'Amyot a été fixé dès 1559; à cette date, l'écrivain, comme il le dit lui-même, a vraiment « conduit l'œuvre totale à chef ».

Signalons, en passant, les additions faites au Plutarque du vivant même d'Amyot: la *Decade des Empereurs*, traduite de Guevara par Antoine Allegre, parue d'abord chez Vascosan en 1567 avec les *Vies d'Hannibal et Scipion l'Africain* traduites par Charles de l'Ecluse — les *Vies* « recueillies des bons autheurs »[1] et celles prises du latin d'*Æmilius Probus* par Simon Goulard; et, rédigés par le même Goulard, des sommaires pour chacune des *Vies*, des résumés et sentences placés dans les marges, avec des index et « les effigies des hommes illustres, retirees des medailles antiques »: tout cela figure dans la plupart des réimpressions que nous avons signalées plus haut, entre autres celles de Du Puys, et se retrouve dans l'édition donnée par Fédéric Morel le jeune (les *Morales* en 1618, les *Vies* en 1619, 2 vol. in-f°).

Nous devions tenir compte de cette édition de 1619, que nous désignerons par la lettre D[2]. Il nous a paru cependant qu'on s'en était exagéré la valeur. Fédéric le jeune avait été à son tour le protégé d'Amyot. Ce fut encore l'évêque d'Auxerre qui fit transmettre au fils, en 1581, le titre d'imprimeur du roi, dont le père avait bénéficié; en 1585 il s'employait à le faire nommer

1. Sur les sources de ces vies, v. de Blignières, p. 182 et sq. — Cf. l'édition d'Amyot par Coray, p. IV et suiv.

2. « *Les Vies des Hommes Illustres*, etc., translatees de Grec en François par messire Iaques Amyot, lors Abbé de Bellozane, depuis evesque d'Auxerre, Conseiller du Roy et grand Aumosnier de France, Reveuës, corrigees et augmentees en ceste derniere edition, de plusieurs comparaisons et Vies, ainsi qu'il se pourra cognoistre par l'advertissement au lecteur inseré après la preface du Translateur... etc. A Paris, chez Claude Morel, rue Saint Iaques à la Fontaine. M. D. CXIX. Avec privilege de Sa Majesté. » [Bibl. Nat. et Bibl. de la Sorbonne]. V. après l'avertissement de Fédéric Morel, « un sommaire de la vie de messire Jacques Amyot ».

« lecteur royal en eloquence grecque et latine ». Fédéric le jeune avait reçu d'Amyot des corrections et des variantes sur le texte grec de Plutarque; il les réservait pour « une impression nouvelle de Plutarque grec et latin », qui n'a pas été faite ; mais, en revanche, il affirme avoir donné dans cette édition des *Vies* la version française corrigée suivant l'exemplaire même d'Amyot [1].

Est-ce une raison suffisante pour que nous considérions avec de Blignières cette édition de Fédéric le Jeune « comme l'œuvre définitive du traducteur » ? Savons-nous si ces corrections manuscrites représentaient une revision totale? Sommes-nous sûrs que l'éditeur les ait littéralement transcrites?

En fait, parmi les variantes que nous avons relevées dans le texte de 1619, il y en a peu qui aient vraiment de l'intérêt, soit pour le sens, soit pour le style; ce que nous avons constaté jusqu'à présent pour les trois premières éditions de Vascosan, se vérifie de nouveau pour cette dernière : l'immobilité à peu près entière du texte d'Amyot.

Le *Plutarque français* eut encore quelques éditions au XVIIe siècle, jusqu'en 1655 [2]. Citons pour mémoire les réimpressions faites au XVIIIe siècle par Bastien (1754), par Brotier et Vauvilliers (1783-84); au XIXe par Clavier (1801-1806). L'édition de Coray (1826) [3] ne comprend que les *Vies*; elle a le tort de rajeunir, non pas seulement l'orthographe, mais le texte lui-même, ce qui est plus grave, en l'altérant parfois d'une manière méconnaissable.

Nous avons apporté tout notre soin à reproduire avec exactitude le texte et même l'orthographe de 1567; on a seulement distingué, pour rendre la lecture plus facile, le *j* de l'*i* et le *v* de l'*u*; les majuscules n'ont été maintenues que pour les noms

1. Même assertion l'année précédente pour les *Œuvres morales* : « reveue et corrigee en infinité de lieux par feu M. Amyot, peu auparavant son deceds ».

2. Paris, 1622, in-8° : le tome I chez Nicolas de la Vigne ; le t. II chez Mathurin Henault [Bibl. Sorbonne]. — Paris, 1645, 2 vol in-f°, chez Antoine Robinet et 1655, 2 vol. in-f°, chez Léonard [Bibl. Nat.].

3. Paris, Dupont, 12 vol. grand in-8°. V. dans le t. Ier la vie d'Amyot, par l'abbé Lebœuf ; cf. de Blignières, p. 400 et suiv.

AVERTISSEMENT

propres [illegible] celle d'[illegible] sition [illegible] orthographe [illegible] qui pouvaient intéresser l'histoire [illegible] lexique.

Enfin dans [illegible] a jugé [illegible] éditions [illegible] lecture [illegible]

[illegible]

AV TRESPVISSANT ET TRESCHRESTIEN ROY DE FRANCE

Henry deuxieme de ce nom,

Jacques Amyot Abbé de Bellozane

Son treshumble et tresobeïssant serviteur S.

Cevx qui de pere en fils sont nez ou habituez soubs une juste, legitime et hereditaire principauté, comme la vostre, Sire, doyvent, à mon jugement, au service de leur prince la devotion que les Sages anciens attribuoyent à la charité du païs où lon a pris naissance. Car ilz disoyent que le premier degré en estoit deu aux Dieux, le second au païs, et le troisieme aux parens, sans faire mention de roy ne de prince, pourautant que c'estoyent gens qui vivoyent soubs autre forme de gouvernement que de royaume, et qui pour inciter les hommes à defendre le public, soubs lequel la vie, l'honneur et le bien de chaque particulier sont compris, et à tascher de profiter à la communauté de ceux avec lesquelz on a convenance de nativité, de langue, de loix, de mœurs et de demeurance, enseignoyent que non seulement la raison de tout droict humain, mais aussi la religion de droict divin, et le devoir de conscience obligeoyent toute personne de servir à son entier pouvoir au bien public de son païs, oultre la douceur d'affection que nature imprime en noz cueurs, et la conformité d'humeurs qui se treuve ordinairement en noz

16 D: comprins

corps, avec le ciel et l'air ou nous avons premierement respiré, qui semble une obligation naturelle. Mais comme ainsi soit que toutes nations, non plus que tous hommes particuliers, ne sont pas propres à estre regies d'une mesme sorte de gouvernement, pource qu'il est plus expedient à aucunes de servir que de commander, et qu'au jugement du prince des philosophes, la plus parfaitte des trois especes du gouvernement de la chose publique, et la plus selon Dieu et nature, est celle de la royauté, ceulx qui par election ou par nativité y sont soubmis, doyvent bien affectueusement esvertuer toutes leurs forces, et de corps et d'entendement, pour faire, chacun en son endroit et selon sa vacation, service à leur souverain : attendu que servans à un, ilz profitent à tous, et qu'en luy seul gist l'heur et malheur de ses subjects ; de luy depend le repos ou travail, l'aise ou misere de tous ceux qui vivent soubs son empire ; luy seul represente la chose publique, veu que sa voulunté est loy, sa parole arrest, et sa vie discipline exemplaire de bien ou de mal faire. Si me semble à ce propos qu'Artabanus, l'un des capitaines du roy Xerxes, respondit sagement à Themistocles, lors qu'il se retira fuitif de la Grece en la cour de Perse : « Les loix et « coustumes des hommes, dit il, sont differentes, Themis- « tocles, et y a des choses tenues pour honestes en un païs, « qui ne le sont pas en un autre : mais bien est il par « tout honeste à un chacun, de maintenir et garder celles « de son païs. Car quant à vous autres Grecs, on dit que « vous n'avez rien si cher ny en si grande recommandation « que la liberté et l'egalité : mais nous Persiens estimons « que la plus belle et la plus saincte ordonnance que nous

18 A et D : volonté — 20 D : l'un des principaux du roi

« ayons, soit celle qui nous commande d'honorer, servir « et reverer nostre roy, ne plus ne moins que l'image de « Dieu vivant, qui regit et gouverne tout ce monde ». C'est bien un tiltre auguste et venerable que celuy la, et le plus magnifique et le plus digne, qui sçauroit estre donné à un monarque souverain, prouveu qu'il s'en vueille souvenir, et qu'il ait tousjours la crainte de Dieu, et la raison, qui luy sonne continuellement aux oreilles. Ce qui jadis s'observoit par coustume en la cour de Perse : là où l'un des gentilzhommes de la chambre avoit la charge de se trouver tous les matins au resveil du roy, et luy dire: « Leve toy, Sire, pour prouvoir aux « affaires, dont le grand Mesoromasdes (car ainsi appelloyent ilz Dieu) veut que tu ayes le soing. » Ce discours de raison naturelle, Sire, quand encore le commandement des Escritures sainctes, ou l'authorité des princes est si authentiquement fondee, n'y seroit point, oblige assez tous voz subjects à desirer de vous faire service : et de ma part, ayant cherché de vous en faire, en l'institution de Messeigneurs d'Orleans et d'Angoulesme, voz tresheureusement nez enfans, que Dieu benie, pour employer le temps qui me demeuroit vuide, à faire encore quelque autre chose qui vous fust agreable, apres avoir vacqué au devoir de l'office, auquel il vous a pleu me commettre, de leur enseigner les lettres, je me suis mis à revoir ce que de long temps j'avoye traduit de Grec en François des Vies de Plutarque, et à continuer de traduire ce qui m'en restoit : tant que finablement, ayant conduit l'œuvre totale à chef, j'ay pris la hardiesse de la vous presenter imprimee, et la faire sortir soubs la sauve-garde

28 D: finalement

de vostre tres illustre nom, en public, es mains de voz hommes ; non que j'eusse opinion qu'il peust issir de moy, personne si basse et si petite en toute qualité, chose qui meritast d'estre mise devant les yeux de vostre Majesté : mais bien ayant certaine confiance que l'œuvre de soy est si recommandable et si excellente, qu'elle pourra faire excuser le defaut qui s'y trouvera de ma part, pource que je confesse avoir plus estudié à rendre fidelement ce que l'autheur a voulu dire, que non pas à orner ou polir le langage, ainsi que luy mesme a mieulx aimé escrire doctement et gravement en sa langue, que non pas doucement ny facilement. Mais en recompense il y a tant de plaisir, d'instruction et de profit en la substance du livre, qu'en quelque style qu'il soit mis, prouveu qu'il s'entende, il ne peut faillir à estre bien receu de toute personne de bon jugement, pource que c'est en somme un recueil abbregé de tout ce qui a esté de plus memorable et de plus digne faict ou dict par les plus grands roys, plus excellens capitaines et plus sages hommes des deux plus nobles, plus vertueuses et plus puissantes nations qui jamais furent au monde. Et au reste j'espère, Sire, que de vostre grace et liberalité royale, laquelle se monstre aussi bien à recevoir guayement et joyeusement les petits presens, comme à donner franchement et liberalement les grands, quand la bonne voulunté des offrans excuse l'impuissance de mieulx faire, vous aurez pour agreable l'humble affection que j'ay euë en ce faisant, de recommander à la posterité la memoire de vostre glorieux regne, de servir au bien public de voz subjects, et d'enrichir nostre langue Françoise, selon la foible portee de mon peu de sens et de litterature : pource que je m'asseure

14 D : pourveu — 24 A et D: volonté

que d'icy à longues annees, quand les survivans trouveront tant de beaux et bons livres translatez des langues Grecque et Latine en la Françoise durant vostre heureux regne, et soubs l'inscription de vostre tres illustre nom, lon vous donnera la louange d'avoir glorieusement couronné et achevé l'œuvre, que ce grand roy François vostre feu pere avoit heuresement fondé et commencé de faire renaistre et florir en ce noble royaume les bonnes lettres, dont nostre langue va tous les jours de plus en plus recevant tel ornement et enrichissement, que ny l'Italiene, ni l'Hespagnole, ny autre qui soit aujourdhuy en usage par l'Europe, ne se pourra vanter de la surmonter en nombre, ny en bonté des outilz de sapience, qui sont les livres: et consequemment voz subjects en recueilliront ce fruict, que sans se travailler pour apprendre les nobles ancienes langues, qui coustent beaucoup de temps et de peine à apprendre, à cause qu'elles sont mortes, et qu'il les faut tirer hors des monumens des livres, ou elles sont ensepvelies, ilz auront en leur maternelle, et chez eulx, par maniere de dire, ce qu'il y a de plus beau et de meilleur en la Latine et en la Grecque. A raison duquel benefice ilz seront de tant plus obligez à prier Dieu, comme je fay en toute humilité et toute reverence, pour la bonne prosperité, accroissement d'honneur, et continuation de longue vie en bonne santé de vous, Sire, et de tout ce qui appartient à vostre sacree Royale Majesté. En vostre Royale maison de Fonteinebleau, au mois de Febvrier, M. D.LVIIII.

26 A : Fonteine-belleau. — **D** : Fontaine-bell'eau.
27 D : M. D. LVIII

AVX LECTEVRS

La lecture des livres qui apportent seulement une vaine et oiseuse delectation aux lisans, est à bon droict reprouvee des hommes sages et de grave jugement, et celle qui profite aussi simplement, sans faire aimer le profit qu'elle apporte, et addoucir la peine que lon prend à le recueillir, par quelque allechement de plaisir, semble un peu trop austere au goust de plusieurs delicats entendemens, qui pour ce defaut ne s'y peuvent arrester longuement. Mais celle qui plaist et profite, qui delecte et instruit ensemble, a tout ce que lon sçauroit desirer, pour estre universellement aimee, receuë et estimee de toute maniere de gens, suyvant le commun dire du poëte Horace :

« Qui le plaisir à l'utilité joinct
« En ses escripts, le gaigne de tout poinct :

et fait mieuls ces deux effects, l'un pour l'amour de l'autre reciproquement, en profitant plus d'autant qu'elle delecte, et delectant davantage d'autant qu'elle profite. Ceste louange à mon advis est deuë proprement, ou principalement plus qu'à nulle autre, à la lecture des histoires, comme à celle ou il y a plus d'honeste plaisir conjoinct avec utilité, et qui a plus d'efficace pour ensemble plaire et profiter, resjouïr et enseigner, que nulle autre sorte d'escripture ne d'invention humaine. A raison dequoy il sembleroit aussi convenable d'advouër que les hommes sont autant ou plus obligez aux bons esprits, qui ont merité le nom d'historiens par leurs sages escripts, qu'ilz

ne sont à nulle autre manière de lettres : pourautant que l'histoire est une narration ordonnee des choses notables, dictes, faictes, ou advenues par le passé, pour en conserver la souvenance à perpetuité, et en servir d'instruction à la posterité. Et tout ainsi comme la memoire est le tresor de l'entendement de l'homme, sans laquelle les actions des autres deux parties demeureroyent imparfaictes et presque inutiles : aussi se peut-il dire que l'histoire est à la verité le tresor de la vie humaine, qui preserve de la mort d'oubliance les faicts et dicts memorables des hommes, et les adventures merveilleuses, et cas estranges, que produit la longue suitte du temps. C'est pourquoy le sage Platon veut qu'elle ait esté appelee histoire, pource qu'elle arreste le flux de nostre memoire, qui autrement auroit trop peu de duree et de tenue : et peut on à cela recognoistre combien nous luy sommes obligez, si nous imaginons seulement en quelle horreur de tenebres, et quelle fondriere d'ignorance bestiale et pestilente nous serions abysmez, si la souvenance de tout ce qui s'est faict, ou qui est advenu avant que nous fussions nez, estoit entierement abolie et esteincte. Je veux doncques laisser à part l'excellence et la dignité de la chose en soy, veu que non seulement elle est plus ancienne que toute autre espece d'escripture qui onques ait esté au monde, mais aussi qu'elle a eu cours entre les hommes, avant que l'usage des lettres mesmes y fust : pource que lors les vivans laissoyent à leurs successeurs la memoire des choses passees en chansons qu'ilz faisoyent apprendre par cueur de main à main à*

* ἀπὸ τοῦ ἵστασθαι τὸν ῥοῦν τῆς μνήμης.

7 A : imperfaictes

leurs enfans, ainsi que lon a peu voir de nostre temps par l'exemple des barbares habitans es terres neufves Occidentales, qui sans conserve d'aucunes lettres avoyent la cognoissance des choses advenues bien huit cents ans auparavant. Je laisse semblablement à deduire que c'est la plus seure garde et le plus durable monument que les hommes puissent laisser de leurs faicts en ce monde, pour consacrer leur nom à l'immortalité : car il n'y a ny statues, ny trophees de marbre, ny arcs de triomphe, ny coulomnes, ny sepultures magnifiques, qui puissent combatre la duree d'une histoire eloquente, accomplie des qualitez qu'elle doit avoir. Aussi peu me veux-je arrester à peser que elle a je ne sçay quoy de venerable, en ce qu'elle fait profession de dire tousjours verité, et en ce que son propre subject est de traitter de toutes les plus hautes et plus grandes choses qui se facent en ce monde, pource qu'il me semble que l'utilité grande, qui est, comme dit Horace, presque la mere de justice et d'equité, la recommande tant, qu'il n'est ja besoing de luy chercher d'ailleurs authorité ny ornement de dignité. Car c'est une regle et instruction certaine, qui par exemples du passé nous enseigne à juger dn present, et à prevoir l'advenir, à fin que nous sçachions ce que nous devons suyvre ou appeter, et qu'il nous faut fuir et eviter. C'est une peincture qui nous met devant les yeux, ne plus ne moins qu'en un tableau, les choses dignes de memoire, qu'anciennement ont faictes les puissants peuples, les roys et princes magnanimes, les sages gouverneurs et vaillans capitaines et personnes marquees de quelque notable qualité, nous representant les mœurs des nations estrangeres, les loix et coustumes anciennes, les desseings des hommes

9 A et D : coulonnes

particuliers, leurs conseils et entreprises, les moyens qu'ilz ont tenus pour parvenir, et leurs deportements, quand ilz sont parvenus aux plus hauts, ou bien qu'ilz ont esté dejettez aux plus bas degrez de la fortune : tellement qu'il ne sçauroit naistre accident en paix ny en guerre, en public ny en privé, que qui aura leu diligemment, bien entendu et fidelement retenu les histoires , n'y treuve lumiere pour s'esclarcir et conseil pour se resoudre à prendre party, ou à donner advis à un autre en tout douteux et dangereux passage, pour eslire le plus expedient, et juger à peu pres le poinct auquel devra tomber un affaire bien emmeslé : advertissement pour soy moderer en prosperité et reconfort, pour se revenir et soustenir en adversité. Et si le fait avec plus de grace, d'efficace et de dexterité, que ne font les livres de philosophie morale, d'autant que les exemples sont plus aptes à esmouvoir et enseigner, que ne sont les arguments et les preuves de raisons, ny leurs imperieux preceptes, à cause qu'ilz sont particuliers, accompagnez de toutes leurs circonstances, là ou les raisons et demonstrations sont generales, et tendent plus à fin de prouver ou de donner à entendre, et les exemples à mettre en œuvre et à executer : pource qu'ilz ne monstrent pas seulement comme il faut faire, mais aussi impriment affection de le vouloir faire, tant pour une inclination naturelle, que tous hommes ont à imiter, que pour la beauté de la vertu qui a telle force, que par tout ou elle se voit, elle se fait desirer et aimer. Aussi le fait elle avec plus de pois et plus de gravité que ne font les inventions et compositions poëtiques, d'autant qu'elle ne se sert jamais que de la nue verité : et la poësie ordinairement enrichit les choses qu'elle louë, par dessus le merite, à cause que son but principal

est de delecter ; et encore plus honestement et plus doulcement que ne font les loix et ordonnances civiles, d'autant qu'il est plus honeste instruire et enseigner que non pas punir et corriger. Et toutefois l'histoire a bien aussi sa maniere de chastier les meschans par la note d'infamie perpetuelle dont elle marque leur memoire, qui est un grand moyen de retirer des vices ceux qui autrement auroyent mauvaise et lasche voulunté : comme aussi est-ce un bien vif et poignant aguillon aux hommes de gentil cueur et de nature genereuse, pour les inciter à entreprendre toutes hautes et grandes choses, que la louange et la gloire immortelle dont elle remunere les bienfaisans. Car les livres sont pleins d'exemples d'hommes de courage et d'entendement eslevé, qui pour le desir de perpetuer la memoire de leur nom, par le seur et certain tesmoignage des histoires, ont vouluntairement abandonné leurs vies au service de la chose publique, despendu tous leurs biens, supporté travaux infinis et d'esprit et de corps, pour defendre les oppressez, bastir edifices publiques, establir loix et gouvernemens politiques, inventer arts et sciences necessaires à l'entretenement et ornement de la vie humaine; de tous lesquelz grands benefices la grace est deuë à la fidele recommandation des histoires. Car encore que la vraye vertu ne demande aucun loyer mercenaire de ses actes louables, et se contente à par soy de la conscience d'avoir bien fait : si est-ce chose utile et bonne, à mon advis, d'attraire par tous moyens les hommes à bien faire, et ne doibt on point defendre aux gens de bien d'esperer honneur, qui naturellement accompagne la vertu comme l'ombre le corps, de leurs vertueux faicts. Car on voit ordinairement que

8 A et D : volonté — 9 A et D : aiguillon

c'est un signe infallible de lasche, basse et vile nature, que ne sentir point les estincelles du desir d'honneur, et que ceux qui estiment chose impertinente, superflue ou malseante, que d'estre loué, ne font aussi rien qui merite que lon les louë, ains sont coustumierement personnes de cueur failly, desquelles les pensees ne s'estendent point plus avant que les vies, et dont la souvenance se pert aussi quand et la veuë. Or si le conseil des vieilles gens est grandement estimé, pource qu'ayans vescu longuement, il est force qu'ilz ayent beaucoup veu, et si ceux qui ont longuement voyagé, en païs estranges, qui se sont trouvez en beaucoup d'affaires, et ont grande experience des choses de ce monde, sont reputez sages et dignes à qui lon mette en main les resnes des grands gouvernemens: combien fait à estimer la lecture des histoires, qui en un seul jour nous peut fournir plus d'exemples que ne sçauroit faire le cours entier de la plus longue vie d'un homme? Tellement que ceux qui sont exercitez à la lire ainsi qu'il appartient, encore qu'ilz soyent jeunes, deviennent, quand à l'intelligence des affaires du monde, telz que s'ilz estoyent vieux et chenus, et n'ayans jamais bougé de leurs maisons, sont aussi advertis, informez et instruits de tout ce qui est par le monde, que ceux qui avec travaux innumerables et dangers infinis ont abbregé leurs jours à courir toute la terre habitable: comme au contraire ceux qui sont ignorans des choses faites ou advenues avant qu'ilz fussent nez, quoy qu'ilz soyent suraagez, demeurent tousjours enfans, et dedans le propre païs de leur naissance sont en pareille condition que les estrangers. Brief il se peut veritablement dire que la lecture des histoires est une eschole de prudence, que l'homme

se forme en son entendement, en considerant meurement l'estat du monde qui a esté par le passé, et observant diligemment par quelles loix, quelles mœurs et quelle discipline les empires, royaumes et seigneuries se sont jadis premierement establies, et depuis maintenues et grandies, ou au contraire changees, diminuees et perdues. Aussi lit on qu'Alexander Severus tres sage et vertueux empereur de Rome, toutes et quantes fois qu'il avoit à deliberer de quelque chose de consequence, tant au faict de la guerre que de gouvernement, appelloit tousjours ceulx qui estoyent renommez de sçavoir bien les histoires. Je sçay bien toutefois qu'il y en a qui insisteront alencontre, en soustenant que ceste lecture des histoires ne sçauroit que bien peu, ou rien du tout, servir à l'acquisition de prudence, veu qu'elle gist en action, et que c'est experience reelle et actuelle qui l'engendre, quand l'homme remarque bien et retient fermement ce qu'il a veu à l'œil, et qu'il a experimenté de faict, suyvant ce que dit l'ancien poëte Afranius :

« *Prudence suis, Vsage est le mien pere,*
« *Qui m'engendra en Memoire ma mere ;* »

et ce qu'entendoit le philosophe qui dit que la main estoit l'instrument de sapience : au moyen de quoy (disent-ilz) ceulx qui parlent de matieres de gouvernement et d'affaires d'estat, mesmement de ceulx de la guerre, par livres, en parlent comme clercs d'armes, ainsi que dit le proverbe François, rapportant à celuy des Grecs, qui appellent un pilote par livre celuy qui n'a pas seure et certaine cognoissance des choses dont il parle, voulans dire qu'il ne se fault pas fier à l'intelligence

que lon acquiert par la lecture, es choses qui consistent en action, et qu'il fault avoir mis la main à l'œuvre : ne plus ne moins que rien ne sert à devenir bon peintre, avoir ouy souvent parler et discourir de la peinture, et deviser des couleurs, qui ne prent le pinceau en main : et qu'au contraire il se trouve de bien sages hommes et de bons capitaines, qui ne sçavent ne lire ny escrire : joint qu'ilz alleguent davantage qu'au faict des armes, toutes choses se changent d'an à autre, par maniere de dire : au moyen de quoy les ruses et subtilitez que lon pourroit apprendre es livres, ne serviroyent non plus que les mines esventees, ainsi que Cambyses remonstre à son filz Cyrus en Xenophon, disant que comme en la musique les chansons les plus nouvelles sont ordinairement celles qui pour une fois plaisent le plus, à cause que jamais elles n'ont esté ouyes : aussi en la guerre les ruses qui n'ont point esté practiquees, sont celles qui succedent le mieulx, et qui sortent le plus souvent à effect, d'autant que les ennemis s'en doubtent moins. Mais aussi ne suis-je pas celuy qui vouldroit soustenir que lon peust faire un sage gouverneur d'estat politique, ny un grand capitaine d'un personnage qui n'auroit jamais bougé de dessus les livres en une estude : combien que Ciceron escrive de Lucius Lucullus que quand il partit de Rome capitaine general et lieutenant du peuple Romain, pour aller faire la guerre au roy Mithridates, il n'avoit experience quelconque de la guerre, mais que depuis il feit si grande diligence de lire les histoires, et d'interroguer sur chasque poinct les vieux capitaines et gens de longue experience, qu'il menoit avec luy, que quand il fut arrivé en Asie, ou il

falut mettre à bon esciant la main à la besongne, il se trouva un tressuffisant capitaine, ainsi que le tesmoignerent ses effects, attendu que par voyes d'armes toutes contraires il desfeit les deux plus puissans, plus redoubtez et plus grands princes qui fussent lors en tout l'Orient. Car son entendement fut si vif, son soing si vigilant, et son courage si bon qu'il n'eut point besoing du long apprentissage, ny de la grossiere discipline d'usage. Et encore que je confesse qu'il se soit trouvé des gouverneurs et capitaines, qui par la seule vigueur de leur nature aidee de longue rotine d'usage ont fait de belles et grandes choses, lon ne me sçauroit aussi nier que s'ilz eussent adjousté à ces dons de nature la cognoissance des lettres et la lecture des histoires, ilz n'en eussent peu faire de beaucoup plus grandes, et qu'ilz n'en eussent esté de beaucoup plus parfaits. Pource qu'à la perfection de ceste suffisance de bien gouverner en paix ou en guerre, il y a trois choses necessairement requises, comme en toute autre excellence d'art ou de science, la nature, l'art et l'exercitation. La nature, au propos que nous traittons, fournira d'un bon sens naturel, d'un corps bien composé pour endurer tout travail, et d'une bonne voulunté de se faire valoir : l'art contribuera le jugement et la cognoissance acquise par les exemples et sages discours leus et releus es bonnes histoires : et l'exercitation donnera la promptitude, l'asseurance et la facilité de les mettre à execution. Car prudence quoy qu'elle regisse l'action, est neantmoins vertu de l'entendement, qui enseigne le poinct du milieu, auquel consiste toute louable action entre deux vicieuses extremitez du peu et du trop : et qui s'attent à l'acquerir par rotine

15 : A: perfaits

d'usage seulement, et aime mieulx apprendre à ses despens qu'à ceulx d'autruy, il pourroit estre du nombre de ceulx que touche l'ancien proverbe, qui dit que l'experience est la maistresse des fols, pource que la vie de l'homme est courte, et l'experience difficile et perilleuse, mesmement au faict de la guerre, auquel, comme disoit Lamachus, capitaine Athenien, on ne peut pas faillir deux fois, pource que les faultes y sont de telle consequence, qu'elles apportent le plus souuent ruine d'estat ou perte de vie à ceulx qui les font. Ainsi ne faut-il pas attendre celle prudence usagere qui couste si cher, et qui est si longue à venir que l'homme bien souvent est mort en la peine, avant qu'elle soit arrivee, et qu'il luy faudroit une seconde vie pour l'employer, quand elle est trop tard venue : ains la fault haster par diligence de lire continuellement es anciennes et modernes histoires, à fin de jouïr de l'heur que dit le poëte :

> « *Heureux celuy qui pour devenir sage,*
> « *Du mal d'autruy fait son apprentissage.*»

Au demeurant, quant à ceux qui vont disans que le papier endure tout, s'il y en a aucuns qui à faulses enseignes usurpent le nom d'historiens, et qui par haine ou faveur offensent la majesté de l'histoire, en y meslant quelque mensonge, cela n'est point la faulte de l'histoire, ains des hommes partiaux, qui abusent indignement de ce nom pour desguiser et couvrir leurs passions : ce qui n'adviendra jamais, si celuy qui escrit l'histoire, a les parties qui luy sont necessairement requises, pour meriter le nom d'historien, qu'il soit despouillé de toute affection, sans envie, sans haine ny flatterie, versé aux affaires

du monde, eloquent, homme de bon jugement, pour sçavoir discerner ce qui se doibt dire, et qui se doibt laisser, et ce qui nuiroit plus à declarer qu'il ne profiteroit à reprendre et à condamner : attendu que sa fin principale doibt estre de servir au public, et qu'il est comme un greffier, tenant registre des arrest de la cour et justice divine, les uns donnez selon le style et portee de nostre foible raison naturelle, les autres procedans de puissance infinie et de sapience incomprehensible à nous, par dessus et contre tout discours d'humain entendement, lequel ne pouvant penetrer jusques au fond des jugemens de la divinité, pour en sçavoir les motifs et les fondemens, en attribue la cause à ne sçay quelle fortune, qui n'est autre chose que fiction de l'esprit de l'homme, s'esblouïssant à regarder une telle splendeur, et se perdant à sonder un tel abysme, comme ainsi soit que rien n'advient ny ne se fait sans la permission de celuy qui est justice mesme et verité essentielle, devant qui rien n'est ne futur ny passé, et qui sçait et entend les choses casuelles necessairement. Laquelle consideration enseigne aux hommes à s'humilier soubs sa puissante main, en recognoissant qu'il y a une cause premiere qui gouverne supernaturellement, d'ou vient que ny la hardiesse n'est pas tousjours heureuse, ny la prudence bien asseuree. Ces utilitez si notables sont par tout accompagnees de delectation singuliere, qui principalement procede de la diversité et de la nouvelleté dont nostre nature s'esjouït, et en est grandement desireuse, à cause qu'ayant une affectueuse inclination à son bien souverain, elle le va cherchant en tout ce qu'elle cuide beau ou bon en ce monde : mais ne trouvant de quoy se contenter soubs la voulte du ciel, elle s'ennuye et se fasche bien tost de ce que

nagueres elle avoit ardemment appeté, et va ainsi errant en la temerité de ses appetits, dont elle ne cessera jamais de changer continuellement, jusques à ce qu'estant unie à ceste fin derniere de son bien souverain, ou est la perfection de toute beauté et toute bonté, ses souhaits seront à un coup assouvis. Cest appetit de varieté ne se peult mieux recreer que en celle qui est le repertoire et le tesmoignage du temps, pere de toute nouvelleté, et messagere de l'antiquité. Car si nous sentons un plaisir singulier à escouter ceulx qui retournent de quelque loingtain voyage, racomptans les choses qu'ilz ont veuës en estrange païs, les mœurs des hommes, la nature des lieux, les façons de vivre differentes des nostres : et si nous sommes quelquefois si ravis d'aise et de joye que nous ne sentons point le cours des heures, en oyant deviser un sage, disert et eloquent vieillard, en la bouche duquel sourt un flux de langage plus doulx que miel, quand il va recitant les adventures qu'il a euës en ses verds et jeunes ans, les travaux qu'il a endurez, et les perilz qu'il a passez : combien plus devons nous sentir de ravissement, d'aise et d'esbahissement de voir en une belle, riche et veritable peincture d'eloquence, les cas humains representez au vif, et les variables accidens que la vieillesse du temps a produits des et depuis l'origine du monde, les establissemens des empires, ruïnes des monarchies, accroissemens ou aneantissemens des royaumes, et tout ce qui oncques a esté de plus esmerveillable par l'univers ? le tout representé si vifvement qu'en le lisant nous nous sentons affectionnez, comme si les choses n'avoyent pas esté faictes par le passé, ains se faisoyent presentement, et nous en trouvons passionnez de joye, de pitié, de peur et d'esperance, ne plus ne moins presque, que si nous estions sur le faict,

sans estre en aucune peine ou danger, ains avec le contentement qu'apporte la recordation en seureté des maulx que lon a autrefois endurez, et avec l'aise que descrit Lucrece en ses vers :

« C'est un plaisir quand la mer violente
« Est par les vents batue de tourmente,
« Voir de sur terre en toute seureté
« Quelque autre en mer durement tourmenté :
« Non que ce soit volupté aggreable
« De voir autruy eu peine miserable,
« Mais pourautant qu'il fait grand bien de voir
« Quelz maulx on n'a, que lon pourroit avoir. »

Aussi voit on que ceste lecture retient et arreste tellement les bons esprits, que non seulement elle leur fait bien souvent oublier tous autres plaisirs : mais aussi leur sert d'aggreable divertissement en leurs ennuis, et quelquefois de medecine en leurs maladies ; comme lon trouve escrit du roy Alphonse de Naples, prince tant renommé par les chroniques pour sa sagesse et bonté, qu'estant griefvement malade en la ville de Capoue, apres que ses medecins eurent employé tout ce que leur art enseigne, pour luy recouvrer sa santé, voyant que rien n'y valoit, il se resolut de ne prendre plus de medecines, et pour passer son temps, se feit lire devant luy l'histoire de Quintus Curtius, des faicts et gestes d'Alexandre le Grand : à la leçon de laquelle il prit si merveilleux plaisir, que la nature s'en fortifiant surmonta l'obstination de la maladie. Parquoy estant retourné en sa convalescence, il donna congé aux medecins, en leur disant : « Ne me faites plus de feste de vostre Hip-« pocrates et Gallien, puis qu'ilz ne m'ont sceu guarir : et

« vive Quintus Curtius, qui m'a si bien sceu aider à recou- « vrer ma santé ». Mais si la lecture et cognoissance des histoires est aggreable, utile et profitable à toute autre maniere de gens, je dy qu'elle est de tout poinct necessaire aux grands princes et aux roys, non seulement pource qu'ayans de plus pesantes et plus difficiles charges, la raison voudroit aussi qu'ilz eussent plus grande provision des qualitez qui seroyent requises pour bien s'en acquiter, ny aussi pource qu'estant le propre subject de l'histoire traitter de toutes hautes matieres, comme sont guerres, batailles, conquestes de villes et de païs, traittez de paix ou d'alliance, il semble qu'elle leur soit plus particulierement qu'à nulz autres affectee : mais pource qu'à prendre les choses comme elles sont, estans nez et nourris tendrement en delices, pour le grand soing et la crainte que lon a de leurs personnes, ainsi qu'il appartient à leur grandeur, ilz ne travaillent pas en jeunesse tant comme il est besoing à qui veut apprendre les nobles langues anciennes et les disciplines laborieuses que comprent la philosophie ; puis quand ilz ont attaint l'aage d'homme, leur devoir les appelle aux actions des grands affaires, de maniere qu'il ne leur reste autre exercice d'entendement plus propre que la lecture des histoires en leur langue, laquelle sans peine leur peut enseigner, avec douceur et facilité grande, tout ce que les penibles œuvres des philosophes, touchant le gouvernement de la chose publique, leur sçauroyent monstrer pour sçavoir bien regir et gouverner les peuples et païs que Dieu a soubmis à leur obeïssance. Mais le pis est qu'ilz sont tousjours, ou le plus du temps, environnez de personnes qui ne cherchent qu'à leur complaire par toutes voyes, et s'en treuve bien peu qui leur osent dire franchement la

verité de toutes choses : et au contraire l'histoire ne leur flatte rien : ains leur met à descouvert devant les yeux les faultes et vices de ceux qui en grandeur de fortune ont esté semblables à eux. A raison dequoy Demetrius le Phalerien, personnage autant renommé pour sa sagesse de bien gouverner un estat politique, que pour son eminent sçavoir, conseilloit à Ptolomæus, le premier roy d'Ægypte, apres le trespas d'Alexandre le Grand, qu'il leust souvent et diligemment les livres qui traittent de l'administration des royaumes : « Pource que là dedans, disoit il, tu trouveras « plusieurs choses que tes serviteurs et familiers ne t'ose- « royent dire. » Il y a davantage que telz personnages ne peuvent pas facilement sortir hors des limites de leurs seigneuries, et voyager en autres païs, comme font les personnes privees : pource que la jalousie de leurs estats, et le regard de leur dignité requierent qu'ilz ne se treuvent jamais en lieu ou autre leur puisse commander, et bien souvent à faute d'avoir veu à l'œil les païs, et cognu les forces des peuples et princes voisins, ont fait des entreprises bien mal fondees : auquel defaut l'information qu'ilz en peuvent avoir par la lecture des histoires, est un des plus aisez et plus commodes remedes qu'ilz sçauroyent trouver. Mais quand il n'y auroit autre occasion que ceste derniere, elle seule deust bien convier les princes à lire souvent et affectueusement les livres, ou sont escripts les faicts heroïques des sages et vaillans hommes, mesmement des roys qui ont esté devant eulx. C'est qu'en les lisant, il leur prend envie d'en faire de semblables, mesmement à ceux qui ont le cueur haut et genereux, pource que les semences des vertus royales, qui sont nees avec eulx, s'esveillent alors par emulation de ceulx qui ont esté ou qui sont en degré pareil

à eulx : et comme en noblesse de sang et en grandeur d'estat, ilz ne veulent ceder à personne, encore moins le veulent ilz en gloire de faicts vertueux. Dequoy lon pourroit alleguer innumerables exemples, si la chose n'estoit de soy tant notoire que la doute en seroit trop plus desraisonnable que la preuve necessaire. Ainsi peut on veritablement conclurre que l'histoire est la maistresse des princes, de laquelle ilz peuvent apprendre sans peine, en passant leur temps, et avec singulier plaisir, la meilleure partie de ce qui est requis à leur office. Or est il que selon la diversité de la matiere qu'elle traitte, ou de l'ordre et maniere d'escrire dont elle use, on luy donne noms differents ; mais il y en a entre autres deux principales especes : l'une qui expose au long les faicts et adventures des hommes, et s'appelle du nom commun d'histoire ; l'autre qui declare leur nature, leurs dicts et leurs mœurs, qui proprement se nomme Vie. Et combien que leurs subjects soyent fort conjoincts, si est ce que l'une regarde plus les choses, l'autre les personnes ; l'une est plus publique, l'autre plus domestique ; l'une concerne plus ce qui est au dehors de l'homme, l'autre ce qui procede du dedans ; l'une les evenemens, et l'autre les conseils : entre lesquelz il y a bien souvent grande difference, suyvant ce que Siramnes Persien respondit à ceulx qui s'esbahissoyent dont venoit que ses devis estoyent si sages, et ses effects si peu heureux : « C'est pourautant, « dit il, que les devis sont en ma pleine disposition, et les « effects en celle de fortune et du roy ». Mais entre tous ceulx qui se meslerent oncques de rediger par escript les vies des illustres hommes, la palme d'excellence, au jugement des plus clair voyans, est meritoirement adjugee à Plutarque, philosophe Grec, natif de la ville de Chæronee, en la

province de la Bœoce, homme noble, consommé en tout rare sçavoir, ainsi comme ses œuvres ne laissent douter à qui les a entierement leuës. Et ayant toute sa vie jusques en sa vieillesse manié affaires publiques, comme luy mesme tesmoigne en plusieurs lieux, mesmement au traitté qu'il a fait, Si l'homme vieil se doibt entremettre du gouvernement de la chose publique : et qui jadis eut cest heur et honneur que d'estre precepteur de l'empereur Trajan, ainsi que lon tient communement, et qu'il est expressement porté par une missive qui se lit au devant de la traduction latine de ses Politiques, laquelle à dire la verité m'est un petit suspecte, pource que je ne l'ay point trouvee entre ses œuures grecques, joinct que elle parle comme si le livre estoit dedié à Trajan, ce qui est manifestement dedict par le commencement du livre, et pour quelques autres raisons : encore toutefois, pource qu'elle m'a semblé sagement et gravement escripte, et estre digne de luy, je l'ay inseree en ce lieu : « Plutarque à Trajan, Salut. Je sçavoye bien que « la moderation de ta nature n'estoit poinct convoiteuse « de l'Empire, combien que par honesteté de vie tu « te sois tousjours efforcé de le meriter, à raison dequoy « tu en es de tant plus estimé digne, que plus on te « treuve esloigné du vice d'ambition. C'est pourquoy « maintenant je m'esjouy avec ta vertu et avec ma « fortune, si tant est que tu vueilles justement adminis- « trer ce que tu as deuëment merité. Car autrement je « suis asseuré que tu t'es exposé à de grands dangers, « et moy aux langues des mesdisans, pourautant que « Rome ne peut endurer un lasche empereur, et que la « commune voix du peuple a tousjours accoustumé de « rejetter les fautes des disciples sur leurs maistres,

« *comme Seneque est deschiré par les langues des mesdi-* « *sans pour les pechez de son Neron, la temerité des* « *jeunes disciples de Quintilian est imputee à luy mesme,* « *et blasme lon Socrates d'avoir esté trop doulx à son* « *pupille : Mais quant à toy, tu feras bien toutes choses* « *prouveu que tu ne te departes point d'avec toy mesme,* « *et si tu te composes le premier, et disposes toutes* « *autres choses à la vertu, il n'y aura rien qui ne* « *succede selon ton desir. Je t'ay descript les moyens qu'il* « *fault tenir pour bien administrer une chose publique,* « *et ay monstré combien les meurs y ont de pouvoir. Si* « *tu y veux obtemperer, tu as Plutarque pour directeur* « *et guide de ta vie : si non, je proteste par ceste missive* « *que ce n'est point de la doctrine de Plutarque que tu* « *vas au dommage et à la ruine de l'Empire.* » *Ceste epistre tesmoigne disertement qu'il a esté precepteur de Trajan : à quoy il semble que s'y rapporte aussi ce que Suïdas en escrit, disant :* « *Plutarque, natif de la ville* « *de Chæronee en la Bœoce, fut du temps de l'empereur* « *Trajan et encore devant. Mais Trajan luy donna* « *l'honneur de la dignité consulaire : et voulut que les* « *officiers et magistrats qui seroyent en toute la province* « *de l'Esclavonnie ne feissent chose aucune sans son* « *authorité.* » *Voila ce qu'en escrit Suïdas, et me semble bien que Trajan si sage empereur ne luy eust pas fait ce grand honneur, s'il ne se fust senty tenu à luy de quelque obligation notable : mais ce qui plus encore me semont à le croire, c'est que lon voit en plusieurs faicts et dicts de Trajan la mesme droitture, bonté et justice naïfvement empraințe, dont le moule et la forme est, par maniere de dire, engravee es œuvres morales de Plutarque, de sorte que lon remarque*

notoirement que l'un a bien sceu faire ce que l'autre luy a sagement enseigné. Car Dion escrit qu'entre autres honneurs que le Senat de Rome decerna à Trajan, il luy donna le tiltre d'Optimus Imperator, c'est à dire, tresbon Empereur. Et Eutropius met que jusques à son temps, quand un nouveau empereur venoit à estre receu au senat, entre les cris d'heureux presage, et les souhaits qu'on luy faisoit, on luy crioit : «Que puisses tu estre plus heureux « qu'Auguste, et meilleur que Trajan ». Comment que ce soit, il est bien certain que Plutarque luy dedia le recueil de ses Apophthegmes. Mais estant retiré en sa maison, apres avoir longuement vescu à Rome, il se meit à escrire ceste euvre excellente des Vies, qu'il appella Parallelon, comme qui diroit l'accouplement ou assortissement, pource qu'il accouple un Grec avec un Romain, mettant leurs vies l'une devant l'autre, et les conferant ensemble, selon qu'ilz se sont trouvez avoir entre eulx conformité de nature, de meurs et d'adventures, en examinant ce que l'un a eu de meilleur ou de pire, de plus grand ou de plus petit que l'autre : le tout avec tant de beaux et graves discours par tout, tirez des plus profonds et plus cachez secrets de la philosophie morale et naturelle, tant de sages advertissemens et de fructueuses instructions, si affectueuse recommandation de la vertu et detestation du vice, tant de belles allegations d'autres autheurs, tant de propres comparaisons et tant de hautes inventions, que le livre se doit plustost nommer un tresor de toute rare et exquise litterature, que de luy donner autre nom. Aussi dit on que Theodorus Gaza, personnage Grec d'erudition singuliere, et digne de l'ancienne Grece, estant quelques fois enquis par ses familiers amis, qui le voyoyent si fort affectionné à l'estude qu'il en oublioit

toute autre chose, quel autheur il choisiroit entre tous, s'il estoit reduit à ce poinct de n'en pouvoir retenir qu'un tout seul, il respondit qu'il esliroit Plutarque, pource que tout compris, il n y en a pas un qui soit si profitable et si delectable ensemble à lire que luy. Celuy auquel il dedie son œuvre, Sosius Senecio, estoit un Senateur Romain, ainsi que tesmoigne Dion, qui escrit que les trois personnages que Trajan aimoit et honoroit le plus, estoyent Sosius, Parma et Celsus, jusques à leur faire à tous trois eriger des statues. Il est vray qu'il avoit escript beaucoup d'autres vies, que l'injure du temps nous a enviees, comme notamment luy mesme fait mention de celles de Scipion l'Africain et de Metellus le Numidique : et j'ay leu une petite epistre d'un sien filz, ou il n'y a point de nom, transcripte d'un vieil exemplaire de la librairie de S. Marc à Venize, par laquelle il escrit à un sien amy la liste de tous les livres que son pere a composez : là ou entre les coupples des vies il met celle de Scipion et d'Epaminondas, et au bout celles d'Augustus Cæsar, de Tiberius, de Caligula, de Clodius, de Neron, de Galba, de Vitellius et d'Othon. Mais ayant fait toute diligence à moy possible de les chercher es principales librairies de Venize et de Rome, je ne les ay peu recouvrer, seulement en ay je tiré plusieurs diversitez de leçons, et plusieurs corrections, en conferant les vieux livres escrits à la main avec ceux qui sont imprimez, qui m'ont grandement servy à l'intelligence de plusieurs difficiles passages : et plusieurs y en a aussi que j'ay restituez par conjecture, avec le jugement et l'aide de quelques uns des plus sçavans hommes de cest aage en lettres humaines. Toutefois encore est il demeuré quelques lieux, mais peu, esquelz, pource qu'il y a en l'original omission de quelques

lignes, à mon advis, j'ay mieulx aimé tesmoigner la defectuosité par la marque d'une estoile, que de temerairement deviner, ou y rien adjouster. Mais au reste si je me suis en quelques endroits abusé, comme il est bien aisé en autheur si obscur et ouvrage si long, mesmement à personne de si peu de suffisance comme moy, je prieray les lisans de vouloir pour ma descharge accepter l'excuse que me donne le poëte Horace, quand il dit :

« *En euvre longue il n'est pas de merveille,*
« *Si quelquefois l'entendement sommeille.* »

Attendu mesmement que tant de gens de bien et de sçavoir, y ayants par cy devant mis la main pour le traduire, il ne s'en est encore trouvé pas un que moy seul, qui l'ait entierement achevé en quelque langue que ce soit, au moins que j'aye sçeu ne veu : et que ceulx qui se sont meslez d'en traduire, mesmement en Latin, ont evidemment tesmoigné la difficulté qu'il y a, ainsi que pourront facilement cognoistre ceulx qui voudront prendre la peine de conferer noz traductions. Mais si, peut estre, lon ne trouve le langage de ceste translation si coulant, comme lon a fait de quelques autres miennes, qui de pieça sont entre les mains des hommes, je prie les lecteurs de vouloir considerer que l'office d'un propre traducteur ne gist pas seulement à rendre fidelement la sentence de son autheur, mais aussi à representer aucunement et à adombrer la forme du style et maniere de parler d'iceluy, s'il ne veut commettre l'erreur que feroit le peintre, qui ayant pris à pourtraire un homme au vif, le peindroit long, là ou il seroit court, et

13 A : treuvé — 19 A : treuve

gros, là ou il seroit gresle, encore qu'il le feist naïfvement bien ressembler de visage. Car encore puis je bien asseurer, quelque dur ou rude que soit le langage, que ma traduction sera beaucoup plus aisee aux François que l'original Grec à ceulx mesmes qui sont les plus exercitez en la langue Grecque, pour une façon d'escrire plus aiguë, plus docte et pressee, que claire, polie ou aisee, qui est propre à Plutarque. Au fort, si je ne m'en suis acquitté si heureusement que vous eussiez pensé et desiré, Seigneurs lisans, encore ay-je esperance que vous excuserez le bon vouloir de celuy qui en y aspirant a tasché de vous profiter. Et si ce mien labeur sera si heureux que de vous contenter, à Dieu en soit la louange, qui m'a donné la grace de le parachever.

PERICLES

I. Cæsar, voyant un jour à Rome quelques estrangers, hommes riches et opulents, qui avoyent tousjours entre leurs bras de petits chiens et de petites guenons, et les cherissoyent merveilleusement, leur demanda si les femmes en leur païs ne faisoyent pas des enfans : reprenant tressagement ceulx qui employent envers les bestes l'inclination à aimer et l'affection de charité que la nature a mise en nous pour en user envers les hommes, et non pas envers les bestes. Au cas pareil, aussi ayant la nature emprainct en nostre ame un desir naturel d'apprendre et de sçavoir, il est bien raisonnable de reprendre ceulx qui abusent de ce desir à ouir et apprendre choses qui n'apportent aucun fruict, et ce pendant mettent à nonchaloir celles qui sont utiles et honnestes. Car quant au sens exterieur qui avec quelque passion reçoit impression de son object, il luy est à l'adventure force de considerer indifferemment tout ce qui se presente à luy, utile ou inutile qu'il soit : mais il n'est pas ainsi de l'entendement, pource que chascun en peut user à sa voulunté, et le tourner facilement à toute heure, et appliquer à ce que bon luy semble : à raison dequoy il le fault tousjours addonner à ce qui est le meilleur, à fin que non seule-

9 D : Au cas pareil ayant la nature — 19 D : volonté [*et sic passim*]

ment il le contemple, mais aussi qu'il s'en repaisse et nourrisse en le contemplant. Car tout ainsi que la couleur la plus propre pour l'œil est celle qui de sa vivacité jointe avec une gayeté resjouit et conforte la veuë, aussi doibt on appliquer son entendement à contemplations, qui en delectant le tirent quand et quand à ce qui est son propre bien : comme sont les effects de la vertu, lesquelz en les oyant ou lisant impriment es cueurs une affection et un zele de les ensuyvre. Ce qui n'est pas en toutes autres choses que nous avons en quelque estime, et ne sommes pas tousjours incitez à desirer faire ce que nous trouvons bien fait : ains au contraire, bien souvent prenans plaisir à l'œuvre, nous en mesprisons l'ouvrier, comme es compositions des parfums et es teintures de pourpre : car nous nous delectons de l'un et de l'autre, et neantmoins estimons les perfumiers et teinturiers personnes villes et mechaniques. Pourtant respondit tresbien Antisthenes à un qui luy disoit que Ismenias estoit excellent joueur de flustes : « C'est-mon, dit-il, mais « au demourant homme qui ne vault rien : car autre« ment il ne seroit point si excellent joueur de flustes. » Auquel propos Philippus, roy de Macedoine, dit une fois à son filz Alexandre le grand, qui avoit chanté en un festin fort plaisamment, et en homme qui entendoit bien l'art de musique : « N'as tu point de honte de chanter « si bien ? » pource qu'il suffit bien que un roy employe quelquefois son loisir à ouir chanter les chantres, et fait beaucoup d'honneur aux Muses de vouloir estre aucunefois auditeur des ouvriers de tel art, quand ilz font à l'envy les uns les autres à qui chantera le mieux.

6 D : quant et quant — 16 D : parfumiers — 28 A : estre quelquefois — 29 D : d'un tel art — 30 A, B, D et Du Puys, 1583, in f°; à l'envy les uns des autres

II. Mais qui actuellement exerce quelque art basse et vile, il produit en tesmoignage contre soymesme le labeur qu'il a employé en choses inutiles, pour prouver qu'il a esté paresseux à apprendre les honnestes et utiles. Et n'y eut jamais jeune homme de bon cueur et de gentille nature, qui en regardant l'image de Jupiter, laquelle est en la ville de Pise, souhaittast devenir Phidias, ny Polycletus en regardant celle de Juno qui est en Argos, ne qui desirast estre Anacreon, ou Philemon, ou Archilochus pour avoir quelquefois pris plaisir à lire leurs œuvres : car il ne s'ensuit pas necessairement, si l'ouvrage delecte, que tousjours l'ouvrier en soit à louer. Ainsi ne profitent point telles choses à ceulx qui les contemplent, pource qu'elles n'engendrent point es cueurs des regardans un zele de les imiter, ny n'excitent point une affection de les ressembler et de s'y conformer : mais la vertu a cela de propre en ses actions, qu'elle rend l'homme qui la cognoist affectionné de sorte que tout ensemble il en treuve les actes beaux, et desire ressembler à ceulx qui les font. Car des biens de la fortune nous en aimons la fruition et la possession, et de la vertu l'action : au moyen dequoy nous sommes bien contents d'avoir ces biens la des autres, mais ceulx cy, nous voulons que les autres les ayent de nous. Car la vertu a ceste force qu'elle incite la voulunté de l'homme qui la considere, à la vouloir incontinent exercer, et engendre en son cueur une envie de la mettre en execution, formant les meurs de celuy qui la contemple, non point par imitation, ains par la seule intelligence et cognoissance de l'acte vertueux, qui tout soudain luy apporte un instinct et un propos deliberé de faire le semblable. C'est pour-

20 D : car de biens de la fortune

quoy j'ay estimé que je devois continuer à mettre par escript les vies des hommes illustres, et en ay composé ce dixieme livre, auquel sont contenues celles de Pericles, et de Fabius Maximus qui sousteint la guerre contre Hannibal : pource que ce ont esté deux personnages semblables en plusieurs autres vertus, et mesmement en doulceur et en justice, et qui pour avoir sceu patiemment supporter les folies de leurs peuples et de leurs compagnons es charges de gouvernement, ont esté tres-utiles à leurs païs : mais si nous avons bien rencontré de les assortir et conferer l'un à l'autre, on le pourra mieulx juger par ce que nous en mettrons cy dessoubs en escript.

III. Pericles donques estoit de la lignee Acamantide, du bourg de Cholarge, de l'une des meilleures maisons, et plus ancienes races de la ville d'Athenes, tant du costé de sa mere que du costé de son pere. Car Xantippus, son pere, qui desfeit en bataille les lieutenans du roy de Perse en la journee de Mycale, espousa Agariste, laquelle estoit descendue de Clisthenes, celuy qui chassa d'Athenes les descendans de Pisistratus, et ruina vaillamment leur tyrannie : puis establit des loix, et ordonna une forme de gouvernement fort bien temperé, pour maintenir ses citoyens en paix et en concorde les uns avec les autres. Ceste Agariste songea une nuict qu'elle avoït enfanté un lion : et peu de jours apres elle accoucha de Pericles, si bien formé en toutes les parties de son corps, qu'il n'y avoit que redire, excepté qu'il avoit un peu la teste longue et desproportionnee en grosseur au reste de la personne : qui est la cause pourquoy toutes ses statues presque ont l'armet en teste, n'ayans pas les ouvriers, ainsi qu'il est

9 D : és charges du gouvernement — 29 A et D : deproportionnee

vray-semblable, voulu luy reprocher celle deformité. Mais les poëtes Attiques l'appelloyent Schinocephalos, qui vault autant à dire comme teste d'ougnon, pource que les Attiques appellent aucunefois ce qui s'appelle en langue commune Scilla, c'est à dire, ougnon de Barbarie, Schinos : et Cratinus, poëte comique, en la comedie qu'il a intitulee Chirones, dit :

Le vieil Saturne avec Sedition
Ont engendré par leur conjonction
Ce grand Titan, qu'en la cour immortelle
Des Dieux du ciel Grosse teste on appelle.

Et de rechef en celle qui se nomme Nemesis, en parlant de luy, il dit :

Vien, Jupiter, hostelier, longue teste.

Et Teleclides aussi se moquant de luy, dit en un lieu :

Aucunefois ne sachant bonnement
Ou il en est de son gouvernement,
Il se tient coy, et point ne se presente,
Sentant du mal en sa teste pesante :
Mais quelquefois aussi seul il desserre
De son grand chef un merveilleux tonnerre.

Et Eupolis, en la comedie qu'il intitule Demi, en interrogant et demandant particulierement de chascun des orateurs, qu'il feinct estre retournez des enfers, quand on luy nomme Pericles le dernier, il dit :

Certainement amené tu nous as
Le chef de tous ceulx qui estoyent là bas.

IV. Or quant à la musique, la pluspart des autheurs escrit que Damon fut celuy qui la luy enseigna, le nom

duquel, comme lon dit, se doibt prononcer la premiere syllabe briefve : mais toutefois Aristote dit qu'il apprit la musique chez Pythoclides. Comment que ce soit, il est certain que cestuy Damon estoit homme fort entendu et ruzé en matiere de gouvernement, qui, pour dissimuler et cacher au peuple sa suffisance en cela, se couvroit du nom de musicien, et hantoit autour de Pericles comme un maistre de lucte ou d'escrime, qui luy enseignoit comme il se devoit conduire es affaires d'estat : toutefois à la fin il ne peut si bien dissimuler, que le peuple ne cogneust qu'il se servoit de sa lyre et de la musique pour couverture : et comme homme remuant, entreprenant, et favorisant à la tyrannie, fut banny pour cinq ans : ce qui donna aux poëtes comiques matiere de parler, entre lesquelz Platon en une de ses comedies introduit quelcun qui luy demande :

Dis moy premier Chiron, car il est bruit
Que Pericles tu as fait et instruict.

Il fut aussi quelque temps auditeur et disciple du philosophe Zenon, natif de la ville d'Elee, qui enseignoit la philosophie naturelle comme Parmenides; mais il faisoit profession de contredire à tout le monde, et alleguer tant d'oppositions en disputant, qu'il rengeoit son homme à ne sçavoir que respondre, ny à quoy se resouldre, ainsi comme Timon Phliasien le tesmoigne en ces vers :

Grande eloquence, et grande force d'art
Pour disputer en l'une et l'autre part
Avoit Zenon, reprenant tout le monde
Quand il vouloit desployer sa faconde.

Mais celuy qui frequenta plus avec luy, et qui luy donna celle gravité et celle dignité qu'il gardoit en tous

ses faicts et ses dicts, plus seigneuriale que ne comporte la condition et l'estat de ceulx qui ont à harenguer devant un peuple libre, et qui brief luy eleva ses meurs jusques à une certaine majesté qu'il avoit en toutes ses façons de faire, fut Anaxagoras le Clazomenien, lequel par les hommes de ce siecle la estoit communement appellé Nus, c'est à dire l'entendement, fust ou pource qu'ilz avoyent en singuliere admiration la vivacité et subtilité de son esprit à rechercher les causes des choses naturelles, ou pource que ce fut le premier qui attribua la disposition et le gouvernement de ce monde, non à la fortune ny à la necessité fatale, ains à une pure et simple intelligence ou entendement, lequel separe, comme cause premiere agente, les substances de parties semblables, qui sont en tous les autres corps de l'univers meslez et composez de diverses substances.

V. Pericles donques ayant ce personnage en singuliere admiration, par lequel il avoit à plein esté instruict en la cognoissance des choses naturelles, mesmement de celles qui se font en l'air et au ciel, en prit non seulement une grandeur et hautesse de courage, et une dignité de langage ou il n'y avoit rien d'affetté, de bas, ny de populaire, mais aussi une constance de visage qui ne se mouvoit pas facilement à rire, une gravité en son marcher, un ton de voix qui jamais ne se perdoit, une contenance rassise, et un port honneste de son habillement, qui jamais ne se troubloit pour chose quelconque qui luy advinst en parlant, et autres semblables choses, qui apportoyent à tous ceulx qui les voyoyent et consideroyent un merveilleux esbahissement. Auquel propos on compte qu'il y eut quelquefois un meschant effronté, qui

25 A : ne se perdoit, et une contenance rassise et fort honneste de son habillement — 28 A : qui luy advint

fut tout un jour à l'oultrager de paroles diffamatoires en pleine place, et à luy dire toutes les injures dont il se pouvoit adviser : ce qu'il endura patiemment sans jamais luy respondre un seul mot, depeschant ce pendant quelque affaire de consequence, jusques au soir qu'il se retira tout doulcement en son logis, sans se monstrer alteré en façon quelconque, combien que cest importun la le suyvist tousjours en luy disant tous les oultrages qu'il est possible de dire : et comme il fut prest à entrer dedans son logis, estant desja nuict toute noire, il commanda à l'un de ses serviteurs qu'il prist une torche, et qu'il allast reconduire cest homme, et l'accompagner jusques en sa maison : toutefois le poëte Ion escrit que la frequentation de Pericles estoit superbe et arrogante, et que parmy sa gravité et sa magnanimité il y avoit beaucoup d'orgueil et de mespris des autres : et au contraire il louë grandement la civilité, humanité et courtoisie de Cimon, en ce qu'il se sçavoit dextrement accommoder à toutes compagnies. Mais il ne nous faut pas arrester à ce que dit ce poëte Ion, qui vouldroit qu'en la vertu il y eust, comme en quelques tragedies, une partie ou lon introduisist des Satyres pour faire rire : et au contraire, Zenon conseilloit à ceulx qui disoyent que la gravité de Pericles estoit une presumption et une arrogance, qu'ilz feissent les presumptueux comme luy : pource que ceste maniere de contrefaire les choses honnestes et vertueuses apporte secretement, avec le temps, une affection de les aimer et de s'y vouloir accostumer à bon esciant.

VI. Si ne receut pas seulement Pericles ces biens la de la conversation d'Anaxagoras, ains y apprit aussi à chas-

25 A : qu'ilz feissent les presumptueux [comme luy, *ajouté par* C.] — 28 A : accoustumer

ser hors de soy et mettre soubs les pieds toute superstitieuse crainte des signes celestes et des impressions qui se forment en l'air : lesquelles apportent grande terreur à ceulx qui en ignorent les causes, et à ceulx qui craignent les Dieux d'une frayeur esperdue, pource qu'ilz n'en ont aucune cognoissance certaine, que la vraye philosophie naturelle donne, et au lieu d'une tremblante et tousjours effroyee superstition, engendre une vraye devotion accompagnee d'asseuree esperance de bien. Lon dit à ce propos que lon apporta un jour à Pericles de l'une de ses terres la teste d'un belier qui n'avoit qu'une corne seule, et que le devin Lampon ayant consideré ceste teste qui n'avoit qu'une corne forte et dure au milieu du front, interpreta que cela vouloit dire, que y ayant deux ligues et deux parts en la ville d'Athenes touchant le gouvernement, celle de Pericles et celle de Thucydides, la puissance des deux seroit toute reduitte en une, et notamment en celle de celuy en la maison duquel ce signe estoit advenu : mais que Anaxagoras qui se trouva là present, feit fendre le test en deux, et monstra aux assistans comme le cerveau du belier n'emplissoit pas la capacité de son lieu naturel, ains se resserroit de toutes parts, et alloit aboutissant en pointe comme un œuf, à l'endroit ou la corne prenoit le commencement de sa racine : si en fut Anaxagoras fort estimé sur l'heure par tous les assistans, mais Lampon le fut aussi bien tost apres, quand Thucydides fut chassé, et que tous les affaires de la chose publique universellement tumberent entre les mains de Pericles. Aussi n'est il pas inconvenient, à mon advis, que le philosophe naturel et le devin ayent bien et veritablement rencontré tout ensemble, ayant l'un bien pris la cause, et l'autre la fin de cest evenement : car la profession de l'un est de rechercher comment il se fait, et de l'autre pour-

quoy il se fait, et de sçavoir predire ce qu'il signifie. Car quant à ceulx qui disent que rendre la cause soit oster la signifiance du signe, ilz ne considerent pas qu'en voulant abolir par ceste raison les predictions des signes et prodiges celestes, ils ostent aussi ceulx qui se font par artifice, comme les sons des bassins, les lumieres des feus le long de la marine, les umbres des aguilles es horologes au soleil, toutes lesquelles choses se font par quelque cause et quelque manufacture, pour estre signe de quelque chose : mais ceste dispute à l'adventure appartient mieulx à un autre traitté.

VII. Et pour retourner à Pericles, estant encore jeune il redoubtoit fort le peuple, pource qu'il sembloit retraire un peu de visage à Pisistratus, et les plus vieux de la ville craignoyent aussi fort sa voix qui estoit doulce, sa langue diserte, et sa parole aisee, à cause qu'elle ressembloit à celle de Pisistratus. Davantage il avoit beaucoup de biens, et estoit de l'une des plus nobles maisons de la ville, et si estoyent ses amis ceulx qui avoyent le plus de credit et d'authorité au maniement des affaires : au moyen dequoy, craignant qu'il ne fust banny du ban de l'ostracisme, il ne s'entremettoit point du gouvernement en façon quelconque, et à la guerre se monstroit vaillant homme, et qui n'espargnoit point sa personne. Mais apres que Aristides fut mort, que Themistocles eut esté chassé, et que Cimon ayant charge des armees se trouva la plus part du temps hors de la Grece, occupé en guerres lointaines, alors il se rengea à la ligue du menu peuple, preferant la multitude de la commune pauvre au petit nombre des nobles et des riches : ce qui estoit contre son naturel, pource que de soymesme il n'estoit point populaire :

5 A : ils ostent aussi quand et quand ceulx

mais il le feit, comme il est vraysemblable, pour eviter la suspicion qu'il pretendist à usurper la tyrannie : et aussi pource qu'il voyoit que Cimon inclinoit entierement du costé de la noblesse, et estoit singulierement aimé et porté des gens de bien, luy au contraire se jetta entre les bras de la commune, se provoyant par ce moyen de seureté pour soymesme, et d'authorité contre luy. Si commencea incontinent à suyvre une toute nouvelle maniere de vivre, depuis qu'il se fut mis aux affaires : car on ne le veit onques-puis aller par la ville, sinon qu'il allast ou en la place ou au senat. Il desista d'aller aux banquetz ou lon le convioit, et laissa tout autre tel entretien d'amis, et toute telle maniere de conversation, tellement qu'en tout le temps qu'il se mesla du gouvernement de la chose publique, qui fut fort long, il n'alla jamais soupper chez pas un de ses amis, sinon qu'il fut au festin des nopces d'Euryptolemus son nepveu, encore n'y demoura il que jusques aux graces quand lon offre du vin aux Dieux, et se leva de table incontinent, pource que ces amiables privaultez la abaissent fort toute haultesse affectee pour apparoir, et est bien difficile de maintenir une severe gravité pour garder sa reputation en se laissant familierement hanter à tout le monde. Il est vray qu'en une vraye vertu entiere, cela est tousjours le plus beau qui est le plus apparent, et n'y a rien es gens de bien et d'honneur que les estrangers trouvent si admirable, comme leurs domestiques qui sont tousjours à l'entour d'eulx trouvent leur vie ordinaire. Pericles donques, pour obvier à ce que le peuple ne se saoulast de luy, s'il le voyoit continuellement, ne s'approchoit de luy, et ne se presentoit devant luy que par intervalles, ny ne parloit pas de

2 A: et quand et quand aussi — 28 A et D : treuvent

toutes matieres, et ne sortoit pas en public, ains se reservoit ne plus ne moins que lon gardoit à Athenes la galere Salaminiene, comme dit Critolaus, pour les matieres de grande consequence : et ce pendant manioit les autres affaires de moindre importance par l'entremise de quelques orateurs qui estoyent ses familiers, entre lesquelz Ephialtes, à ce que lon dit, en estoit l'un, celuy qui osta l'authorité et la puissance à la cour d'Areopage, et donna trop grande et trop effrenee licence au peuple, ainsi que dit Platon : à l'occasion de laquelle, ce disent les poëtes comiques, il devint si insolent qu'on ne le pouvoit plus tenir non plus qu'un jeune cheval qui n'a point de bride, et prit une audace telle, qu'il ne voulut plus obeïr, ains mordit l'isle d'Eubœe, et saulta dessus les autres isles.

VIII. Pericles donques se voulant former un stile de parler, et une façon de langage comme un outil convenable et conforme à la maniere de vivre et à la gravité qu'il avoit prise, y employoit à tous propos ce qu'il avoit apris de Anaxagoras, coulourant ses raisons de philosophie naturelle par l'artifice de rhetorique : car ayant acquis par l'estude de ceste philosophie une haultesse de conceptions et une efficace de venir à bout de tout ce qu'il prenoit à prouver, avec ce que de nature il estoit doué de bon entendement, comme escrit le divin Platon, et en tirant ce qui convenoit à son propos, qu'il accoustroit puis apres par artifice d'eloquence, il se rendit de beaucoup plus excellent orateur que nul autre de son temps : au moyen dequoy luy fut, comme lon dit, imposé le surnom d'Olympien, qui vault autant à dire comme celeste ou divin : encore que quelques uns vueillent dire que ce fut à cause des beaux ouvrages et des edifices publiques dont il embellit la ville d'Athenes : et d'autres à cause de la

grande authorité et puissance qu'il avoit au gouvernement tant en guerre qu'en paix. Mais il n'est pas inconvenient que ceste gloire ne luy ait esté deferee, à raison de plusieurs excellentes qualitez ensemble qui estoyent en luy : toutefois les comedies que feirent jouer les poëtes de ce temps la, esquelles il y a plusieurs paroles dites de luy, les unes à bon esciant, les autres en jeu et avec risee, tesmoignent que ce fut pour son eloquence principalement que luy fut donné ce surnom : car ilz disent qu'il tonnoit, qu'il esclairoit en harenguant, et qu'il portoit sur sa langue une fouldre terrible. Auquel propos on fait un compte d'une response de Thucydides, filz de Milesius, qu'il feit touchant la force d'eloquence de Pericles assez plaisamment : car il estoit homme de bien et d'honneur, et avoit longuement fait teste au gouvernement des affaires à Pericles. Comme donques Archidamus, roy de Lacedæmone, luy demandast un jour lequel luctoit le mieulx de luy ou de Pericles, il luy respondit : « Quand « je l'ay jetté par terre en luctant, il sçait si bien dire en « le niant, qu'il fait croire aux assistans qu'il n'est point « tumbé, et leur persuade le contraire de ce qu'ilz ont « veu. » Toutefois il estoit fort retenu et reservé en son parler, de sorte que toutes les fois qu'il s'alloit presenter à la tribune des harengues pour prescher le peuple, il faisoit prieres aux Dieux qu'il ne luy eschappast de la bouche, sans y penser, aucune parole qui ne servist bien à la matiere qu'il avoit à traiter : toutefois il n'est rien demouré de ses œuvres par escrit, si ce ne sont quelques edicts qu'il meit en avant : encore a lon retiré par memoire bien peu de ses dicts notables, comme quand il dit, « qu'il falloit oster la ville d'Ægine, pource qu'elle estoit

12 A : Thucydides le Milesien

« comme une paille en l'œil du port de Pyræe » : et une autre fois qu'il dit : « qu'il voyoit ja de loing la guerre qui leur « couroit sus de devers le Peloponese. » Une autre fois, ainsi comme il s'embarquoit avec Sophocles, qui lors estoit son compagnon en la charge de capitaine general, et qui luy louoit la beauté d'un jeune garson qu'ilz rencontrerent par le chemin : « Il faut, luy dit il, Sophocles, qu'un « gouverneur ait non seulement les mains nettes, mais « les yeux aussi. » Et Stesimbrotus escrit qu'en la harengue funebre qu'il feit à la louange de ceulx qui estoyent morts en la guerre de Samos, il dit qu'ilz estoyent immortelz comme les Dieux : car nous ne voyons pas les Dieux en leur essence ; mais, par les honneurs que lon leur fait, et par les grands biens dont ilz jouissent, nous conjecturons qu'ilz soyent immortelz, et les mesmes choses sont en ceulx qui meurent pour la defense de leur païs.

IX. Or pource que Thucydides descrit le gouvernement de la chose publique soubs Pericles comme un gouvernement de la noblesse, et qui en apparence sembloit bien estre populaire, mais en effect estoit une principauté regie par le sens et l'authorité du premier homme de la ville, et que plusieurs autres disent que ce fut luy qui premierement meit en avant la coustume de departir au peuple les terres conquises en guerre, et de leur distribuer des deniers communs pour veoir les jeux, et qui leur ordonna salaire pour toutes choses : qui fut une mauvaise accoustumance, à cause que le commun populaire, qui paravant se passoit à peu, et qui gaignoit sa vie à la peine de son corps, en devint superflu, sumptueux et dissolu, pour les choses qui furent lors introduites : lon

8 A : qu'un capitaine ait

pourra veoir par la simple exposition du faict la cause de ceste mutation. Car Pericles à son advenement, ainsi que nous avons dit par cy devant, pour acquerir reputation pareille à celle de Cimon, tascha à se mettre en la bonne grace du commun populaire : mais n'ayant pas la richesse ny les biens si grands que luy, pour soustenir la despense telle que faisoit Cimon, par laquelle il entretenoit les pauvres, en tenant maison ouverte à tous venans, en revestant les pauvres vieilles gens, et faisant oster les clostures de ses terres, vergers et heritages, à fin que chascun y peust entrer et y cueillir des fruicts à son plaisir : se voyant par ces moyens la surmonté en la bienvueillance du commun populaire, il se meit à introduire ces distributions de deniers communs, à la suggestion et par le conseil de Demonides, natif de l'isle d'Ios, ainsi comme Aristote le recite : et ayant en peu de temps gaigné la bonne grace du menu populaire par ces distributions de deniers communs, qu'il leur faisoit departir, tant pour avoir lieu à veoir jouer les jeux, comme pour le salaire d'assister aux jugemens, et par autres semblables corruptions, il s'en servit puis apres à l'encontre de la cour d'Areopage, du corps de laquelle il ne fut jamais, pource qu'il ne luy estoit onques escheut par le sort d'estre ny prevost annuel, ny conservateur des loix, ny roy des sacrifices, ny maistre des guerres, qui estoyent offices lesquelz de toute ancienneté se creoyent par le sort : et ceulx à qui le sort touchoit, s'ilz s'estoyent bien portez en l'administration de leurs magistrats, montoyent et venoyent à estre du corps de la cour d'Areopage. Pericles donques, par ces moyens ayant acquis grand credit et grande authorité entre le menu peuple, embrouilla telle-

12 A : [*coupe mal cette période, commence une autre phrase à* se voyant]— 14 D: sugestion — 30 D : par ce moyen

ment ce senat d'Areopage, qu'il luy feit oster la cognoissance de plusieurs matieres, par l'entremise d'Ephialtes, et feit bannir d'Athenes à temps Cimon, comme favorisant aux Lacedæmoniens, et contrariant au bien et à l'authorité du peuple, encore que ce fust le plus riche et le plus noble de toute la ville, et qui avoit gaigné de plus glorieuses victoires, et avoit emply la cité d'Athenes de despouilles conquises sur les ennemis, ainsi comme nous avons escrit en sa vie : tant estoit grande l'authorité de Pericles envers le peuple.

X. Or le bannissement dont il fut banny, que lon appelle ostracisme, estoit par la loy limité à dix ans, durans lesquelz estans les Lacedæmoniens descendus avec grosse puissance en la contree de Tanagre, les Atheniens leur allerent incontinent au devant : là ou Cimon voulant faire veoir par effect que lon le calumnioit faulsement de favoriser aux Lacedæmoniens, s'y en alla se presenter en armes pour combatre avec ceulx de sa lignee : mais les amis de Pericles se banderent ensemble, qui le contraignirent de se retirer comme banny. Ce qui fut aussi cause que Pericles combatit celle journee plus asprement que jamais, et y acquit l'honneur d'avoir fait preuve de sa personne autant et plus que nul autre qui fust en toute l'armee. Mais les amis de Cimon, que Pericles chargeoit aussi de porter faveur aux affaires des Lacedæmoniens, y moururent tous entierement : dont les Atheniens se repentirent bien d'avoir chassé Cimon, et le regretterent fort apres avoir esté desfaicts en celle bataille sur les confins du païs d'Attique, mesmement pource qu'ilz s'attendoyent bien d'avoir à la saison nouvelle une bien aspre et forte guerre. Ce que sentant Pericles, il ne feignit point de gratifier en cela à la commune, ains luy mesme proposa et meit en avant le decret qu'il fust rappellé :

comme il fut fait. Et retourné que fut Cimon, il moyena la paix entre ces deux citez, pource que les Lacedæmoniens luy portoyent bonne affection, et à l'opposite ilz haïssoyent Pericles et tous les autres gouverneurs. Toutefois il y en a qui escrivent que jamais Pericles ne condescendit à le faire rappeller, que premierement ilz n'eussent fait un accord secret entre eulx par l'entremise d'Elpinice, sœur de Cimon, à sçavoir que Cimon iroit avec une armee de deux cents galeres faire la guerre aux païs de l'obeïssance du roy de Perse, et Pericles demoureroit en sa maison avec l'authorité du gouvernement dedans la ville. Ceste sœur Elpinice avoit ja auparavant une autre fois adoulcy Pericles envers son frere, lors qu'il fut mis en justice pour un crime capital : car Pericles estoit l'un de ceulx à qui l'accusation en avoit esté deleguee et commise par le peuple. Elpinice alla devers luy, et le pria de ne faire pas du pis qu'il pourroit à son frere. Pericles luy respondit en riant : « Tu es trop vieille, « Elpinice, tu es trop vieille, pour venir à bout de si « grandes choses. » Toutefois quand ce vint au jugement que la cause fut plaidee, il ne se leva qu'une seule fois pour parler contre luy, comme par maniere d'acquit : et s'en alla, ayant fait moins de mal à Cimon que nul autre des accusateurs. Qui pourra donques adjouxter foy à Idomeneus, lequel met sus à Pericles qu'il avoit fait occire en trahison l'orateur Ephialtes qui estoit son amy, et avoit tousjours esté de son advis et de son party au gouvernement de la chose publique, par jalouzie et envie qu'il portoit à sa gloire ? Car telles paroles diffamatoires, je ne sçay d'ou ramassees, a Idomeneus vomy comme une humeur cholerique à l'encontre de Pericles : lequel

10 D : demeureroit — 24 D : adjouster — 30 A : vomy comme une cholere

encore qu'il ne fust pas à l'adventure du tout irreprehensible, si est ce qu'il avoit le cueur grand et noble, et la nature desireuse d'honneur, esquelles manieres d'hommes lon ne voit pas gueres avenir que telles passions si brutales et si cruelles s'engendrent. Mais cest orateur Ephialtes estant redoubtable à ceulx qui soustenoyent le party de la noblesse, pource qu'il ne pardonnoit aucunement à ceulx qui avoyent en chose quelle qu'elle fust offensé l'authorité du peuple, ains les en poursuyvoit et persecutoit en toute rigueur jusques au bout, ses ennemis luy dresserent embusche par l'entremise d'un Aristodicus Tanagrien, et le feirent tuer en trahison, ainsi comme l'escrit Aristote. Or en ces entrefaittes mourut Cimon en l'isle de Cypre, estant general de l'armee de mer d'Athenes : [XI.] parquoy ceulx qui tenoyent le party de la noblesse, voyans que Pericles estoit desja grand, et qu'il marchoit devant tous les autres citoyens de la ville, voulans qu'il y eust quelcun de leur part qui luy feist teste, et luy rabbatist un peu son authorité, de maniere qu'il ne vinst pas à avoir puissance absoluë, ilz luy opposerent Thucydides du bourg de Alopece, homme sage, beaupere de Cimon, pour luy resister. Cestuy Thucydides s'entendoit moins de la guerre que Cïmon, mais plus des affaires de ville et du gouvernement de la chose publique, et se tenoit le plus du temps en la ville, là ou combatant continuellement à l'encontre de Pericles en la tribune des harengues à prescher contre luy, il eut en peu de temps mis sus une ligue pareille à celle de Pericles : car il engarda que les gens de bien et d'honneur, que lon appelle, qui sont les nobles, ne se meslassent et confundissent

4 A et D : advenir — 12 D : en trahison, comme l'escrit

parmy la commune, ainsi comme auparavant, là ou leur dignité estoit offusquee et effacee par la multitude du peuple : ains les separa d'avec la commune, et les assembla tous en un corps, qui vint à avoir puissance egale à l'autre ligue, et meit, par maniere de dire, le contrepois à la balance. Car du commencement il n'y eut que un peu de debat occulte seulement entre ces deux partialitez, comme une fueille superficielle en une lame de fer, qui feit un peu apparoir la difference de ceulx qui tenoyent le party du peuple, et de ceulx qui tenoyent le party de la noblesse : mais la contention et dissension de ces deux personnages fut comme une profonde incision, qui mespartit la ville en deux partialitez, dont l'une tout publiquement fut appellee la noblesse, et l'autre le peuple. Et pourtant Pericles relaschant encore plus alors la bride au peuple, faisoit toutes choses pour luy aggreer et complaire, donnant ordre qu'il y eust tousjours en la ville quelques jeux, quelques festes, banquets et passetemps publiques, pour entretenir la commune de telz plaisirs honnestes : et oultre cela, il envoyoit tous les ans à la guerre une armee de soixante galeres, sur lesquelles y avoit bon nombre de pauvres citoyens, qui neuf mois de l'an durans prenoyent soude du public, et ensemble s'apprenoyent et s'exercitoyent à l'experience de la marine. Davantage il envoya au païs de la Cherronese mille bourgeois pour y habiter, et departir les terres entre eulx, cinq cents en l'isle de Naxe, en celle d'Andros deux cents cinquante, en la Thrace mille, pour habiter avec les Bisaltes, et d'autres en Italie quand la cité de Sybaris fut rebastie, qui depuis fut surnommee la ville des Thuriens : ce qu'il faisoit pour descharger la ville d'une multitude oisive, qui pour son oisiveté estoit

22 A et D : neuf mois de l'an durant — 23 D ; soulde

curieuse et desireuse de choses nouvelles, et aussi pour prouveoir à la necessité des pauvres bourgeois qui n'avoyent rien, avec ce que en logeant ainsi des naturelz citoyens d'Athenes aupres de leurs subjects ou alliez, ce leur estoit comme une garnison qui les tenoit en bride, et les gardoit d'attenter aucune nouvelleté.

XII. Mais ce qui donna plus de plaisir, et adjouxta plus d'ornement à la ville d'Athenes, qui apporta plus d'esbahissement aux estrangers, et qui seul porte suffisant tesmoignage que ce que lon dit de l'ancienne puissance, richesse et opulence de la Grece, n'est point chose faulse, c'est la magnificence des ouvrages et edifices publiques qu'il feit faire. Aussi est-ce l'œuvre de toutes celles de Pericles, pour laquelle ses envieux et malvueillans luy porterent plus d'envie, et dont ilz le calumnierent plus, crians contre luy en toutes les assemblees de conseil, que le peuple d'Athenes estoit diffamé pour avoir transporté les deniers comptans de toute la Grece, qui estoyent en depost dedans l'isle de Delos : et encore que la plus honneste excuse que lon eust pour couvrir ce faict, en disant que c'estoit pour la crainte des Barbares, à fin de le mettre en lieu fort, ou il fust en plus seure garde, Pericles la leur avoit ostee, et que c'estoit une trop grande injure faitte à tout le demourant de la Grece, et un tour de manifeste tyrannie, attendu qu'elle voit devant ses yeux que l'argent que lon luy a fait contribuer à force pour les affaires de la guerre contre les Barbares, nous l'employons à faire dorer, embellir et accoustrer nostre ville, ne plus ne moins qu'une femme glorieuse, qui veult estre paree de riches joyaulx et de pierres precieuses, et en faisons faire des images, et bastir des

22 D ; de les mettre

temples d'une excessifve despense. Pericles au contraire remonstroit aux Atheniens qu'ilz n'estoyent point tenus de rendre compte de ces deniers à leurs alliez, attendu qu'ilz combatoyent pour eulx, et qu'ilz tenoyent les Barbares loing de la Grece, sans qu'eulx contribuassent pour ce faire un seul homme, un seul cheval, ny un seul vaisseau, ains seulement de l'argent, lequel n'est plus à ceulx qui le payent, ains à ceulx qui le reçoyvent, moyenant qu'ilz facent ce pourquoy ilz le reçoyvent, et qu'estant leur ville bien prouveue de toutes choses necessaires pour la guerre, il estoit honneste d'employer le surplus de ses finances en choses qui à l'advenir, quand elles seroyent parachevees, leur apporteroyent gloire sempiternelle : et des lors que lon estoit encore apres à les faire, les enrichiroyent d'une opulence presente pour la diversité des ouvrages de toutes sortes, et des matieres qui y feroyent besoing, pour lesquelles amener et mettre en œuvre seroyent employez ouvriers de tous mestiers et toutes mains qui vouldroyent travailler, de maniere que tous les habitans de la ville viendroyent à en recevoir paye et salaire du public, et elle par mesme moyen s'embelliroit et se nourrirroit quand et quand de soymesme. Car ceulx qui estoyent forts et dispos de leurs personnes, et en aage de porter armes, avoyent entretenement de la soulde publique, qu'ilz touchoyent en allant à la guerre : et les autres qui ne mesloyent point des armes, comme les gens mechaniques et vivans de leurs bras, il vouloit bien qu'ilz eussent aussi part aux deniers communs, mais non pas sans les gaigner ne sans rien faire. Ce qui fut cause qu'il meit en avant au peuple des entreprises de grands edifices, et des desseings d'ouvrages de plusieurs mestiers

22 D : quant et quant

qui ne se pouvoyent achever que avec long traict de temps, à fin que les citoyens qui demouroyent en la maison eussent moyen de prendre part aux deniers publiques, et de s'en enrichir aussi bien comme ceulx qui alloyent à la guerre, qui servoyent aux vaisseaux sur la mer, ou qui estoyent en garnison à la garde des places : pource que les uns gaignoyent à fournir les matieres, comme la pierre, le cuyvre, l'yvoire, l'or, l'ebene et le cyprez : les autres à les mettre en œuvre, et à en besongner, comme les charpentiers, mouleurs, fondeurs, imagers, maçons, tailleurs de pierres, teinturiers, orfevres, menuisiers besongnans d'yvoire, peintres, ouvriers de marquetterie, tourneurs : les autres à conduire les estoffes, et à les fournir, comme marchands, mariniers, pilotes es choses qui s'amenoyent par la mer, et par terre les charrons, voituriers, chartiers, cordiers, carriers, selliers, bourreliers, pionniers pour applanir les chemins, fouilleurs de mines. Davantage chasque mestier comme capitaine avoit soubz soy sa propre armee de maneuvres, gaignans leur vie à la peine de leurs bras seulement, pour servir comme d'outilz et d'aides aux maistres ouvriers : de maniere que la besongne par ce moyen venoit à espandre et distribuer le gaing à toute aage et à toute qualité et condition de gens.

XIII. Ainsi venoyent les ouvrages à se haulser et avancer, estans superbes en magnificence de grandeur, et nompareilz en grace et beaulté, pource que les ouvriers, chascun en son endroit, s'efforçoyent à l'envy les uns des autres à surmonter la grandeur de leurs ouvrages par l'excellence de l'artifice : mais encore n'y avoit il chose qui fust tant admirable comme la celerité : car là ou lon estimoit chascun desdits ouvrages devoir à peine estre

14 D : pilotes, es choses

parachevé en plusieurs aages, et plusieurs successions de vies d'homme les unes apres les autres, tous furent entierement faits et parfaits dedans le temps que dura en vigueur le credit et l'authorité d'un seul gouverneur. Et toutefois lon dit qu'en ce mesme temps la, comme le peintre Agatharchus se glorifiast de ce qu'il peignoit promptement et facilement des bestes, Zeusis l'ayant entendu respondit : « Et moy, au contraire, je me glorifie de demourer long temps à les faire », pource que ordinairement la soudaineté et facilité ne peult donner une fermeté perdurable ny une beaulté parfaitte à l'œuvre : mais la longueur du temps, adjouxtee à l'assiduité de labeur en la manufacture d'un ouvrage, luy donne force et vigueur de longue duree. Voila pourquoy les ouvrages que feit alors Pericles sont plus esmerveillables, attendu qu'ilz ont esté parfaits en si peu de temps, et ont duré si longuement : pource que chascun d'iceulx, des lors qu'il fut parfait, sentoit desja son antique quant à la beaulté, et neantmoins quant à la grace et vigueur, il semble jusques aujourdhuy qu'il viene tout freschement d'estre fait et parfait, tant il y a ne sçay quoy de florissante nouveaulté, qui empesche que l'injure du temps n'en empire la veuë, comme si chascun desdits ouvrages avoit au dedans un esprit tousjours renjeunissant, et une ame non jamais vieillissante qui les entreteinst en celle vigueur. Or celuy qui luy conduisoit tout, et avoit la superintendence sur toute la besongne, estoit Phidias, combien qu'il y eust plusieurs autres maistres souverains et ouvriers tresexcellents à chasque ouvrage : car le temple de Pallas qui s'appelle Parthenon, comme qui diroit, le temple de la vierge, et se surnomme Hecatompedon, pource qu'il a

1 D: des vies — 24 D: rejeunissant — 25 A: entreteint

cent pieds en tout sens, fut edifié par Ictinus et Callicratidas; et la chapelle d'Eleusine, ou se faisoyent les secrettes cerimonies des mysteres, fut plantee par Corœbus, lequel dressa le reng des premieres coulonnes qui sont à fleur de terre, et les lia avec leurs architraves : mais, luy mort, Metagenes, natif du bourg de Xypete, feit la ceinture, et puis y rengea les coulonnes qui sont au dessus, et Xenocles, du bourg de Cholarge, fut celuy qui feit la lanterne ou cul de lampe qui couvre le sanctuaire : mais la longue muraille, dont Socrates dit avoir luy mesme ouy proposer la structure à Pericles, ce fut Callicrates qui la prit à faire. Le poëte Cratinus en une siene comedie se moque de cest ouvrage la, comme qui alloit trop laschement en avant, et qui demouroit trop à s'achever, en disant :

Long temps y a que Pericles de bouche
L'avance fort, mais de faict point n'y touche.

Quant au theatre ou auditoire de musique destiné à ouir les jeux des musiciens, qui s'appelle Odeon, il est bien par dedans fait à plusieurs ordres de sieges, et plusieurs rengs de coulonnes, mais la couverture est un seul comble rond, qui se va tout à l'entour courbant et couchant en soymesme, abboutissant en pointe : et dit on qu'il fut fait sur le patron et à la semblance du pavillon du roy Xerxes, et que Pericles en bailla le devis et l'ordonnance : parquoy Cratinus en un autre passage de la comedie des Thraciens s'en jouë, et s'en moque de luy en disant,

Voicy venir Pericles au surnom
De Jupiter à la teste d'ougnon,
Qui a dedans son large test compris

3 D : ceremonies — 4 D : colomnes — 7 D : colonnes — 30 A : tez

De l'Odeon la forme et le pourpris,
Depuis qu'il est eschappé du danger
D'aller banny en païs estranger.

Ce fut lors premier que Pericles procura fort affectueusement qu'il fust ordonné par le peuple, qu'au jour de la feste qui s'appelle Panathenea, lon celebrast des jeux de pris de musique : et ayant esté luy mesme eleu recteur desdicts jeux, pour adjuger le pris à ceulx qui l'auroyent gaigné, ordonna la maniere comment pour tousjours à l'advenir les musiciens devroyent chanter de la voix, ou jouer des flustes, ou de la cithre et autres instrumens de musique. Si fut ce premier jeu de pris de musique fait dedans l'Odeon, et tousjours depuis y ont aussi esté les autres celebrez. Quant au portail et aux portiques du chasteau, ilz furent faits et parfaits dedans l'espace de cinq ans, soubs la conduite de Mnesicles qui fut maistre de l'œuvre : et advint pendant qu'on les bastissoit un accident merveilleux, qui monstra bien que la deesse Minerve ne reprouvoit point celle fabrique, ains l'avoit pour bien aggreable : car le plus diligent et le plus affectionné de tous les ouvriers qui y besongnoyent, tumba d'adventure du hault en bas : de laquelle cheute il fut si malade que les medecins et chirurgiens n'esperoyent pas qu'il en peust eschapper. Dequoy Pericles estant fort desplaisant, la deesse s'apparut à luy de nuict en dormant, qui luy enseigna une medecine, de laquelle il guarit facilement le patient, et en peu de temps : et fut l'occasion pour laquelle il feit depuis fondre en cuyvre l'image de Minerve que lon surnomme de Santé, laquelle il feit mettre dedans le temple du chasteau, aupres de l'autel qui y estoit auparavant, comme lon dit. Or quant

24 D : qu'il en deust — 26 D : il guerit

à l'image d'or de la deesse Minerve, ce fut Phidias qui la feit, et est ainsi escrit en la base : mais au demourant il avoit la superintendence de tous les autres ouvrages presque, et commandoit à tous les autres ouvriers pour l'amitié que luy portoit Pericles : ce qui apporta à l'un envie, et à l'autre mauvais bruit : pource que les envieux et mesdisans allerent semans par tout un bruit, que Phidias recevoit en sa maison les dames de la ville, soubz couleur d'aller veoir ses ouvrages, pour les livrer à Pericles. Et les poëtes comiques, prenans l'occasion de ce bruit, espandirent à l'encontre de luy force paroles injurieuses et diffamatoires, le calumnians qu'il entretenoit la femme d'un Menippus, qui estoit son amy et son lieutenant en guerre, et luy mettans sus aussi que Pyrilampes, l'un de ses familiers, nourrissoit des oyseaux, et notamment des pans, qu'il envoyoit secrettement aux femmes dont Pericles jouissoit. Mais il ne se fault point esbahir de ces hommes satyriques la, qui font profession de mesdire et de picquer tout le monde, et qui ordinairement sacrifient à l'envie du commun populaire, comme à un esprit maling, les injures et oultrages qu'ilz jettent à l'encontre des gens de bien et d'honneur, veu que Stesimbrotus le Thasien osa bien reprocher à Pericles un crime detestable controuvé faulsement, qu'il entretenoit la femme de son propre filz. Voila pourquoy il est, à mon advis, bien difficile et malaisé d'avoir entiere cognoissance de la verité des choses ancienes par les monumens des histoires, attendu que les successeurs ont la longueur du temps, qui leur brouille et offusque la nette intelligence des affaires : et l'histoire qui est escritte du vivant des hommes dont elle parle, et du temps des choses dont

16 D: des paons — 29 D : ofusque

elle fait mention, quelquefois par haine et par envie, et quelquefois par faveur ou par flatterie, desguise et corrompt la verité.

XIV. Mais comme les orateurs qui estoyent de la ligue de Thucydides, criassent à l'encontre de Pericles en leurs harengues ordinaires, qu'il consommoit en vain les finances de la chose publique, et y despendoit tout le revenu de la ville, Pericles un jour en pleine assemblee de ville demanda à l'assistence du peuple, s'il luy sembloit qu'il eust esté trop despendu ; le peuple respondit, beaucoup trop : « Bien donques, dit il, ce sera, si vous « voulez, à mes despens, et non pas aux vostres, pour« veu qu'il n'y ait aussi que mon nom seul escrit en la « dedication des ouvrages. » Quand Pericles eut dit ces paroles, le peuple, soit ou pource qu'il eust en admiration sa magnanimité, ou qu'il ne luy voulust point ceder l'honneur et la louange d'avoir fait faire de si sumptueux et si magnifiques ouvrages, luy cria tout hault qu'il ne le vouloit point, ains entendoit qu'il les feist parachever aux despens du public, sans y rien espargner. Mais à la fin estant ouvertement descendu en contention avec Thucydides, et s'estant mis au hazard à qui feroit bannir son compagnon du ban de l'ostracisme, il le gaigna sur luy, et le chassa de la ville, et par mesme moyen desfeit aussi la ligue qui luy estoit contraire.

XV. Parquoy estant toute partialité entierement esteincte, et la ville totalement reduitte en union et concorde, il se trouva adonc toute la puissance d'Athenes en sa main, et tous les affaires des Atheniens en sa disposition, les finances, les armes, les galeres, les isles, la mer, et une si grande seigneurie, laquelle s'estendoit partie

5 A: en leur harengues — 6 D; harangues — 9 A et D: assistance — 24 A: desfeit aussi quand et quand la ligue

sur les Grecs et partie sur les Barbares, si bien fortifiee et munie d'obeïssance de nations subjettes, d'amitiez de roys, et d'alliance de divers princes et puissans seigneurs. Au moyen dequoy il commencea des lors à estre envers le peuple autre qu'il n'avoit accoustumé, et à ne ceder et n'obtemperer plus ainsi facilement à tous les appetits du commun populaire, ne plus ne moins qu'à des vents contraires : et roïdit un peu celle trop lasche, trop molle et trop populaire maniere de gouverner, dont il avoit usé jusques à lors, comme une trop delicate et trop effeminee armonie de musique, en la convertissant en un gouvernement plus seigneurial, et tenant plus de l'authorité royale : en cheminant neantmoins tousjours droit, et se maintenant tousjours irreprehensible à faire, à dire et conseiller ce qui estoit le plus expedient pour la chose publique. Il menoit le plus souvent par remonstrances et raisons le peuple à faire vouluntairement et de bon gré ce qu'il mettoit en avant : mais quelquefois aussi le tiroit il par force, et luy faisoit faire contre sa voulunté ce qui estoit pour le mieulx. Suyvant en cela le stile du sage medecin, lequel en une longue et diverse maladie permet aucunefois à son patient, avec une mesure reservee toutefois, des choses ou il prent plaisir : mais quelquefois aussi luy donne des medecines, qui le travaillent et le tourmentent, pour le guarir. Car, comme il est necessaire en un peuple tenant si grand empire, il advenoit ordinairement des accidents, qui luy apportoyent diverses passions, lesquelles luy seul sçavoit regir et manier dextrement avec deux timons principaux, la crainte et l'esperance, refrenant avec l'une la fierté et temerité insolente de la commune en prosperité, et avec l'autre reconfortant

25 D: guerir

son ennuy et son descouragement en adversité. En quoy il monstra et prouva evidemment que la rhetorique, comme dit Platon, et l'eloquence, est un art qui mene et manie les esprits des hommes à son plaisir, et que son principal artifice est de sçavoir bien mouvoir à propos les passions et les affections, qui sont comme des tons et des sons de l'ame, qui veulent estre touchez et sonnez de main de bon maistre. Dequoy toutefois estoit cause, non la force de son eloquence seulement, ains, comme tesmoigne Thucydides, la reputation de sa vie, l'opinion et la fiance que lon avoit de sa preudhommie, pource qu'il n'estoit aucunement corrumpable par presens, et que l'avarice ne luy commandoit nullement, attendu qu'ayant rendu sa ville de grande tresgrande et tresopulente, et ayant surmonté en authorité et puissance plusieurs roys et plusieurs tyrans, mesme de ceulx qui ont peu par testament laisser leurs estats à leurs enfans, il n'augmenta neantmoins jamais les biens que son pere luy avoit laissez, d'une seule drachme d'argent.

XVI. Et toutefois l'historien Thucydides descrit assez clairement la grandeur de sa puissance : et les poëtes comiques de ce temps la la donnent malignement soubz paroles couvertes à entendre, appellans ses familiers et amis les nouveaux Pisistratides, et disans qu'il luy falloit faire protester et jurer qu'il n'usurperoit point la tyrannie, voulans donner à entendre que son authorité estoit par trop excessive pour une chose publique populaire. Et Teleclides, entre autres, dit que les Atheniens luy avoyent mis entre mains le revenu des villes de leur obeïssance, et les villes mesmes, pour en lier les unes et deslier les autres, et leurs murailles pour les abbatre ou

22 D : de ce temps-là, donnent

rebastir à son plaisir, le pouvoir de traitter paix et alliance, leur force, leur puissance, leurs finances, et tout leur bien entierement. Mais cela ne fut point pour une boutee seullement, ny pour une vogue de faveur qui passast en peu de temps, ains dura quarante ans, estant tousjours le premier de sa cité entre des Ephialtes, Leocrates, Mironides, Cimons, Tolmides et Thucydides : car apres avoir ruiné et fait bannir Thucydides, il demoura encore par dessus tous les autres l'espace de quinze ans : et ayant acquis une principaulté et authorité de commander, qui dura tousjours continuellement pendant ce temps la, ou celle des autres capitaines ne duroit qu'un an, il se mainteint tousjours invincible et imprenable par argent, combien qu'au demourant il ne fust point du tout mauvais mesnager ny paresseux de conserver le sien. Car quant aux biens qui estoyent justement siens, et que ses predecesseurs luy avoyent laissez, à fin que par negligence ilz ne deperissent point, et aussi qu'ilz ne luy donnassent trop d'affaires, et ne le reteinssent trop s'il se vouloit amuser à les faire valoir, il les mesnageoit d'une maniere qui luy sembloit la plus aisee et la plus certaine : c'estoit qu'il vendoit à un coup tous les fruicts qu'il recueilloit de son revenu annuel, et puis envoyoit à la journee achepter au marché ce qui faisoit besoing pour l'entretenement et despense ordinaire de sa maison. Cela ne fut point aggreable à ses enfans quand ilz devindrent un peu grands, ny ne pleut point à ses femmes, lesquelles vouloyent qu'il despendist plus largement, et se plaignoyent d'une si estroitte et si reserree despense ordinaire, attendu qu'en une si grosse et si riche maison il n'y avoit jamais rien de demourant, ains y alloit toute recepte et toute mise par compte et par mesure juste. Car tout ce mesnagement estoit conduit et entretenu par un sien serviteur nommé Evangelus, fort habille homme et tresbien

entendu au faict du gouvernement d'une grande maison, soit qu'il eust esté ainsi fait et instruict par Pericles, ou qu'il eust ceste provoyance de nature. Ces choses estoyent bien differentes de la sapience d'Anaxagoras, attendu qu'il abandonna sa maison, et laissa ses terres venir en friches et en pasturages par un contemnement des choses terrienes, et un ravissement de l'amour des celestes. Mais aussi y a il, à mon advis, grande difference entre la vie d'un philosophe contemplatif, et d'un personnage actif s'entremettant du gouvernement d'une chose publique : car l'un employe son entendement à la speculation des choses belles et honnestes, sans pour ce faire avoir besoing d'aucun instrument, ny de matiere quelconque exterieure : et l'autre accommodant sa vertu à la commune utilité des hommes, a besoing de richesse, comme d'un instrument non seulement necessaire, mais aussi honneste, ainsi qu'elle fut à Pericles, qui en secourut plusieurs pauvres gens, et mesmement Anaxagoras entre autres : duquel on compte qu'estant Pericles si empesché ailleurs qu'il n'avoit pas loisir de penser de luy, il se trouva delaissé de tout le monde en sa vieillesse, et se coucha la teste affublee, en resolution de se laisser mourir de faim. Dequoy Pericles estant adverty, s'encourut aussi tost tout esperdu devers luy, et le pria le plus affectueusement qu'il luy fut possible, qu'il retournast en voulunté de vivre, en lamentant non luy, mais soymesme, de ce qu'il perdoit un si feal et si sage conseiller es occurrences des affaires publiques. Adonc Anaxagoras se descouvrit le visage et luy dit : « Ceulx qui ont affaire de la lumiere d'une « lampe, Pericles, y mettent de l'huile pour l'entretenir. »

XVII. Or commenceoyent ja en ce temps la les Lacedæmoniens à avoir jalouzie de l'accroissement des Atheniens : parquoy Pericles voulant elever encore davan-

tage le cueur au peuple d'Athenes, et le faire penser à toutes choses haultes et grandes, meit en avant un decret, que lon depeschast ambassadeurs pour aller solliciter tous les Grecs, en quelque partie qu'ilz habitassent de l'Europe ou de l'Asie, et autant la petite que la grande ville, d'envoyer leurs deputez à Athenes en l'assemblee generale qui s'y tiendroit, pour deliberer touchant les temples des Dieux que les Barbares avoyent bruslez, et touchant les sacrifices que lon avoit vouez pour le salut de la Grece, lors que lon donna la bataille aux Barbares : et aussi, touchant la marine, à fin que chascun peust naviger seurement là ou bon luy sembleroit, que tous vescussent amiablement en bonne paix les uns avec les autres. Si furent envoyez à ceste commission vingt personnages, chascun desquelz avoit cinquante ans passez, dont les cinq allerent devers les Doriens qui habitent en Asie, et devers les habitans des isles, jusques à celles de Lesbos et de Rodes : cinq autres suyvirent tout le païs de l'Hellespont et de la Thrace, jusques à la cité de Byzance : les autres cinq eurent charge d'aller en la Bœoce, en la Phocide, et par tout le Peloponese, et de là passer par le païs des Locriens en toute la terre ferme adjacente, jusques en la contree de l'Acarnanie et de l'Ambracie : et les autres allerent premier en l'isle d'Eubœe, et de là aux Oetæïens et par tout le gouffre de Malea, aux Phtiotes, aux Achaïens et aux Thessaliens, faisans des remonstrances par tout aux peuples pour leur suader d'envoyer à Athenes, et assister au conseil qui s'y tiendroit pour la pacification et union de toute la Grece : mais il ne s'en feit du tout rien à la fin, et ne s'assemblerent point lesdittes villes Grecques, par les menees des Lacedæ-

11 A : et quand et quand aussi

moniens, qui l'empescherent, comme lon dit : car ce fut au Peloponese que ceste semonce fut premierement rejettee. J'ay bien voulu escrire cela, pour donner à cognoistre la magnanimité de Pericles, et comment il avoit le cueur et l'entendement elevé.

XVIII. Au demourant, es charges de capitaine, il estoit fort estimé de ce qu'il menoit ses gens à la guerre seurement : car jamais de sa voulunté il ne hazarda la bataille, là ou il sentist qu'il y eust grande doubte ny apparent danger : et n'estimoit pas bons capitaines, ny ne vouloit ensuyvre ceulx qui avoyent gaigné de grandes victoires par s'estre adventurez, encore qu'on les louast et estimast beaucoup : ains souloit dire : « Que si autre « que luy ne les menoit à la boucherie, entant qu'en luy « estoit, ilz demoureroyent immortelz. » Et voyant que Tolmides, filz de Tolmæus, sur la confiance de ses prosperitez passees, pour lesquelles il estoit grandement prisé et honoré à cause de ses beaux faicts d'armes, se preparoit pour entrer sans propos ny occasion quelconque dedans le païs de la Bœoce, et avoit ja induit mille des plus hardiz et plus vaillans jeunes hommes de la ville à s'offrir vouluntairement pour aller quand et luy en ce voyage, oultre et par dessus le demourant de l'armee qu'il avoit levee, il tascha à l'en divertir, et le retenir à la maison par remonstrances qu'il luy feit publiquement devant le peuple : là ou il dit une parole qui a bien depuis esté notee : « Que s'il ne vouloit croire au conseil de « Pericles, à tout le moins qu'il attendist le temps, qui « estoit le plus sage conseiller que lon sçauroit avoir. » Ce propos sur l'heure fut moyenement loué, mais peu de jours apres quand on apporta nouvelle que Tolmides

17 A : passees, à cause qu'il estoit

luy mesme avoit esté tué en une bataille qu'il avoit perdue pres la ville de Coronee, là ou plusieurs autres gens de bien et vaillans hommes Atheniens estoyent demourez morts aussi, cela augmenta grandement la reputation et la bienvueillance de la commune envers Pericles, pource qu'il en fut estimé homme sage et qui aimoit ses citoyens.

XIX. Mais de tous ses voyages qu'il feit estant chef de l'armee d'Athenes, celuy de la Cherronese fut le plus aimé et le plus estimé, à cause qu'il fut tressalutaire à tous les Grecs habitans au païs : car oultre ce qu'il y mena mille bourgeois d'Athenes pour y habiter, en quoy faisant il fortifia les villes d'autant de bons hommes, il rempara encore l'encouleure qui empesche que ce ne soit une isle, avec une fortification qu'il tira d'une mer à autre : de maniere qu'il garentit le païs des courses, surprises et pilleries des Thraces habitans à l'environ, et en jetta hors une trespernicieuse guerre, dont la province estoit continuellement travaillee, pour le voisinage des Barbares leurs voisins ou habitans parmy eulx, qui ne vivoyent que de brigandage. Aussi fut il grandement estimé et renommé entre les estrangers, quand il environna tout le Peloponese, partant du port de Peges en la coste Megarique avec une flotte de cent galeres : car il ne pilla pas seulement les villes maritimes, comme avoit fait devant luy Tolmides, mais entrant bien avant en la terre arriere de la mer, avec les hommes de guerre qu'il avoit sur ses galeres, feit retirer les uns au dedans de leurs murailles, tant il leur donna d'effroy, et en la contree de Nemee desfeit en bataille les Sicyoniens qui l'attendirent en campagne, et en dressa un trophee pour

8 A et D : de tous les voyages

marque de sa victoire. Et embarquant sur ses vaisseaux quelque renfort de gens de guerre qu'il prit en Achaïe pour lors alliee des Atheniens, passa en la terre ferme qui est vis à vis, et cinglant oultre la bouche de la riviere d'Achelous, alla courir toute la province d'Acarnanie, là ou il renferma les Oeneades au dedans de leurs murailles : et apres y avoir gasté et destruit tout le plat païs, s'en retourna à la maison, s'estant fait cognoistre en ce voyage capitaine redoutable, aux ennemis, et executant seurement, à ses citoyens : car il n'advint pas un seul sinistre accident, par cas fortuit ou autrement, en toute celle expedition, à ceulx qui y furent soubs sa charge.

XX. Depuis estant allé avec une grosse flotte de vaisseaux fort bien en poinct au royaume de Pont, il y traitta humainement les citez Grecques, et feit tout ce qu'elles luy requirent, donnant à cognoistre aux Barbares habitans à l'environ, et aux princes et roys d'iceulx, la grandeur de la puissance des Atheniens, qui navigeoyent sans rien craindre par tout jusques ou bon leur sembloit, tenans toute la mer en leur obeïssance. Davantage il laissa aux Sinopiens treze galeres avec quelque nombre de gens de guerre soubs la charge du capitaine Lamachus, pour les defendre à l'encontre du tyran Timesileon, lequel ayant esté dechassé avec ceulx de sa ligue, Pericles feit publier et passer un edict à Athenes, que six cents bourgeois de la ville qui voudroyent, sans contrainte, peussent aller demourer à Sinope : là ou leur seroyent departiz les biens et heritages qui avoyent esté au tyran et à ses adherens. Mais au reste il n'obtempera pas aux folz appetits de ses citoyens, ny ne se laissa pas

9 A et D : redoutable aux ennemis, — A : et executant seurement à ses citoyens — D : et executant seurement, à ses citoyens— 10 D : il n'avint pas

aller à leur convoitise trop elevee pour se veoir des forces si grandes, et la fortune si favorable, jusques à vouloir de rechef attenter de conquerir l'Ægypte, et remuer les provinces maritimes de l'empire du roy de Perse : car il y en avoit desja plusieurs qui estoyent espris du maleureux et calamiteux desir de la Sicile, que depuis Alcibiades alluma davantage. Et encore y en avoit il, qui songeoyent desja à conquerir la Thoscane et l'empire de Cartage : ce qui n'estoit pas du tout sans apparence, ny sans occasion d'esperance, veu la grande estendue de la seigneurie qu'ilz tenoyent, et l'heureux cours de leurs affaires qui leur succedoyent à soubhait.

XXI. Mais Pericles empescha ceste saillie, et retrencha toute ceste curieuse convoitise, employant la plus part de leur puissance à conserver et asseurer ce qu'ilz avoyent acquis, estimant que c'estoit beaucoup fait que d'engarder que les Lacedæmoniens ne s'accreussent : car il leur estoit tousjours contraire, comme il declara en plusieurs autres endroits, et mesmement par ce qu'il feit en la guerre saincte. Car les Lacedæmoniens ayans osté aux Phociens la superintendence du temple d'Apollo en la ville de Delphes, qu'ilz avoyent usurpee, et l'ayans remise entre les mains des Delphiens, si tost qu'ilz eurent le dos tourné, Pericles y alla aussi avec une armee, qui y remeit les Phociens. Et comme les Lacedæmoniens eussent fait engraver sur le front d'un loup de cuyvre la prerogative que les Delphiens leur avoyent ottroyee, de pouvoir les premiers proposer leurs demandes à l'oracle, luy ayant obtenu le mesme droit des Phociens, le feit engraver sur le flanc droit de la mesme statue du loup de bronze.

XXII. Et qu'il soit vray qu'il ait sagement contenu les forces des Atheniens au dedans de la Grece, les effects le tesmoignent : car premierement ceulx de l'Eubœe se

rebellerent, contre lesquelz il mena incontinent l'armee d'Athenes : et tout soudain luy vindrent nouvelles d'un autre costé comme les Megariens avoyent aussi pris les armes contre eulx, et que les ennemis estoyent ja en grosse puissance dedans le païs d'Attique, soubs la conduitte de Plistonax, roy de Lacedæmone. A l'occasion dequoy il s'en retourna incontinent en diligence, pour prouveoir à ceste guerre qui estoit au dedans de l'Attique mesme : si n'oza pas se presenter en bataille contre si grand nombre de bons combatans, mais sachant que le roy Plistonax, qui estoit encore fort jeune, se gouvernoit par le conseil de Cleandrides principalement, pource que les Ephores le luy avoyent baillé pour luy assister, et pour le conseiller et le guider, il essaya de le corrompre secretement : et l'ayant bien tost gaigné par argent, luy persuada qu'il remenast les Peloponesiens hors du païs d'Attique : ce qu'il feit. Mais quand les Lacedæmoniens veirent l'armee rompue, et que les peuples s'estoyent retirez chascun en sa ville, ilz en furent si courroucez, qu'ilz condamnerent le roy en une grosse amende : laquelle luy ne pouvant payer, fut contraint de s'absenter de Lacedæmone : et Cleandrides s'en estant fouy de bonne heure, fut par contumace condamné à mourir. Cestuy Cleandrides estoit pere de Gylippus qui desfeit depuis les Atheniens en la Sicile, auquel il semble que nature imprima l'avarice comme une maladie hereditaire passant de pere en filz : car en ayant aussi esté ignominieusement attainct et convaincu pour aucuns villains actes qu'il commeit, il en fut banny de Sparte, comme nous avons plus au long declaré en la vie de Lysander.

13 A : les Ephores luy avoient baillé — 20 A : condemnerent leur Roy — 22 D: fuy — 23 A : condemné

XXIII. Mais comme Pericles, en la reddition des comptes de ceste charge la, eust couché un article de despense de dix talents, qu'il disoit avoir employez ou il falloit, le peuple l'alloua, sans vouloir enquerir comment, ny en quoy, ny adverer s'il estoit vray : et y en a quelques uns, entre lesquelz est le philosophe Theophrastus, qui escrivent que Pericles envoyoit par chascun an [a] dix talents à Sparte, avec lesquelz il entretenoit ceulx qui y avoyent authorité, à fin qu'on ne leur feist point la guerre, non qu'il acheptast la paix, mais bien le temps : durant lequel, se preparant tout à loisir, il peust avoir meilleure commodité de soustenir la guerre. Si tost donc que l'armee des Peloponesiens fut hors de l'Attique, il s'en retourna contre les rebelles, et passa en l'isle d'Eubœe avec cinquante voiles, et cinq mille combatans à pied tous bien armez, et là subjugua toutes les villes qui s'estoyent soublevees, chassa les Hippobates, qui estoyent les plus renommez d'entre les Chalcidiens, tant pour leurs richesses que pour leur vaillance et prouesse : et chassa aussi semblablement les Estieïens, qu'il feit vuider hors de tout le païs, et en leur ville logea des bourgeois d'Athenes seulement. Et la cause pour laquelle il les traittoit ainsi rigoureusement, sans leur vouloir pardonner, estoit pource que eulx ayans pris une galere d'Athenes prisonniere, ilz avoyent fait mourir toutes les personnes qui estoyent dessus.

XXIV. Depuis ayant esté faitte une trefve pour trente ans entre les Atheniens et les Lacedæmoniens, il feit decerner la guerre contre ceulx de l'isle de Samos, les chargeant de ce que, leur ayant esté enjoint de par les

a. Six mille escus.

5 D : averer

Atheniens, qu'ilz eussent à pacifier les querelles qu'ilz avoyent contre les Milesiens, ilz n'avoyent pas voulu obeïr. Mais pource que lon a opinion qu'il entreprit ceste expedition contre Samos en faveur de Aspasia, il ne sera point hors de propos de rechercher et declarer en cest endroit, qui estoit ceste femme, et quel artifice ou puissance si grande il y avoit en elle, qu'elle peust ainsi prendre en ses retz les principaux hommes qui s'entremettoyent pour lors du gouvernement de la chose publique, et que les philosophes mesmes parlassent tant et si amplement d'elle. Tout premierement donques, c'est chose bien certaine qu'elle estoit natifve de la ville de Milet, fille d'un Axiochus, laquelle suyvant l'exemple d'une ancienne courtisane d'Ionie nommee Thargelia, s'accointa des principaux et plus grands personnages de son temps : car ceste Thargelia estant belle de visage, et ayant bonne grace, avec un esprit vif et doulx langage, eut l'accointance de plusieurs grands personnages de la Grece, et gaigna au service du roy de Perse tous ceulx qui s'approcherent d'elle, si bien qu'elle sema par les villes de la Grece de grands commencemens de la faction Medoise, pource que c'estoyent tous les plus grands et les plus puissans hommes qui fussent en chasque ville de qui elle s'accointoit. Mais quant à Aspasia, les uns disent que Pericles la hanta comme femme sçavante et bien entendue en matiere de gouvernement d'estat : car Socrates mesme l'alloit aussi veoir quelquefois avec ses amis, et ceulx qui la hantoyent y menoyent aucunefois leurs propres femmes pour l'ouir deviser, combien qu'elle menast un train qui n'estoit gueres beau ny honneste, pource qu'elle tenoit en sa maison de jeunes garces qui faisoyent gaing de leurs corps. Et Æschines escrit que Lysicles, un revendeur de bestail, qui paravant estoit homme de basse et

vile nature, se feit le premier homme d'Athenes par la frequentation qu'il eut avec ceste Aspasia, depuis la mort de Pericles: et au livre de Platon intitulé Menexenus, encore que le commencement soit escrit par maniere de jeu et de risee, il y a cela comme de veritable histoire, que ceste femme avoit le bruit d'estre hantee par plusieurs Atheniens pour apprendre d'elle l'art de rhetorique. Toutefois il semble plus vray-semblable, que l'affection que luy portoit Pericles vint plus d'amour que d'autre cause : car il avoit bien espousé une femme qui estoit sa parente, et qui paravant avoit esté mariee à Hipponicus, duquel elle avoit eu Callias surnommé le riche, et eut depuis Xantippus et Paralus de Pericles : mais ne luy estant point sa compagnie aggreable, il la bailla, du bon gré et consentement d'elle mesme, à un autre, et prit Aspasia, laquelle il aima singulierement : car toutes les fois qu'il sortoit de sa maison pour aller en la place, ou qu'il en retournoit, il la saluoit en la baisant. Au moyen dequoy es anciennes comedies elle est appellee en plusieurs lieux la nouvelle Omphale, et quelquefois Deïanira, et aucunefois Juno : mais Cratinus l'appelle tout ouvertement putain en ces vers :

Elle luy a sa Juno enfantee
Aspasia la putain effrontee.

Et semble qu'il en eut un bastard : car Eupolis l'introduit en une siene comedie nommee Demosij, interrogant ainsi Pyronides :

Mon filz bastard est il encore en vie ?

Et puis Pyronides luy respond :

Il fust pieça homme fait pour certain,
N'estoit qu'il craint ceste male putain.

8 A: vraysemblable — 26 D: Demisij

Brief ceste Aspasia fut tant celebree et tant renommee, que Cyrus, celuy qui combatit contre le roy Artaxerxes son frere pour l'empire de Perse, appella Aspasia celle de ses concubines qu'il aimoit plus, laquelle paravant s'appelloit Milto, estant natifve de la Phocide, fille de Hermotimus : et ayant Cyrus esté tué en la bataille, elle fut prise et menee au roy son frere, envers lequel elle eut depuis beaucoup de credit. Cela m'est venu en memoire en escrivant ceste vie, et m'a semblé que ceust esté trop durement fait de le rejetter ou obmettre.

XXV. Mais pour retourner à nostre propos, on charge Pericles d'avoir fait decerner la guerre contre ceulx de Samos en faveur de ceulx de Milet, à la requeste d'Aspasia, à cause que ces deux citez avoyent guerre ensemble pour la ville de Priene, et estoyent les Samiens les plus forts : mais les Atheniens leur commanderent qu'ilz eussent à laisser la voye des armes, et à venir plaider leur different devant eulx, pour leur en estre fait droit : ce qu'ilz ne voulurent faire; parquoy Pericles y alla, et y abolit le gouvernement du petit nombre de la noblesse, prenant pour ostages cinquante des principaulx personnages de la ville, et autant d'enfans, lesquelz il meit en depost en l'isle de Lemnos. Toutefois il y en a qui disent que chascun desditz ostages luy voulut donner un talent : oultre lesquelz luy en furent encore presentez plusieurs autres par ceulx qui ne vouloyent point que l'authorité souveraine du gouvernement fust mise entre les mains de la commune. Davantage Pissuthnes, Persien, lieutenant du roy de Perse, pour quelque amitié qu'il portoit à ceulx de Samos, luy envoya dix mille escus, à fin qu'il leur pardonnast : mais de tout cela Pericles n'en prit jamais rien, ains ayant fait en Samos tout ce qu'il avoit proposé d'y faire, et y ayant estably un gouverne-

ment populaire, s'en retourna à Athenes. Mais les Samiens se rebellerent incontinent apres, ayans recouvré leurs ostages par le moyen de ce Pissuthnes qui les desrobba et leur fournit ce qui estoit necessaire pour soustenir la guerre. Parquoy Pericles retourna une autre fois contre eulx, lesquelz il ne trouva point oyseux ny estonnez en façon quelconque, ains tresbien deliberez de le recevoir et combatre pour la principaulté de la mer : si y eut une grosse bataille entre eulx aupres de l'isle qui s'appelle Tragia : et la gaigna Pericles, ayant desfait fort glorieusement, avec quarante et quatre voiles seulement, ses ennemis qui en avoyent soixante et dix, dont les vingt estoyent vaisseaux de guerre : [XXVI.] et quand et quand poursuyvant sa victoire, il gaigna aussi le port de Samos, et teint les Samiens assiegez dedans leur ville, ou ilz avoyent encore bien la hardiesse de sortir aucunefois et combatre au devant de leurs murailles : mais depuis estant arrivé à Pericles un renfort de plus grand nombre de vaisseaux, ilz furent adonc enserrez de tout poinct. Et lors Pericles prenant soixante galeres se jetta en pleine mer, voulant, comme aucuns disent, aller rencontrer, le plus loing de la ville qu'il pourroit, quelques vaisseaux Phœniciens, qui venoyent au secours de ceulx de Samos : ou, comme dit Stesimbrotus, pour s'en aller en Cypre : ce qui ne me semble pas vray-semblable. Mais à quelque intention qu'il le feist, il commeit une treslourde faulte : car Melissus, filz de Ithagenes, grand philosophe, estant pour lors capitaine des Samiens, voyant qu'il estoit demouré peu de vaisseaux au siege devant la ville, et encore que les capitaines qui en avoyent la charge, n'estoyent pas gens gueres experimentez, persuada à ses citoyens de faire une saillie sur eulx : et y eut bataille donnee, que les Samiens gaignerent, ou ilz prirent plusieurs Atheniens prisonniers,

et meirent plusieurs de leurs vaisseaux à fond : au moyen dequoy estans demourez seigneurs de la marine, ilz meirent dedans leur ville plusieurs choses necessaires pour la guerre, dont ilz avoyent faulte auparavant : toutefois Aristote escrit que Pericles mesme en personne avoit desja auparavant esté vaincu en une bataille navale par Melissus. Au demourant, les Samiens pour rendre aux prisonniers d'Athenes pareille injure qu'ilz avoyent receuë d'eulx, leur engraverent sur le front des chevesches, pource que la chevesche est la marque de la monnoye d'Athenes, ne plus ne moins que les Atheniens avoyent imprimé sur les fronts de leurs prisonniers une Samæne, c'est à dire une sorte de navire Samiene, basse de prouë, mais creuse et large de ventre, de sorte qu'elle est bonne à cingler en haulte mer, et legere à la voile : et a esté ainsi appellee pource que la premiere de ceste façon fut bastie en l'isle de Samos par le tyran Polycrates qui la y feit faire. Lon dit que pour l'impression de ces caracteres, le poëte Aristophanes, par une maniere de moquerie couverte, dit en un passage de ses comedies :

Les Samiens sont hommes fort lettrez.

XXVII. Pericles donques adverty de la route de son armee, s'en retourna incontinent au secours. Melissus luy alla au devant, et luy donna la bataille, qu'il perdit, et fut rembarré jusques dedans la ville, ou Pericles l'enferma d'une closture de muraille tout à l'entour, aimant mieulx emporter la victoire et prendre la ville par longueur de temps et avec despense, que par exposer ses citoyens au danger d'estre tuez ou blecez : mais toutefois quand il veit qu'ilz se faschoyent de la longueur, et qu'ilz

10 D : cheveche

vouloyent à toute force venir aux mains, de maniere qu'il estoit bien malaisé de les retenir, il divisa toute son armee en huit trouppes, lesquelles il feit tirer au sort, et celle à qui escheoit une febve blanche demouroit en repos à faire bonne chere, pendant que les autres sept combatoyent : et dit on que de là vient que lon appelle encore aujourdhuy un jour blanc auquel on a fait bonne chere et receu du plaisir, à cause de la febve blanche. Si escrit l'historien Ephorus que ce fut là premierement que lon commencea à user d'engins de baterie pour abbatre grosses murailles, et que Pericles en trouva la nouveauté fort esmerveillable : car ce fut Artemon, un ingenieur, qui les inventa, lequel se faisoit porter par tout dedans une chaire, pour conduire et haster les ouvrages, à cause qu'il estoit impotent d'une jambe, et que pour ceste cause il fut appellé Periphoretos. Mais Heraclides le Pontique reprent en cela Ephorus par les vers d'Anacreon, esquelz Artemon est nommé Periphoretos, plusieurs aages avant ceste guerre de Samos : et dit que ce Periphoretos estoit un homme fort delicat, et qui craignoit toutes choses si follement, que la plus part du temps il ne bougeoit de sa maison, ou il se tenoit tousjours assis, ayant deux de ses serviteurs à ses costez, qui luy tenoyent sur la teste un pavois de cuyvre, de peur qu'il ne tumbast rien sur luy : et si d'aventure il estoit quelquefois contraint de sortir hors de son logis, il se faisoit porter dedans un petit lict suspendu bien pres de terre, et que pour ceste cause il fut surnommé Periphoretos.

XXVIII. A la fin, au bout de neuf mois, les Samiens furent contraints de se rendre, et Pericles feit abbatre et raser leurs murailles, leur osta tous leurs vaisseaux, et les condamna en une grosse somme de deniers, dont ilz payerent promptement une partie, et le reste à certain

terme qui leur fut prefix, pour la seureté duquel payement ilz donnnerent ostages. Mais Duris le Samien amplifie les choses en cest endroit fort pitoyablement, pour charger les Atheniens, et Pericles mesme, d'inhumaine cruauté, dequoy Thucydides, ny Ephorus, ny Aristote mesme, ne font aucune mention : et si ne me semble pas que ce qu'il en escrit soit veritable, ç'est à sçavoir qu'il feit mener les capitaines des galeres, et les soudards mesmes Samiens, sur la place de la ville de Milet, ou il les feit attacher sur des ais de bois par l'espace de dix jours, au bout desquelz les pauvres gens n'en pouvans plus, furent assommez à coups de bastons dont on leur froissa les testes, et puis feit on jetter les corps, sans permettre qu'ilz fussent ensepulturez. Ainsi Duris estant assez coustumier, encore ailleurs ou il n'y a rien qui luy touche particulierement, d'extravaguer hors de la verité, semble en ce lieu augmenter de paroles, oultre le devoir, les calamitez de son païs, pour en calumnier les Atheniens, et les en rendre odieux. Ayant donques Pericles subjugué la ville de Samos, il s'en retourna à Athenes, là ou il feit honorablement inhumer les os de ceulx qui estoyent morts en ceste guerre, et luy mesme feit le blason funebre à leur louange selon la coustume, dont il fut merveilleusement estimé : de sorte que quand il descendit de la chaire ou il avoit harengué, les autres dames de la ville luy venoyent baiser les mains, et luy mettoyent des chapeaux de fleurs et des couronnes sur la teste, comme lon fait aux champions victorieux, quand ilz retournent des jeux ou ilz ont emporté le pris ; mais Elpinice s'approchant de luy : « Vrayement, dit elle, ce « sont de beaux faicts que les tiens, Pericles, et bien « dignes de chapeaux de triumphe, de nous avoir perdu « beaucoup de bons et vaillans citoyens, non point en

« guerroyant les Medois, Phœniciens et Barbares, comme « fait mon frere Cimon, ains en destruisant une cité qui « est de nostre propre nation et nostre alliee. » A ces paroles respondit Pericles tout doulcement, en riant, ce ver d'Archilochus :

Si vieille estant ne te perfume plus.

Mais lon escrit qu'il se glorifia grandement, et conceut une merveilleuse opinion de soymesme depuis qu'il eut subjugué les Samiens, disant qu'Agamemnon avoit demouré dix ans à prendre une cité barbare, et luy en neuf mois avoit conquis la plus puissante ville de toute la nation Ionique. Si n'estoit pas sans occasion qu'il s'attribuoit tant de gloire : car certainement il y eut grande doubte et non moins de peril en telle conqueste, s'il est vray ce qu'en escrit Thucydides, qu'il s'en fallut bien peu que les Samiens n'ostassent la seigneurie et domination de la mer à ceulx d'Athenes.

XXIX. Depuis estant ja la guerre Peloponesiaque en branle, comme ceulx de Corfou fussent guerroyez par les Corinthiens, il persuada au peuple Athenien d'envoyer secours aux Corfiots, et de joindre à sa ligue ceste isle qui estoit puissante par mer, disant que bien tost ilz auroyent les Peloponesiens ennemis declarez. Si conclut le peuple à sa suscitation de secourir ceulx de Corfou, et y fut envoyé Lacedæmonien, filz de Cimon, avec dix galeres seulement, par une maniere de moquerie, pource que toute la maison de Cimon portoit affection et amitié grande aux Lacedæmoniens : et à ceste cause feit Pericles bailler ainsi petit nombre de vaisseaux à Lacedæmonien, et l'y envoya malgré luy, à fin que s'il ne faisoit en ceste

10 D : demeuré

charge aucun exploit digne de memoire, il en fust de tant plus souspeçonné de favoriser aux Lacedæmoniens : et tant qu'il vescut empescha tousjours, le plus qu'il peut, de parvenir les enfans de Cimon, comme n'estans point par leurs noms mesmes naturelz Atheniens, ains estrangers, pource que l'un s'appelloit Lacedæmonien, l'autre Thessalien, et le tiers Elien, et estoyent tous nez d'une mere native du païs d'Arcadie. Mais Pericles estant blasmé d'avoir envoyé ces dix galeres seulement, qui estoit bien peu de secours pour ceulx qui leur en avoyent requis, et beaucoup de matiere à ceulx qui mesdisoyent de luy, il y en envoya depuis encore d'autres en plus grand nombre, lesquelles arriverent apres la bataille : dequoy les Corinthiens estans fort courroucez, s'en allerent plaindre au conseil des Lacedæmoniens, ou ilz proposerent plusieurs charges et plaintes à l'encontre des Atheniens, et autant en feirent aussi les Megariens, allegans que ceulx d'Athenes leur avoyent defendu leurs ports, leurs estappes, et tout commerce et trafic es lieux de leur obeïssance, qui estoit directement contre les loix communes, et contre les articles de paix accordez et jurez entre tous les Grecs. Davantage les Æginetes se sentans foulez et trop violentement traittez, envoyerent secrettement faire leurs doleances et lamentations aux Lacedæmoniens, n'osans pas ouvertement se plaindre de ceulx d'Athenes. Sur ces entrefaittes, la ville de Potidæe, pour lors subjette aux Atheniens, et ayant esté ancienement fondee par les Corinthiens, se rebella, et fut assiegee par les Atheniens, ce qui hasta bien la guerre. Ce neantmoins ambassadeurs furent premierement envoyez à Athenes sur ces plaintes, et Archidamus, roy des Lacedæmoniens, feit tout ce

10 D: qui les en avoient requis

qu'il peut pour accorder la plus part de ces differents, en appaisant et addoulcissant leurs alliez, de maniere que les Atheniens n'eussent point eu la guerre pour les autres charges qu'on leur mettoit sus, s'ilz se fussent voulu condescendre à revoquer le decret qu'ilz avoyent fait contre les Megariens : au moyen dequoy Pericles, qui resista plus que nul autre à ceste revocation, et qui aguisa et incita le peuple à perseverer opiniastrement en ce qu'il avoit une fois ordonné contre les Megariens, fut seul estimé cause et autheur de la guerre Peloponesiaque.

XXX. Car on dit que les Lacedæmoniens envoyerent des ambassadeurs à Athenes sur ce poinct la : et comme Pericles alleguast une loy qui defendoit d'oster le tableau, sur lequel un edict public auroit une fois esté escrit, il y eut l'un des ambassadeurs de Lacedæmone, nommé Polyarces, qui luy dit : « Et bien ne l'oste pas, mais tourne le seu« lement, car vous n'avez point de loy qui defende cela. » Ce mot fut trouvé plaisant, mais non pour cela Pericles n'en fleschit jamais : et pourtant semble il qu'il avoit quelque occasion secrette de propre et particuliere malvueillance contre eulx, mais la voulant couvrir d'une cause publique et manifeste, il leur osta et retrencha les terres sacrees, qu'ilz mettoyent en labourage : et pour ce faire, meit en avant un decret, Que lon leur envoyast un herault pour les sommer de s'en deporter, et que le mesme herault allast aussi devers les Lacedæmoniens pour en accuser devant eulx les Megariens. Il est bien certain que ce decret fut mis en avant par Pericles, aussi n'y a il rien qui ne soit juste et raisonnable : mais il advint que le herault qui y fut envoyé mourut, et pensa lon que les Megariens l'eussent fait mourir. Parquoy Charinus incontinent proposa un decret contre eulx, Qu'ilz fussent declarez ennemis mortelz des Atheniens à jamais, sans espoir

de reconciliation quelconque : et que si un Megarien mettoit le pied seulement dedans le territoire d'Attique, qu'il fust puny de mort : et que les capitaines annuelz quand ilz feroyent leur serment ordinaire, jurassent entre les autres articles, que tous les ans ilz entreroyent en armes par deux fois dedans le païs et au dommage des Megariens : et que le herault Anthemocritus fust enterré au lieu qui s'appelloit lors les Portes Thriasienes, et maintenant s'appelle Dipylon. Mais les Megariens nians fort et ferme qu'ilz eussent esté cause de la mort de cestuy Anthemocritus, en rejettoyent la cause sur Aspasia et sur Pericles, allegans pour tesmoignage ces vers du poëte Aristophanes en sa comedie intitulee les Acharnes, qui sont si vulgaires que le commun peuple mesme les a en la bouche :

Noz jeunes gens enyvrez s'en allerent
Devers Megare un jour, ou ilz emblerent
Une putain qui Simætha s'appelle :
Ceux de Megare irritez, au lieu d'elle
S'en sont venus par furtive saisie
Enlever deux des garses d'Aspasie.

XXXI. Ainsi est il bien malaisé de sçavoir dire à la verité la premiere origine et cause primitive de ceste guerre : mais bien sont tous les historiens d'accord que Pericles fut principalement autheur de ce que le decret fait à l'encontre des Megariens, ne fut point revoqué. Et tienent aucuns que ce fut par vraye magnanimité avec bon jugement, qu'il persista en ce qui luy sembla le plus expedient : pource qu'il estimoit que ce commandement des Lacedæmoniens n'estoit qu'un essay, pour sonder si les Atheniens leur voudroyent ceder : et que leur obtemperer en cela seroit evidemment confesser qu'ilz se sen-

toyent les plus foibles : les autres au contraire disent que ce fut par une arrogance et opiniastreté, pour monstrer son authorité et sa puissance, qu'il mesprisa les Lacedæmoniens. Mais la plus mauvaise occasion, et qui toutefois a plus de tesmoings qui la confirment, se racompte presque en ceste maniere : Phidias le faiseur d'images, comme nous avons ja dit auparavant, avoit entrepris de faire l'image de Pallas, et estant amy de Pericles avoit fort grand credit envers luy : cela luy suscita l'envie de quelques malvueillans, lesquelz voulans sonder quel jugement le peuple feroit de Pericles, attiltrerent Menon, l'un des ouvriers qui besongnoyent soubs Phidias, et le feirent venir sur la place requerir au peuple seureté publique, pour pouvoir deceler et accuser Phidias d'aucun crime par luy commis. Le peuple receut son indice, et fut son accusation ouïe en pleine assemblee du peuple sur la place, là ou il ne fut fait aucune mention de larcin, pource que Phidias, par le conseil et advis de Pericles, avoit tellement apposé et appliqué l'or en la composition de l'image des le commencement, que lon le pouvoit oster tout, et le peser : ce que Pericles allegua adonc publiquement aux accusateurs, leur disant qu'ilz le pesassent. Mais la gloire de ses ouvrages luy suscitoit celle envie, pour autant mesmement qu'ayant engravé sur l'escu de la deesse la bataille des Amazones, il y avoit entaillé son portraict au naturel, soubs le personnage d'un vieillard chaulve qui leve une grosse pierre à deux mains : et y avoit aussi fait la portraitture de Pericles fort belle apres le naturel, qui combatoit contre une Amazone en tel geste, que sa main haulsant une javeline au devant du visage de Pericles, par un singulier artifice semble vouloir cacher

17 D : ne fut faite aucune mention

et couvrir celle similitude, laquelle neantmoins se descouvre et se monstre d'un costé et d'autre. Si fut Phidias mis en prison, là ou il mourut de maladie, ou bien de poison que ses ennemis luy preparerent, comme aucuns disent, pour faire davantage souspeçonner et calumnier Pericles. Comment que ce soit, le peuple donna immunité et affranchissement de tous subsides à l'accusateur Menon, suyvant un decret qu'en meit en avant Glycon, et enjoignit aux capitaines qu'ilz le prissent en leur sauvegarde, et eussent soing de la seureté de sa personne.

XXXII. Environ ce mesme temps fut aussi Aspasia accusee de ne croire point aux Dieux, estant l'accusateur Hermippus faiseur de comedies, qui la chargea davantage qu'elle servoit de macquerelle à Pericles, recevant en sa maison des bourgeoises de la ville, dont Pericles jouissoit. Diopithes au mesme temps meit en avant un decret, Que lon feist inquisition des mescreans qui n'adjouxtoyent point de foy aux choses divines, et qui enseignoyent certains propos nouveaux touchant les effects qui se font en l'air et au ciel, tournant la suspicion sur Pericles à cause d'Anaxagoras. Le peuple receut et approuva ceste inquisition : et adonc fut aussi proposé par Dracontides, Que Pericles meist le compte de l'argent qu'il avoit despendu, entre les mains des pritanes, qui estoyent comme superintendans des finances, et que les juges qui auroyent à en juger, donnassent leurs sentences dedans la ville dessus l'autel. Mais Agnon osta ce mot du decret, et y meit au lieu, que le proces fust jugé par quinze cents juges, et que l'action fust nommee de larcin, ou de concussion, ou d'injustice, comme lon voudroit. Or quant à Aspasia, il la sauva par la pitié et compassion qu'il feit aux juges, en

3 D : en prison, où il mourut — 16 A : Diopithes quand et quand meit en avant

priant de tresgrande affection pour elle, et plorant à chauldes larmes, pendant que la cause se plaidoit, ainsi comme l'escrit Æschines : mais quant à Anaxagoras, craignant qu'il n'en peust faire autant, il l'envoya hors la ville, et luy mesme l'accompagna. Au demourant, voyant qu'il avoit encouru la malegrace du peuple pour le faict de Phidias, et à ceste cause redoubtant l'issue du jugement, il enflamma la guerre qui reculoit tousjours, et ne faisoit encore que fumer, esperant que par ce moyen il feroit esvanouir les charges que lon luy mettoit sus, et abbatroit l'envie que lon avoit contre luy, par ce que le peuple se trouvant en grands affaires et pleins de danger, se jetteroit du tout entre ses bras, et se commettroit à luy seul, tant il avoit acquis d'authorité et de reputation. Ce sont les causes pour lesquelles il ne voulut pas souffrir, à ce que lon dit, que les Atheniens cedassent en rien aux Lacedæmoniens; toutefois on ne sçauroit qu'en asseurer à la verité : [XXXIII.] mais ceulx de Lacedæmone saçhans bien que s'ilz le pouvoyent oster et ruiner, ilz jouiroyent mieulx à leur plaisir des Atheniens, leur manderent qu'ilz eussent à purger leur ville du crime Cylonien, pource qu'ilz sçavoyent bien que la race de Pericles du costé de sa mere en estoit entachee, ainsi comme l'escrit Thucydides. Mais ceste espreuve leur tourna tout au rebours de l'esperance de ceulx qui y furent envoyez pour cest effect : car au lieu de faire souspeçonner et calumnier Pericles, ses citoyens l'en honorerent davantage, et s'en fierent encore plus que devant en luy, d'autant qu'ilz voyoyent que les ennemis le craignoyent et le haïssoyent ainsi. Parquoy avant que le roy Archidamus entrast avec l'armee des Peloponesiens dedans le païs d'Attique, il predit aux Atheniens que si d'adventure Archidamus, en gastant et destruisant le plat païs à l'environ, espargnoit ses terres et ses biens

pour l'amitié et l'hospitalité qu'ilz avoyent entre eulx, ou plus tost pour donner occasion à ses malvueillans de le calumnier, que des lors il donnoit à la chose publique les terres et les maisons qu'il avoit aux champs. Si descendirent les Lacedæmoniens et leurs alliez et confederez avec grosse puissance au païs de l'Attique, soubs la conduite du roy Archidamus, et en ruinant tout par ou ilz passoyent, entrerent jusques au bourg d'Acharnes, là ou ilz se camperent, estimans que les Atheniens ne les y soufriroyent jamais, ains leur sortiroyent à l'encontre pour defendre leur païs et monstrer qu'ilz n'avoyent point le cueur failly. Mais Pericles consideroit qu'il seroit trop dangereux de hazarder la bataille, ou il estoit question de la propre ville d'Athenes, contre soixante mille combatans à pied, tant du Peloponese que de la Bœoce : car autant y en avoit il au premier voyage qu'ilz y feirent. Et quant à ceulx qui vouloyent combatre à quelque peril que ce fust, et qui perdoyent patience de voir ainsi destruire leur païs devant leurs yeux, il les reconfortoit et appaisoit, en leur remonstrant, « Que les arbres taillez et cou-
« pez revenoyent en peu de temps, mais qu'il est impos-
« sible de recouvrer les hommes quand on les a une fois perdus. » Toutefois il ne faisoit jamais assembler le peuple en conseil, craignant qu'il ne fust forcé par la multitude à faire aucune chose contre sa voulunté : ains comme le sage pilote, quand la tourmente le surprent en haulte mer, donne bon ordre à toutes choses en sa navire, et tient ses defenses toutes prestes, faisant ce que son art requiert, sans s'arrester aux larmes ny aux prieres des passagers qui se tourmentent d'effroy et tirent du cueur : aussi luy ayant bien fermé la ville, et disposé de bonnes et seures gardes par tout, se gouvernoit par son jugement, sans se soucier de ceulx qui crioyent et se courrou-

ceoyent contre luy : encore qu'il y eust beaucoup de ses amis qui le prioyent à grande instance, et plusieurs de ses ennemis qui le menaçoyent et le chargeoyent, et que lon chantast par la ville des chansons pleines de moqueries au deshonneur et au blasme de son gouvernement, comme d'un capitaine lasche de cueur, et qui par couardise abandonnoit toutes choses en proye aux ennemis. Cleon entre les autres estoit desja l'un de ceulx qui plus le piquoyent, et commenceoit à entrer en credit et en grace de la commune, par le courroux et malcontentement que lon avoit de Pericles, comme il appert par ces vers diffamatoires de Hermippus, qui ſurent alors publiez :

Roy des Satyres, pourquoy est-ce
Que tu n'as pas la hardiesse
De prendre en main picque ny lance,
Veu qu'en homme plein de vaillance
Tu nous parles si fierement
De la guerre ordinairement,
Et promet ton brave langage
D'un preux chevalier le courage ?
Puis tu enrages quand l'ardent
Cleon te donne coups de dent,
Ne plus ne moins que la cueux bise
Le trenchant de l'espee aguise.

XXXIV. Ce nonobstant, Pericles pour tout cela ne s'esmeut en façon quelconque, ains endurant patiemment, sans mot dire, toutes ces injures, toutes ces moqueries et picqueures de ses malvueillans, il envoya une flotte de cent voiles au Peloponese, en laquelle il ne voulut point aller en personne, ains demoura à la maison, pour tousjours retenir la ville en bride, jusques à ce que les

30 D : demeura

ennemis se fussent retirez : et pour entretenir le commun peuple, qui se courrouceoit et se faschoit de ceste guerre, il reconfortoit les pauvres en leur faisant distribuer quelques deniers publiques, et aussi par le departement des terres conquises : pource qu'ayant chassé tous les Æginetes entierement hors de leur païs, il feit departir toute l'isle d'Ægine entre les bourgeois d'Athenes au sort : et si leur estoit encore quelque consolation en leurs adversitez d'entendre le dommage que souffroyent aussi leurs ennemis : car ceulx de l'armee de mer qui furent envoyez au Peloponese gasterent beaucoup de plat païs, et saccagerent plusieurs bourgs et plusieurs petites villes : et luymesme, entrant par terre dedans le païs des Megariens, le courut et pilla tout, de maniere que les Pelopenesiens recevans bien autant de dommage et de perte des Atheniens par mer, comme ilz leur en faisoyent par terre, n'eussent pas si longuement duré ne soustenu la guerre, ains s'en fussent bien tost lassez, ainsi que Pericles leur avoit predit, s'il n'y eust eu quelque divine puissance, qui eust secrettement empesché le discours de la raison humaine. Car il advint premierement une pestilence si contagieuse et si violente qu'elle emporta toute la fleur de la jeunesse, et affoiblit grandement les forces d'Athenes : et puis les corps des survivans estans travaillez de ceste maladie, les cueurs aussi consequemment s'en aigrirent si asprement à l'encontre de Pericles, que leur ayant le mal troublé le sens, ilz se mutinerent contre luy, comme font les patiens contre leur medecin, ou les enfans contre leur pere, jusques à luy faire oultrage, à la suscitation de ses malvueillans, lesquelz alloyent disans que la pestilence ne procedoit d'autre cause que de la

3 A : en leurs faisant — 21 D : il avint

multitude des païsans qui s'estoyent jettez à la foule dedans la ville, au cueur d'esté, ou ilz estoyent contraints de se loger pesle mesle plusieurs ensemble dessoubs petites tentes et cabannes estouffees, y demourans accroupis tout le long du jour, sans pouvoir rien faire, au lieu qu'ilz avoyent accoustumé de vivre en air libre, pur et ouvert : dequoy, disoyent ilz, est cause celuy qui par la suscitation de ceste guerre a entassé tout le peuple des champs dedans les murailles d'une ville, sans les employer à chose quelconque, ains les tenant enfermez comme des bestes brutes dedans une estable, et les laissant infecter l'un l'autre de contagion pestilente, en ne leur donnant aucun moyen de changer un peu d'air, pour pouvoir à tout le moins nettement respirer.

XXXV. Parquoy Pericles, voulant remedier à cela, et aussi endommager un peu l'ennemy, feit armer cent cinquante vaisseaux, sur lesquelz il embarqua bon nombre de gens de pied armez et de gens de cheval aussi. Cela donna grande esperance à ses citoyens, et non moins d'espouventement aux ennemis voyans une si grosse puissance. Mais comme il fut prest à faire voile, estans ja tous ses gens embarquez et luy mesme monté dedans la galere capitainesse, il advint que le soleil eclipsa soudainement, et le jour faillit : ce qui effroya merveilleusement toute la compagnie, comme si c'eust esté un fort sinistre et dangereux presage. Parquoy Pericles voyant le pilote de sa galere tout esperdu, et ne sachant qu'il devoit faire, estendit son manteau et luy en couvrit les yeux, puis luy demanda si cela luy sembloit mauvaise chose. Le pilote luy respondit que non : « Et adonc, luy « dit Pericles, il n'y a autre difference entre cecy et cela,

10 A : les tenans — 15 A : et quand et quand aussi endommager — 23 D : il avint

« sinon que le corps qui fait ces tenebres, est plus grand « que mon manteau qui te bouche les yeux. » Ces choses se disent ainsi es escoles des philosophes, mais toutefois Pericles se mettant à la voile, ne feit aucun exploit digne d'un si grand equippage : et estant allé mettre le siege devant la ville saincte d'Epidaure, à l'heure que lon esperoit certainement qu'elle deust estre prise, il fut contraint de lever son siege pour la peste, qui fut si violente qu'elle ne feit pas mourir les Atheniens seulement, mais aussi tous autres qui, pour peu que ce fust, s'approcherent d'eulx et de leur camp. A l'occasion dequoy, voyant les Atheniens fort indignez et irritez encontre luy, il essaya de les consoler et reconforter : mais il ne peut venir à bout de les appaiser, ains à la pluralité des voix luy osterent la charge de capitaine general, et le condamnerent en l'amende d'une grosse somme de deniers, laquelle ceulx qui disent le moins, escrivent avoir esté de quinze[a] talents, et ceulx qui disent le plus de cinquante [b]. L'accusateur soubscript en ceste condamnation fut Cleon, comme dit Idomeneus, ou Simmias, comme escrit Theophrastus : toutefois Heraclides le Pontique met un nommé Lacratidas.

XXXVI. Or quant à ses maulx publiques, ilz luy passerent bien tost, pource que le peuple laissa le courroux qu'il avoit contre luy, ne plus ne moins que la mouche guespe laisse l'aguillon en donnant le coup : mais en son privé, ses affaires domestiques se portoyent mal, tant pource que la peste luy avoit emporté plusieurs de ses parents et amis, comme aussi pource que de longue main il estoit en dissension avec ceulx de sa maison : car Xantippus l'aisné de ses enfans legitimes, estant homme

a. Neuf mille escus.
b. Trente mille escus.

de mauvaise nature, et davantage ayant espousé une femme jeune et despensiere, fille d'Isander filz de Epilycus, estoit mal content de l'estroitte espargne de son pere, qui ne luy fournissoit argent que bien escharsement et bien peu à la fois : au moyen dequoy il envoya un jour au nom de Pericles, chez l'un de ses amis, luy demander de l'argent à emprunter: qui luy en envoya; mais comme depuis il vint à le redemander, tant s'en fallut que Pericles le voulust payer, que qui plus est, il l'en appella en justice. Dont le jeune homme Xantippus estant griefvement indigné contre son pere, alloit mesdisant de luy en public par la ville, comptant par une maniere de moquerie les occupations ausquelles il vaquoit et passoit son temps quand il estoit en son privé, et les propos qu'il tenoit avec des sophistes et maistres de rhetorique : car comme il fust advenu qu'en un jeu de pris l'un des champions qui combatoyent à qui lanceroit mieulx le dard, eust par meschef attaint et tué un Epitimius Thessalien, il alloit par tout racomptant que Pericles avoit tout un jour esté à disputer avec Protagoras le rhetoricien, à sçavoir qui devoit estre jugé coulpable de ce meurtre, selon la vraye et droitturiere raison, le dard, ou celuy qui l'avoit lancé, ou bien ceulx qui avoyent dressé le jeu de pris. Davantage Stesimbrotus escrit que le bruit qui courut par la ville, que Pericles entretenoit sa femme, fut semé par Xantippus mesme. Tant y a que ceste querelle et dissension entre le pere et le filz dura, sans jamais se reconcilier, jusques à la mort : car Xantippus mourut en la pestilence generale, et mourut aussi la sœur germaine de Pericles, qui y perdit semblablement la plus grande part de ses amis, alliez et parents,

1 D : estant homme qui aymoit à despendre, et davantage

mesmement ceulx qui luy estoyent plus utiles au gouvernement de la chose publique. Mais toutefois jamais il ne fleschit pour tout cela, ny n'en rabaissa de rien la grandeur et haultesse de son courage, quelques malheurs qui luy survinssent, ny ne le veit on jamais plorer, ny mener dueil aux funerailles d'aucun de ses parents ou amis, jusques à la mort de Paralus le dernier de ses enfans legitimes : car la perte de celuy la seul luy attendrit le cueur : encore tascha il à se maintenir en sa constance naturelle, et se conserver en sa gravité accoustumee : mais ainsi comme il luy vouloit mettre uu chapeau de fleurs sur la teste, la douleur le forcea quand il le veit au visage, de maniere qu'il se prit soudainement à escrier tout hault, et espandit sur l'heure grande quantité de larmes : ce qu'il n'avoit jamais fait en toute sa vie.

XXXVII. Au demourant, ayant le peuple ja essayé les autres capitaines et autres gouverneurs, et cogneu par experience qu'il n'y en avoit pas un de pois ny d'authorité suffisante pour une si grande charge, il le rappella à la fin luy mesme à la tribune des harengues pour ouir ses conseilz, et à l'estat de capitaine pour la conduite des affaires : car il se tenoit lors renfermé en sa maison pour le dueil et la douleur de ses adversitez domestiques : mais Alcibiades et ses autres familiers et amis luy persuaderent de se monstrer au peuple : lequel s'excusa envers luy du tort qu'il luy avoit ingratement fait. Et adonc Pericles reprit en main le gouvernement des affaires, comme devant : et la premiere chose qu'il y feit, fut qu'il requit que lon revoquast l'ordonnance qu'il avoit luy mesme mise en avant touchant les bastards, de peur qu'à faulte d'hoir legitime de son corps, son nom et sa maison

18 D : pas un en poids ny d'authorité

ne vinst à fallir en luy. Mais quant à celle loy, voicy comment il en alloit : Pericles estant en la fleur de son credit avoit fait passer une ordonnance, que ceulx la seuls fussent tenus pour bourgeois d'Athenes, qui seroyent nez de pere et de mere Atheniens : quelque temps apres, le roy d'Ægypte ayant envoyé au peuple d'Athenes, en don, quarante mille mines de bled, pour estre distribué entre les bourgeois de la ville, plusieurs à l'occasion de ceste loy furent accusez de bastardise et d'estre mestifz, dont paravant on ne sçavoit rien, ou pour le moins on n'en faisoit compte, et y en avoit aucuns qui faulsement et à tort en estoyent condamnez. Tant y a qu'il y en eut de convaincus et vendus comme esclaves, non gueres moins de cinq mille : et ceulx qui demourerent pour jouir des privileges de bourgeoisie, et qui furent jugez citoyens d'Athenes, se trouverent jusques au nombre de quatorze mille et quarante. Or trouvoit on fort mauvais qu'une ordonnance qui avoit eu tant de pouvoir, fust revoquee et cassee par celuy mesme qui en avoit esté autheur : mais toutefois la calamité presente, qui estoit survenue en la propre maison de Pericles, rompit le cueur aux Atheniens : lesquelz estimerent qu'il avoit suffisamment payé la peine de celle sienne arrogance : et croyans qu'il en avoit esté puny par expresse permission et vengeance des Dieux, et que sa requeste estoit humaine, ilz luy permeirent de faire enroller son bastard au registre des legitimes citoyens de sa lignee, en luy donnant son propre nom. C'est celuy qui depuis ayant desfait les Peloponesiens en une grosse bataille navalle, pres les isles Arginuses, fut executé à mort par sentence du peuple, avec les autres capitaines ses compagnons.

14 D: demeurerent

XXXVIII. Au reste Pericles fut lors attaint de la peste, non pas si violente ni si aguë que les autres, ains foible et lente, et qui par long traict de temps, et avec plusieurs changemens luy amortit peu à peu la force et vigueur de son corps, et surmonta la gravité de son courage et de son bon jugement : et pourtant Theophrastus en ses morales, au lieu ou il dispute si les meurs des hommes se changent selon leurs adventures, et si les passions et afflictions du corps les peuvent tant alterer, qu'elles les facent issir hors des lices et des bornes de la vertu, recite que Pericles en ceste maladie monstra un jour à l'un de ses amis qui l'estoit allé visiter, ne sçay quel charme preservatif que les femmes luy avoyent attaché comme un carcan autour du col, pour luy donner à entendre qu'il estoit fort mal, puis qu'il enduroit qu'on luy applicast une telle folie. A la fin, comme il fut arrivé bien pres de passer le pas de la mort, les plus gens de bien de la ville, et ceulx qui estoyent demourez encore vivans de ses amis, estans au tour de son lict, se meirent à parler de sa vertu, et de la grande puissance et authorité qu'il avoit euë, en pesant la grandeur de ses faicts, et comptant le nombre des victoires qu'il avoit emportees : car il avoit gaigné neuf batailles estant capitaine general d'Athenes, et en avoit erigé autant de trophees à l'honneur de son païs, et devisoyent de toutes ces choses entre eulx, comme s'il ne les eust point entendues, pensans qu'il eust ja perdu tout sentiment : mais au contraire, ayant encore l'entendement sain, il avoit tout bien noté ; si se prit à leur dire qu'il s'esmerveilloit comme ils louoyent si haultement ce qui luy estoit commun avec plusieurs autres capitaines, et en quoy la

2 D : si aiguë — 5 A : et surmonta quand et quand la gravité

fortune mesme avoit sa part, et ce pendant ilz omettoyent à dire ce qui estoit en luy le plus beau et le plus grand : c'est que nul Athenien, pour occasion de luy, n'avoit onques porté robbe noire.

XXXIX. Aussi estoit il veritablement grand et excellent personnage, non seulement pour la doulceur et clemence qu'il avoit tousjours conservee au maniement de si grands affaires, entre tant d'ennemis et de malvueillans, mais aussi pour avoir eu ce jugement de reputer que le meilleur de ses plus glorieux actes estoit n'avoir en si absoluë puissance jamais rien concedé à haine, envie, ny à courroux, ny s'estre sans mercy vengé d'aucun sien ennemy. Si me semble que cela seul rendoit son surnom d'Olympien, c'est à dire, divin ou celeste, lequel autrement estoit trop arrogant et trop superbe, non odieux ny envié, ains plus tost bien seant et bien convenable pour avoir eu la nature si benigne et tant debonaire, et en si grande licence avoir conservé ses mains pures et nettes, ne plus ne moins que nous reputons les Dieux pour estre autheurs de tous biens, et cause de nulz maulx, dignes de gouverner et regir tout le monde : non pas comme disent les poëtes, qui mettent nos esprits en trouble et en confusion par leurs folles fictions, lesquelles se contredisent à elles mesmes, attendu qu'ilz appellent le ciel, ou les Dieux habitent, sejour tresasseuré, et qui point ne tremble, et n'est point agité de vents ny offusqué de nuees, ains est tousjours doulx et serein, et en tout temps egalement esclairé d'une lumiere pure et nette, comme estant telle habitation propre et convenable à la nature souverainement heureuse et immortelle : et puis ilz les descrivent eulx mesmes pleins de dissensions, d'inimitiez,

16 D : bien seant et convenable

de courroux et d'autres passions qui ne conviennent pas seulement à hommes sages et de bon entendement. Mais ce discours seroit à l'adventure mieux à propos en un autre traitté. Au demourant, les affaires ou se trouverent les Atheniens incontinent apres la mort de Pericles, leur feirent bien sentir et regretter la perte qu'ilz avoyent faitte en luy : car ceulx qui de son vivant supportoyent malvouluntiers sa trop grande authorité, pource qu'elle offusquoit la leur, soudain apres qu'il fut decedé, et qu'ilz vindrent à essayer d'autres harengueurs et d'aultres gouverneurs, furent contraints de confesser qu'il ne pouvoit estre une nature d'homme plus moderee en gravité, ne plus grave en doulceur et bonté que la siene : et celle tant enviee puissance qu'ilz appelloyent durant sa vie monarchie et tyrannie, leur apparut alors evidemment avoir esté le rampar salutaire de toute la chose publique, tant il sourdit et se descouvrit incontinent apres son deces, au gouvernement de leurs affaires, de corruption et de meschanceté, laquelle luy, tant qu'il vescut, avoit tousjours tenue basse et foible, de sorte qu'elle n'apparaissoit point, ou pour le moins ne pouvoit venir à telle licence, qu'elle peust commettre des faultes ausquelles il fust impossible de remedier.

16 A : rempart — D : rampart

FABIUS MAXIMUS

I. Ayant donques Pericles esté tel es choses dignes de memoire dont nous avons peu avoir cognoissance, il est temps desormais que nous escrivions aussi quel a esté Fabius. Lon dit que le premier Fabius, duquel est descendue la maison et la race des Fabiens, qui est l'une des plus grandes et des plus nobles de Rome, fut engendré par Hercules qui engrossa une nymphe, ou, comme les autres disent, une femme du païs au long de la riviere du Tybre. Et y en a qui disent que les premiers de ceste maison furent au commencement appellez Fodiens, pource qu'ilz chassoyent aux bestes sauvages avec des pieges et des fosses : car jusques aujourdhuy les Romains appellent encore des fosses *fossæ*, et fossoyer *fodere*; mais que depuis les deux premieres lettres ont esté changees, et les a lon appellez les Fabiens. Comment que ce soit, il est certain que d'icelle maison sont issus plusieurs grands personnages; mais entre les autres il y en eut un nommé Fabius Rullus, qui pour la grandeur de ses faicts fut par les Romains surnommé *Maximus*, c'est à dire, tresgrand; apres lequel Fabius Maximus, celuy dont nous escrivons presentement, fut le quatrieme en droitte ligne, et fut surnommé Verrucosus, à cause d'un seing naturel qu'il avoit sur l'une des levres comme une petite verrue : et fut aussi surnommé Ovicula, qui vault

18 A: nommé Fabius Rutilianus

autant à dire comme brebiette, pour la doulceur, tardité et pesanteur de ses façons de faire des qu'il estoit encore enfant : car sa nature lente, coye et reposee, avec une taciturnité, et ce que lon le voyoit peu souvent et reserveement s'esbatre à jeux d'enfans : et aussi que lon le voyoit dur d'entendement, et qu'il avoit peine à comprendre ce qu'on luy enseignoit, joinct que lon en faisoit ce que lon vouloit, tant il estoit obeïssant à tous ceulx avec qui il hantoit : le tout ensemble faisoit que plusieurs qui ne le cognoissoyent que par dehors, jugeoyent qu'il ne seroit jamais qu'un lourdault et un niais ; mais il y en avoit d'autres qui, le considerans de plus pres, appercevoyent en sa nature une constance immuable et une magnanimité de lion. Et luy mesme depuis estant excité par les affaires, donna bien tost à cognoistre que ce que lon estimoit en luy bestise, estoit gravité qui ne s'esmouvoit de rien : et que ce que lon jugeoit timidité, estoit prudence : ce qu'il n'estoit point hatif ne remuant en chose quelconque, estoit fermeté et constance. Parquoy considerant la grandeur de la seigneurie de leur chose publique et les continuelles guerres qu'ilz avoyent, il endurcit et exercita son corps, comme unes armes nees avec luy, pour s'en pouvoir mieulx servir à la guerre, et son eloquence aussi comme un instrument de persuasion, pour en pouvoir mener le peuple à la raison. Si estoit son langage conforme et convenable à ses meurs et à sa maniere de vivre : car il n'y avoit fard ny affetterie quelconque, ains estoit toute substance avec pois et profondeur de sentences et de conceptions singulieres et propres à luy, sinon que lon dit qu'elles ressemblent fort à celles de Thucydides : car on treuve encore aujourdhuy un blason

1 A : pour la doulceur et pesanteur de ses façons — 22 unes armes nees [*même texte* en A *et* D]

ou harengue funebre qu'il feit devant le peuple à la louange de son filz, lequel mourut au sortir de son consulat.

II. Mais quant à luy, ayant esté par cinq fois eleu consul, en son premier consulat il triumpha des Liguriens, qui sont ceulx des montagnes et de la coste de Genes : lesquelz ayans esté par luy desfaits en une grosse bataille ou ils avoyent perdu beaucoup de gens, furent contraints de soy retirer et reserrer au dedans de leurs Alpes, sans plus courir ny fourrager les marches de l'Italie qui leur confine. Depuis estant Hannibal avec grosse puissance entré en Italie, et y ayant gaigné la premiere bataille pres la riviere de Trebia, il tira oultre à travers la Thoscane, gastant et destruisant tout par ou il passoit : ce qui meit la ville de Rome en grand trouble et en grand effroy : et si advint des signes et prodiges, aucuns ordinaires et assez accoustumez aux Romains, comme ceulx des foudres et des tonnerres, et d'autres fort estranges et non jamais ouiz ne veuz. Car on rapporta que quelques boucliers estoyent devenuz tous sanglants d'eulx mesmes, et qu'entour la ville d'Antium on trouvoït les espics de bled, en les moissonnant, tous ensanglantez, qu'il estoit tumbé du ciel des pierres toutes ardentes et en feu, et que au cartier des Phaleriens le ciel sembla s'entreouvrir, et en tumba plusieurs petits escriteaux, en l'un desquelz y avoit escrit de mot à mot : « Mars secouë ses armes. » Mais neantmoins, il n'y eut rien de tout cela qui peust arrester ny faire reboucher l'audace du consul Caius Flaminius : lequel, outre ce que naturellement il avoit le cueur grand et convoiteux d'honneur, estoit encore elevé davantage pour aucunes

6 A : ceulx des montaignes

merveilleuses prosperitez qu'il avoit euës auparavant, contre toute raison. Car combien que le senat le rappellast, et que son compagnon au consulat s'opposast à son intention, il avoit neantmoins donné une bataille aux Gaulois, malgré tout le monde, et en avoit emporté la victoire. Or quant à tous ces signes et prodiges celestes, encore qu'ilz troublassent beaucoup de gens, si n'emouvoyent ilz point Fabius, pource qu'il n'y veoit apparence quelconque pour s'en emouvoir : mais entendant le peu de nombre des ennemis et la faulte d'argent qu'ilz avoyent, il conseilloit, et estoit d'advis que lon devoit avoir un peu de patience et ne avanturer point la bataille contre un homme qui avoit son armee aguerrie de longue main, et ja exercitee par plusieurs combats à ceste fin seulement : et estoit d'opinion qu'il falloit envoyer du secours à leurs subjects et alliez, selon qu'il en seroit besoing, pour retenir les villes en leur devotion, et ce pendant laisser amortir d'elle mesme la vigueur des forces de Hannibal, qui estoit comme un feu de paille et une flamme allumee en une matiere de peu de duree: [III.] mais quelque chose qu'il sceust alleguer, il ne le peut onques mettre en teste de Flaminius, lequel dit qu'il n'attendroit point que la guerre s'approchast jusques aux portes de Rome, ny ne combatroit point dedans la ville pour la defendre, comme avoit anciennement fait Camillus. Si commanda incontinent à ses capitaines qu'ilz tirassent leurs compagnies aux champs, et luy mesme monta sur son cheval, lequel sans cause apparente s'effroya si estrangement et se tourmenta tant qu'il jetta le consul la teste devant par terre : cela neantmoins ne luy feit point changer d'opinion, ains suyvant sa premiere resolution, s'en alla au devant de Hannibal, et luy presenta la bataille en la Thoscane, au long du lac qui se

nomme Thrasimene, qui est le lac de Peruse. Ceste bataille fut si asprement combatue d'une part et d'autre que, combien qu'à l'instant mesme du combat il se fust levé un tremblement de terre si violent que quelques villes en furent renversees sans dessus dessoubs, aucunes rivieres destournees de leurs cours, et les pieds des montagnes esbranlez et ouverts, il n'y eut toutefois pas un des combatans qui en sentist rien. Si y demoura mort sur le champ le consul mesme Flaminius, apres avoir fait de sa personne plusieurs actes de grande force et de grande hardiesse, et autour de luy les plus gens de bien qui fussent en l'armee : le demourant s'estant mis en fuitte, il en fut fait un fort grand meurtre, car il fut taillé en pieces bien quinze mille hommes, et y en eut autant de prisonniers. Apres la desconfiture, Hannibal feit toute la diligence qui luy fut possible pour trouver le corps de Flaminius, à fin de le faire inhumer honorablement, à cause de sa vertu, mais il ne le peut onques trouver entre les morts, ny n'a lon jamais sceu depuis qu'il estoit devenu. Or quant à la premiere desfaitte de Trebia, ny le capitaine general qui l'escrivit, ny le messager qui en apporta la nouvelle premiere à Rome, ne la dit à la verité, ainsi comme elle estoit, ains faignit que l'issue en avoit esté doubteuse, de sorte que lon ne sçavoit qui en avoit eu du meilleur : mais de ceste cy, incontinent que le præteur Pomponius en eut entendu la nouvelle, il feit assembler le peuple en conseil, là ou, sans user de desguisement ne de dissimulation, leur dit tout ouvertement : « Seigneurs Romains, nous avons perdu la bataille, en « laquelle nostre armee a esté desconfitte et desfaitte tout « à plat, et le consul mesme y est demouré mort : par-

19 D : ny n'a-on — 22 A : ne l'a dit

« quoy advisez ce que vous avez à faire pour vostre salut et seureté. » Ces paroles jettees comme un orage de vent impetueux sur la mer d'une infinie multitude de peuple, meirent la ville en grand trouble, et en fut l'effroy si grand qu'il n'y avoit homme qui fust à soy, ne qui eust le sens rassis : toutefois si furent ilz bien tous d'accord que les affaires avoyent necessairement besoing du souverain magistrat que lon appelle en latin la dictature, et d'un personnage qui la sceust exercer vertueusement sans espargner ny craindre personne, et que Fabius Maximus seul estoit tel, ayant la grandeur de courage et la gravité de meurs egale à la dignité et authorité souveraine de ce magistrat : avec ce qu'il estoit en l'aage ou la force du corps est encore joincte à la maturité de l'entendement, et la hardiesse meslee avec l'experience et sagesse.

IV. Cest advis estant approuvé de tous, Fabius fut eleu dictateur, lequel nomma pour chef de la chevalerie Lucius Minutius : si requit premierement au senat qu'il luy fust permis de monter à cheval à la guerre, car il n'estoit pas permis au dictateur, ains expressement defendu par une ordonnance anciene, soit ou pource qu'ilz reputoyent la principale force de leur armee consister en leurs gens de pied, et à ceste cause vouloyent que le chef demourast entre eulx au jour de la bataille et ne les abandonnast point : ou pource que l'authorité de ce magistrat en toute autre chose est si grande qu'elle approche de la tyrannique, ilz vouloyent qu'à tout le moins en cela le dictateur eust affaire de la souveraine puissance du peuple. Fabius donques voulant d'entree monstrer la majesté et la grandeur de son magistrat, à fin que chascun luy en fust plus obeïssant et plus prompt à faire son commandement, il sortit en public avec vingt et quatre sergens portans les faisceaux de verges et les haches

devant luy : et comme l'un des consuls luy vint au devant, il luy envoya commander par un sergent qu'il eust à laisser les faisceaux de verges qu'on portoit devant luy, et les autres marques et enseignes de magistrat, et qu'il le vinst trouver en estat d'homme privé. Puis commenceant par un tresbeau et bon commencement au service des Dieux, il remonstra au peuple comme la perte qu'ilz avoyent receuë, leur estoit advenue par la temerité et nonchalance estourdie de leur capitaine, qui n'avoit tenu compte des choses divines, non point par la faute ny par la lascheté des combatans : et les enhorta pour ceste cause de ne craindre point leurs ennemis, ains d'appaiser l'ire des Dieux, en leur portant honneur et reverence : non qu'il les rendist superstitieux en ce faisant, ains asseuroit leur vertu par vraye devotion envers les Dieux, et leur ostoit ou diminuoit la crainte des ennemis, en leur donnant certaine esperance de l'aide des Dieux. Si furent adonc visitez les saincts livres prophetiques que lon appelle les livres de la Sibylle, qui sont tenus forts secrets, et y trouva lon quelques ancienes propheties et oracles qui se rapportoyent et se conformoyent aux accidens lors advenus ; mais il n'est pas loisible de publier ny redire à autruy ce que lon y a cogneu : puis le dictateur, en pleine assemblee du peuple, devant toute l'assistence, voua solennellement aux Dieux qu'il leur sacrifieroit tout tant de fruict que porteroyent à la prochaine saison nouvelle les brebis, les truyes, les vaches et les chevres, en toutes les montagnes, plaines, rivieres ou prairies de l'Italie, et feroit celebrer des jeux de musique et jouer autres mysteres en l'honneur des Dieux, jusques à y despendre la somme de trois cents

25 A : assistance

trente trois sesterces et trois cents trente trois deniers romains et un tiers de denier davantage. Ceste somme reduitte à la monnoye grecque monte à la valeur de[a] quatre vingts trois mille cinq cents quatre vingts trois drachmes d'argent, et deux oboles. Or seroit il bien malaisé de rendre la raison pour laquelle il specifia nommeement ceste somme ainsi precise, et pourquoy il la distribua par trois, si ce n'est que lon vueille exalter la puissance du nombre ternaire, pource que c'est un nombre de sa nature parfaict, et le premier des nompers, qui est le commencement de multitude, et qu'il comprent en soy les premieres differences et les premiers elements et principes de tous les nombres uniz et joincts ensemble.

V. Ainsi Fabius ayant fait que le peuple eust bonne esperance en l'aide et faveur des Dieux, le rendit en ce faisant mieulx deliberé de bien faire à l'advenir : mais luy mettant tout son espoir de victoire en soymesme, comme celuy qui estimoit que les Dieux envoyënt aux hommes l'heur et la prosperité par le moyen de vertu et de prudence, s'en alla trouver Hannibal, non point en intention de le combatre, ains en ferme deliberation de luy consumer la vigueur de son armee par long traict de temps, sa pauvreté par force d'argent, et le petit nombre de ses gens par grande multitude de combatans. Si s'en alloit tousjours campant en lieux forts et haults sur les montagnes, hors du danger de la chevalerie de son ennemy, qu'il coustoyoit tousjours, de sorte que quand l'ennemy s'arrestoit en quelque lieu, aussi faisoit il luy, et s'il se remuoit, il le suyvoit à la trace, et rouoit à l'entour de luy, sans jamais esloigner les montagnes, ny

a. Ce sont environ huit mille cinq cens escus.

11 D : et qui comprend — 29 D : roüoit

s'approcher de si pres qu'il peust estre contraint de combatre s'il ne vouloit : et neantmoins se monstroit tousjours à la queuë de son ennemy, et le tenoit en continuelle crainte, par ce qu'il estimoit qu'il allast espiant le poinct de son occasion pour le charger à son advantage. Mais en dilayant et prolongeant ainsi le temps, il vint à la fin à estre mesprisé de chascun : car et en son camp on mesdisoit publiquement de luy, et les ennemis mesmes le tenoyent pour homme couard et de fort lasche cueur, excepté Hannibal seul, lequel appercevant bien son bon jugement, et la maniere de laquelle il le vouloit combatre, estima que par toute voye de ruze ou de force, il le falloit attirer au combat, ou autrement que les affaires des Cartaginois s'en alloyent ruinez, attendu qu'ilz ne se pouvoyent servir ne valoir de leurs armes, en quoy ilz estoyent les plus forts, et ce pendant estoyent minez et consumez par multitude d'hommes, et à force d'argent, en quoy ilz estoyent les plus foibles. Si se meit à imaginer et à essayer toutes sortes de ruzes de guerre, dont il se pouvoit adviser, ne plus ne moins que fait le ruzé champion de lucte, qui cherche tout moyen d'avoir prise sur son adversaire pour luy donner le bond : car tantost il s'approchoit de luy, et luy faisoit donner des alarmes en son camp, tantost il s'en reculoit, et se remuoit souvent de lieu à autre, pour voir s'il le pourroit point attirer hors de ceste resolution, de ne mettre rien en hazard, ains jouer tousjours au plus seur. Et quant à luy, il persevera tousjours constamment en sa premiere deliberation, croyant certainement que c'estoit le plus expedient de le faire ainsi : mais le general de la chevalerie, Minutius, luy faisoit beaucoup d'ennuy, lequel ardent du

21 D : cerche

desir de combatre sans propos, et faisant de l'audacieux, alloit gaignant la bonne grace des soudards par une furieuse ardeur de vouloir combatre qu'il leur imprimoit, et une vaine esperance dont il les remplissoit, de maniere qu'ilz se moquoyent de Fabius, en l'appellant le pædagogue de Hannibal, et au contraire louoyent haultement Minutius, comme capitaine hardy, et digne de la magnanimité de Rome. Cela le faisoit encore plus arrogamment monter en gloire, et en presumptueuse opinion de soymesme, en piquant Fabius de ce qu'il alloit ainsi logeant tousjours son camp sur les montagnes, disant que le dictateur leur appareilloit de beaux jeux, en leur faisant voir l'Italie que lon brusloit, pilloit et gastoit ainsi devant leurs yeulx : et demandoit à ceulx qui estoyent bons amis de Fabius, s'il feroit point à la fin monter son camp jusques au ciel, se deffiant de la terre, ou si c'estoit de peur que les ennemis ne le trouvassent, qu'il s'alloit ainsi cachant dedans les nues et les brouees. Les amis de Fabius luy rapportoyent tous ces brocards, et luy conseilloyent de hazarder plus tost la bataille, que de supporter plus tant de paroles injurieuses qui se disoyent contre luy. Mais Fabius leur respondit : « Si je faisois « ce que vous me conseillez, je serois encore plus « couard qu'ilz ne cuident que je le sois maintenant, en « sortant hors de ma deliberation pour crainte de leurs « paroles piquantes et traicts de moquerie. Car ce n'est « point honte que d'avoir crainte pour le bien et le salut de « son païs : ains, au contraire, s'estonner pour le bruit et « l'estime d'une commune, ou pour les improperes et « calumnies des hommes, n'est point acte de personnage « digne d'une si grande charge, ains plus tost d'homme servant et obeïssant à ceulx à qui il doibt commander, et « qu'il doibt gouverner, pource qu'ilz ne sont pas sages. »

VI. Depuis il advint que Hannibal tumba en un erreur bien grand, pource que voulant s'esloigner de Fabius, et par mesme moyen mener son armee en païs plain, ou il y eust vivres et fourrages pour les bestes, il commanda à ses guides qu'ilz le conduisissent incontinent apres soupper en la plaine de Casinum. Les guides n'ayans pas bien entendu ce qu'il leur avoit dit, à cause qu'il prononceoit barbarement le langage italien, prirent l'un pour l'autre, et l'allerent jetter luy et son armee en un bout de la Champagne pres la ville de Casilinum, par le milieu de laquelle passe la riviere que les Romains appellent Vulturnus, et le païs d'alentour est une vallee ceincte et environnee de montagnes tout à l'entour, excepté qu'elle s'estend devers la mer, là ou ceste riviere se respandant hors de son lict, fait des maretz et des bancs de sable fort profonds, et finablement se va descharger en celle coste de mer qui est fort dangereuse, et ou il n'y a nul abry. Estant donques Hannibal descendu en ce fond de sac, Fabius qui cognoissoit le païs et sçavoit les adresses des chemins, suyvant ses brisees, luy serra le pas par ou il pouvoit sortir de ceste vallee, avec quatre mille hommes de pied qu'il y ordonna, et disposa le demourant de son armee sur les croppes des montagnes, aux endroits plus opportuns tout à l'environ, puis avec ses coureurs, et les plus dispos et legerement armez de ses gens, feit charger la queuë des ennemis : ce qui meit toute leur armee en desordre, et y en eut bien huit cents de tuez. Parquoy Hannibal voulant tirer son camp hors de là, et cognoissant la faulte que ses guides avoyent faitte, en prenant l'un pour l'autre, et le danger auquel ilz l'avoyent mis, les feit pendre. Mais au demourant, de

3 A : et quand et quand mener son armee — 10 D : de la campagne — 23 D : les croupes

forcer ses ennemis qui tenoyent les cymes des coustaux, et les en dechasser à force, il n'y voyoit point de moyen, ny n'en avoit point d'esperance : à l'occasion dequoy ses gens estans effroyez et descouragez, pource qu'ilz se voyoyent de tous costez enfermez, sans ordre d'en pouvoir eschapper, il se delibera d'affiner son ennemy par une telle ruze : c'est qu'il feit choisir environ deux mille bœufs, de ceulx que lon avoit pris au pillage, et leur feit attacher à chasque corne des flambeaux ou des fagots de saule, et des javelles de sarment, et ordonna à ceulx qui en avoyent la charge, que la nuict quand il leur hausseroit un signe en l'air, ilz meissent le feu en ces fagots, et chassassent les bœufs contremont les coustaux vers les pas et les endroits que les ennemis avoyent occupez. Pendant que cela se preparoit, luy de son costé ordonna son armee en bataille, puis quand la nuict fut venue, la feit marcher le petit pas. Or les bœufs, tant que le feu qui brusloit ce qu'ilz avoyent attaché aux cornes, fut petit, cheminerent tout bellement contremont le pied des montagnes, là ou on les chassoit, dont les bergers et bouviers qui estoyent sur les cymes des coustaux, s'esmerveillerent fort de voir ainsi des flammes et des feuz attachez aux cornes de ces bœufs, comme si c'eust esté une armee marchant en ordonnance aux lumieres des torches : mais quand les cornes vindrent à estre bruslees jusques à la racine, et que le sentiment du feu fut passé jusques à la chair vifve, adonc commencerent les bœufs à se debatre et à secouër leurs testes, et en ce faisant, se couvrirent de feu les uns les autres de plus en plus : si ne cheminerent plus bellement, ny en ordre, ains pour la frayeur qu'ilz avoyent, et la douleur qu'ilz sentoyent, se prirent à courir

1 D: costaux [*et sic ailleurs*] — 14 A: avoient occupez, et pendant que cela se preparoit

ça et là à travers les montagnes, portans de la flamme à leurs cornes et à leurs queuës, dont ilz mettoyent le feu es bois et buissons par lesquelz ils passoyent. Cela sembloit bien estrange à voir, et estonnoit fort les Romains qui gardoyent les pas des montagnes, car ilz cuidoyent que ce fussent hommes qui courussent ainsi ça et là avec des torches aux mains : au moyen dequoy ilz en estoyent tous effroyez et troublez, pensans que ce fussent les ennemis qui accourussent ainsi contre eulx, pour les environner de tous costez, tellement qu'ilz n'oserent plus s'arrester aux passages ou ilz avoyent esté ordonnez, ains abandonnans les destroits se meirent à fouir vers leur grand camp, et aussi tost les avantcoureurs de Hannibal, armez à la legere, se saisirent de ces pas, de maniere que le reste de l'armee eut tout loisir de marcher à son aise jusques là, sans crainte ny peril, encore que elle fust chargee et empeschee d'une quantité grande de toute sorte de butin.

VII. Or quant à Fabius, il s'apperceut bien des la nuict mesme que c'estoit une ruze de Hannibal, pource que quelques uns des bœufs, ainsi qu'ilz s'en fuyoyent ça et là, tumberent entre ses mains : à l'occasion dequoy, craignant de tumber en quelque embusche pour les tenebres de la nuict, il teint ses gens en bataille sans autrement bouger ny faire bruit, et le matin si tost que le jour commencea à poindre, se meit à suyvre son ennemy à la trace, donnant sur la queuë, et escarmouchant les derniers dedans les destroits des montagnes, de maniere qu'il meit tout l'ost des ennemis en desarroy, jusques à ce que Hannibal envoya de l'avantgarde quelque nombre d'Espagnolz, hommes legers et dispos,

12 D : fuyr — 27 A : escarmouchant contre les derniers

accoustumez de gravir aux montagnes, lesquelz venans à charger les Romains armez de pesantes armes en tuerent plusieurs, et feirent retirer Fabius : lequel en fut adonc encore bien plus mesprisé et blasmé que devant, pource qu'il avoit tousjours monstré de ne vouloir point à force ouverte combatre Hannibal, ains le miner et desfaire par astuce et prudence, en quoy il se trouvait luymesme abusé et affiné par luy. Davantage Hannibal voulant enflammer encore plus l'ire et le courroux des Romains contre luy, quand il approcha de ses terres, commanda que lon bruslast et gastast tout à l'environ, mais que lon ne touchast aucunement aux sienes, et y meit expressement des gardes pour empescher que lon n'y prist rien, et que lon n'y feist aucun dommage. Cela fut rapporté à Rome, qui aggrava bien encore plus le mescontentement que lon avoit de luy : joinct que les tribuns du peuple ne cessoyent de crier contre luy es harengues qu'ilz faisoyent devant le peuple, à la suscitation d'un Metellus principalement, non pour inimitié qu'il eust encontre Fabius, mais pource qu'il estoit parent de Minutius, maistre de la chevalerie, et estimoit que la mauvaise opinion que lon prendroit de l'un, tourneroit à la louange et à l'avantage de l'autre. Le senat mesme estoit courroucé contre luy pour l'accord qu'il feit avec Hannibal, touchant les prisonniers de guerre : car il accorda que lon eschangeroit les prisonniers en rendant homme pour homme, ou bien [a] deux cents cinquante drachmes d'argent pour chasque teste, si les uns en avoyent plus que les autres. Quand l'eschange eut esté ainsi fait, il se trouva que Hannibal en avoit encore de reste deux cents quarante Romains.

a. Ce sont environ vingt et cinq escus.

11 D : qu'on bruslast gastast tout

Le senat ordonna que lon n'envoyeroit point d'argent pour les delivrer, et blasma grandement Fabius d'avoir fait cest accord, comme n'estant ny honorable ny profitable à la chose publique, pour recouvrer des gens qui par lascheté de cueur s'estoyent laissez prendre aux ennemis. Ce qu'entendant, Fabius supporta patiemment le courroux du senat; mais n'ayant point d'argent, et ne voulant point faillir à sa parole, ny abandonner ses citoyens prisonniers, il envoya son filz à Rome avec procuration pour vendre ses terres, et luy en apporter l'argent incontinent. Le jeune homme y alla, vendit les heritages de son pere, et luy en porta bien tost l'argent au camp, dont il rachepta les prisonniers, en envoyant leur rençon à Hannibal. Plusieurs de ceulx qu'il avoit racheptez, le voulurent depuis rembourser, mais il n'en voulut onques rien prendre, et leur donna leur rençon à tous.

VIII. Depuis estant appellé à Rome par les presbtres, pour faire quelques solennelz sacrifices, il laissa l'armee entre les mains de Minutius pour la gouverner en son absence, avec condition de ne s'attacher point à l'ennemy, et de ne combatre point : ce que non seulement il luy defendit tresexpressement, comme ayant souveraine puissance, ains encore l'en admonesta, et l'en pria tres instamment, comme son amy. Minutius se souciant bien peu de toutes ses prieres et commandemens, aussi tost qu'il eut le dos tourné, commencea incontinent à harasser les ennemis : et un jour entre les autres ayant observé que Hannibal avoit envoyé bonne partie de son armee au fourrage et recouvrement de vivres, il alla charger ceulx qui estoyent demourez, et les mena batant jusque

16 A : ains leur donna leur rençon

dedans leur camp avec grand meurtre, et plus grand effroy de ceulx qui s'estoyent sauvez, lesquelz n'attendoyent pas moins que d'estre assiegez dedans leur camp : et encore apres que toute leur armee se fut rassemblee en un, il se retira malgré eulx, et sans rien perdre. Cela le remplit d'arrogance, et les soudards de temerité, encore plus que jamais. Si courut incontinent la nouvelle de ceste desfaitte jusques à Rome, et la feit on beaucoup plus grande qu'elle n'estoit : et Fabius l'ayant entendue dit qu'il craignoit beaucoup plus la prosperité de Minutius, qu'il ne faisoit son adversité. Mais le commun peuple s'en esjouit fort, et avec grande demonstration de joye accourut sur la place : là ou Metellus, l'un des tribuns du peuple, montant en la chaire aux harengues, leur feit un sermon, auquel il magnifia et loua haultement la vertu de Minutius, et à l'opposite chargea Fabius, non plus de lascheté et de couardise, ains de trahison : accusant aussi les autres principaux personnages de Rome, disant que des le commencement ilz avoyent tenu moyen de tirer ceste guerre en longueur, à fin de ruiner l'authorité et la puissance du peuple, et avoyent incontinent fait tumber les affaires soubs la main d'une monarchie, laquelle avec ses remises et delais donneroit loisir à Hannibal de se planter et maintenir en Italie, jusques à ce que les Cartaginois eussent moyen, avec le temps, de luy envoyer renfort d'une seconde armee, pour de tout poinct se saisir et s'emparer de toute l'Italie.

IX. Quoy entendu, Fabius se tira en avant pour parler au peuple, là ou il ne s'amusa point à respondre aux charges que le tribun luy avoit mises sus, ains dit

2 D : et le plus grand effroy — 18 A : accusant quand et quand les autres

qu'il falloit promptement achever les sacrifices et cerimonies du service divin, à fin qu'il s'en peust soudainement retourner au camp pour y chastier Minutius, lequel par dessus son expresse defense avoit combatu contre l'ennemy. Il n'eut pas plus tost achevé ces paroles, qu'il se leva incontinent un grand bruit et un tumulte parmy le peuple, pour le danger de Minutius, à cause que le dictateur a puissance de mettre en prison, et de faire mourir qui bon luy semble, sans forme de proces ny de jugement : et estimoit on, puis que Fabius estoit une fois sorty hors de son accoustumee clemence et bonté, qu'il deviendroit si aspre en son courroux, qu'il seroit bien malaisé de l'appaiser. Parquoy il n'y eut celuy en toute l'assistence qui ne se teust de peur, excepté le tribun Metellus, lequel ayant loy de tout dire, pour la seureté que luy donne son magistrat, qui seul retient son authorité quand il y a un dictateur eleu, et demeure en son entier, estans les autres supprimez, supplia lors à grande instance le peuple de ne vouloir point abandonner Minutius, ny ne permettre qu'il souffrist ce que Manlius Torquatus jadis avoit fait à son filz, auquel il feit trencher la teste apres avoir vaillamment vaincu et desfait son ennemy : les admonestant d'oster à Fabius ceste puissance tyrannique de la dictature, et de mettre leurs affaires entre les mains de celuy qui vouloit et sçauroit bien les conduire à port de salut. Le peuple fut fort emeu par ces seditieuses paroles, mais toutefois encore n'oza il contraindre Fabius de quitter la souveraine authorité de sa dictature, combien qu'il en eust bien mauvaise opinion, et qu'il fust tresmal content de luy : ains ordonna que Minutius auroit de là en avant egale puissance et

1 D: ceremonies

authorité pareille à celle du dictateur en la conduitte des affaires : ce qui jamais n'avoit encore esté ouy ne veu; mais bien tost apres il fut aussi fait une autre fois, apres la desconfiture de Cannes. Car estant lors Marcus Junius le dictateur au camp, lon eleut à Rome un autre dictateur, qui fut Fabius Buteo, pour nommer et creer de nouveaux senateurs, au lieu de ceulx qui estoyent morts en la bataille ; mais apres qu'il en eut nommé, et remply le conseil du senat, le jour mesme il laissa les sergens qui portoyent les haches devant luy, et renvoya la suitte qui l'accompagnoit par honneur, et se jetta à travers la presse du peuple sur la place, vaquant à ses particuliers affaires, ne plus ne moins qu'une personne privee.

X. Or cuidoyent bien les Romains que Fabius voyant comme lon avoit donné à Minutius puissance egale à la siene, le prendroit fort à cueur, et en seroit tres desplaisant : mais ilz ne cognoissoyent pas du tout sa nature, pource qu'il n'estima point que leur folie luy tournast à malheur, ny à dommage ou deshonneur, ains comme Diogenes le sage respondit à un qui luy disoit : « Ceulx « la se moquent de toy » — « Je ne m'en tiens, dit il, « point pour moqué; » voulant dire qu'il reputoit ceulx la seuls estre moquez, qui se passionnent et se troublent pour des moqueries. Ainsi enduroit Fabius doulcement, et sans passion quelconque, quant à ce qui le touchoit particulierement, tout ce que le peuple faisoit, servant d'exemple et de preuve manifeste aux philosophes, qui maintienent que l'homme sage et homme de bien ne peult estre nullement injurié ne deshonoré : car tout le desplaisir qu'il recevoit de la folie du peuple, estoit pour le regard de la chose publique, à cause qu'ilz avoyent donné moyen à un estourdy et temeraire de servir à sa

folle ambition au faict des armes. A l'occasion dequoy craignant que luy aveuglé de vaine gloire et de presumptueuse opinion de soymesme, ne se precipitast et hastast de faire quelque grand mal avant qu'il fust arrivé, il se partit soudainement de Rome, sans que personne en sceust rien, pour s'en retourner au camp : là ou il trouva Minutius si fier et si superbe, qu'il n'estoit plus aucunement supportable : car il vouloit avoir authorité de commander à toute l'armee à son tour. Ce que Fabius ne luy voulut point consentir, ains departit par moitié tout l'exercite avec luy, estimant qu'il valoit mieulx qu'il commandast tousjours seul à une partie de l'armee, que par tour à la totalité : si choisit pour soy la premiere et la troisieme legion, et luy donna la seconde et la quatrieme, et partagea aussi semblablement le secours des alliez. Et comme Minutius se vantast et glorifiast de ce, que la majesté du souverain magistrat avoit esté ravallee et abbaissee pour l'amour de luy, Fabius luy remonstra qu'il devoit penser, s'il estoit sage, que ce n'estoit point à luy, ains à Hannibal, qu'il avoit à combatre; et encore s'il se vouloit opiniastrer à estriver par jalousie encontre son compagnon, à tout le moins devoit il regarder que luy qui avoit gaigné, et qui avoit esté tant honoré par ses citoyens, ne fust pas moins soigneux de leur seureté et de leur salut, que celuy qui avoit esté vaincu et ignominieusement traitté par eulx.

XI. Minutius prit cest advertissement comme pour une moquerie simulee et couverte, à la maniere des vieillards, et prenant sa moitié de l'armee, se logea seul à part. Hannibal n'ignoroit rien de tout ce debat, ains espioit toutes les occasions pour se servir de leur discord. Or y avoit il entre leurs deux camps une motte non gueres malaisee à gaigner, et estoit une belle assiette

pour loger un camp à seureté, ayant commodité et aisance de toutes choses. La campagne d'alenviron, à la voir de loing, sembloit toute plaine et toute unie, pource qu'elle n'estoit point couverte de boscages : mais toutefois il y avoit quelques fonceaux et quelques vallees entre deux : à l'occasion de quoy Hannibal, encore qu'il eust bien le moyen de s'en saisir facilement d'emblee, s'il eust voulu, ne le voulut point faire, ains la laissa au milieu pour luy servir d'emorche à attirer ses ennemis au combat. Parquoy quand il veit que Minutius estoit separé d'avec Fabius, il espandit une nuict quelque nombre de ses gens par ces fonceaux et vallees, puis le matin au poinct du jour envoya une trouppe non gueres grosse à la descouverte pour occuper laditte motte, esperant qu'il pourroit bien attirer par ce moyen Minutius à combatre pour ce logis : comme il en advint. Car Minutius y envoya premierement ses coureurs, puis toute sa gendarmerie : et finablement voyant que Hannibal luy mesme venoit pour soustenir ses gens qui estoyent dessus la motte, il s'y en alla aussi avec tout le demourant de ses forces en bataille rengee, et feit un grand effort pour chasser ceulx qui defendoyent la motte. Le combat dura quelque temps egal entre les deux parties, jusques à ce que Hannibal, voyant que son adversaire avoit à bon esciant donné dedans ses rets, et qu'il monstroit le derriere de son bataillon tout nud à ceulx de ses gens qu'il avoit mis en embusche, leva incontinent le signe qu'il leur avoit baillé, auquel ilz se leverent tous à un coup, et se ruerent avec grands cris sur la queuë des Romains, dont ilz tuerent de primsault un bon nombre, et meirent les autres en un tel trouble, et en si grand effroy, qu'il n'est possible de le sçavoir bien exprimer. Si fut bien adonc la braverie de Minutius et sa fiere audace ravallee :

car il regardoit tantost l'un, tantost l'autre de ses capitaines au visage, et n'en voyoit pas un qui eust courage de demourer, ains estoyent tous prests de se tourner en fuitte : ce qui eust esté cause de leur totale ruine, pource que les Numides, soy sentans les plus forts, commenceoyent ja à se respandre par la plaine tout à l'environ, mettans en pieces tous ceulx qui se desbandoyent pour fouir.

XII. Estans donques les gens de Minutius tumbez en tel inconvenient, Fabius, qui avoit bien preveu le danger auquel ilz estoyent pour tumber, et qui pour ceste cause tenoit son armee toute preste en bataille, eut le soing de sçavoir ce qui se feroit, non par le rapport d'aucuns messagers, ains par le veoir luy mesme à l'œil de dessus une butte qui estoit au devant de son camp. Parquoy quand il veit Minutius et ses gens enveloppez de tous costez, et ja en branle de fouir, et qu'il entendit leurs cris, non comme de gens qui eussent cueur de combatre, ains qui estoyent effroyez et regardoyent à se sauver de vitesse, il frappa de la main sur sa cuisse, en gettant un grand souspir, et dit à ceulx qui estoyent autour de luy : « O Dieux, « comment Minutius s'est allé precipiter luy mesme en « sa ruine, plus tost que je n'attendoye, et plus tard qu'il « ne vouloit ! » Mais en disant cela, il feit quand et quand marcher les enseignes en diligence, criant tout hault : « Mes amis, il nous fault haster pour aller secourir « Minutius, qui est vaillant homme de sa personne, et « aimant le bien et l'honneur de son païs : et si d'adven« ture il a failly en se precipitant par trop, pour cuider « chasser les ennemis, il n'est pas maintenant temps de « l'en accuser, nous le luy remonstrerons une autre

5 D : se sentans — 20 A et D : jettant

fois. » Si rompit incontinent à son arrivee et escarta les Numides, qui estoyent au guet emmy la campagne : puis tira oultre jusques à ceulx qui chargeoyent sur la queuē des Romains, ou il en tua ceulx qui s'arresterent pour luy faire teste : car les autres, de peur qu'ilz tumbassent eulx mesmes au danger ou ilz avoyent rengé les Romains, avant que d'estre de tout poinct enfermez, se tournerent en fuitte. Parquoy Hannibal, voyant ceste mutation et regardant comme Fabius en personne, avec plus grand effort que son aage ne portoit, alloit fendant la presse des combatans, contremont la motte, pour penetrer jusques au lieu ou estoit Minutius, feit cesser le combat, commandant que lon sonnast la retraitte, et remena ses gens dedans son camp, estans les Romains bien aises de se pouvoir aussi retirer à sauveté : et dit on que Hannibal, en se retirant, dit à ses amis un tel mot en riant : « Ne vous ay je pas dit plusieurs fois que « ceste nuee que nous voyïons tousjours attachee à la cyme « des montagnes, se creveroit à la fin quelque jour, avec « orage et tempeste qui tumberoyt sur nous ? »

XIII. Apres ceste rencontre, Fabius ayant despouillé ceulx qui estoyent demourez morts sur le champ, se retira aussi en son camp, sans se laisser eschapper de la bouche une seule parole oultrageuse ny fascheuse de son compagnon. Mais Minutius, si tost qu'il fut de retour en son camp, assemblant ses gens, leur parla en ceste maniere : « Mes amis, ne faillir jamais en maniant de « grands affaires, est chose qui surpasse la nature de « l'homme : mais se servir des faultes passees pour ins- « truction de l'advenir, est fait en hommes sages et ver- « tueux. Quant à moy, je confesse n'avoir pas moins

14 D: ramena — 30: hommes sages, etc. [*même texte en* A *et en* D]

« d'occasion de me louer de la fortune, que de m'en « plaindre : car ce que le long temps ne m'avoit peu « enseigner, je l'ay appris en une bien petite partie d'un « seul jour : c'est que je ne suis point suffisant pour « commander, ains ay moy mesme besoing d'estre regy « et gouverné par autruy : et que je ne me doy point « opiniastrer follement à cuider vaincre ceulx desquelz il « m'est plus honorable confesser estre vaincu. Si vous « declare que le dictateur Fabius sera celuy qui desormais « vous commandera seul en toute autre chose : mais « pour luy donner à entendre que nous recognoissons la « grace qu'avons presentement receuë de luy, je seray « celuy qui vous guideray à l'en aller remercier, en me « rendant le premier obeïssant à ses commandemens, et « faisant tout ce qu'il m'ordonnera. » Ayant achevé ces paroles, il commanda aux portenseignes de le suyvre, et luy marcha le premier devers le camp de Fabius, là ou estant arrivé, il s'en alla droit à la tente du dictateur : dequoy chascun s'emerveilla, ne sachant ce qu'il vouloit faire. Fabius luy sortit audevant. Et Minutius, lui ayant mis ses enseignes à ses pieds, l'appella à haulte voix son pere : et ses soudards appellerent semblablement ceulx de Fabius leurs patrons, qui est le nom duquel les serfs affranchiz appellent ceulx qui les ont delivrez de servitude. Puis quand le bruit fut appaisé, Minutius se prit à dire hault et clair : « Seigneur dictateur, tu as ce jourd'huy gaigné deux victoires, l'une sur Hannibal, que « tu as vaincu par prouesse, et l'autre sur moy ton compagnon, que tu as vaincu par prudence et bonté : et « par l'une tu nous as sauvez, par l'autre tu nous as « enseignez : ainsi avons nous esté semblablement vaincus « en deux sortes, l'une par luy à nostre honte, et l'autre « par toy à nostre honneur et salut. Pourtant t'appelle je

« mon pere, ne trouvant autre appellation plus vene« rable, de laquelle je te puisse honorer, et me sentant « plus obligé à toy, pour la grace que j'ay presentement « receuë de toy, qu'à celuy mesme qui m'a engendré, « à cause que j'ay esté seul engendré par luy, et ay esté « sauvé par toy avec tant d'autres gens de bien qui sont « icy. » En disant ces paroles, il embrassa Fabius : et le semblable feirent aussi les soudards qui s'entracollerent estroittement, et se baiserent les uns les autres : de maniere que tout le camp se trouva plein de caresses et de larmes tresdoulces et espraintes à force de joye.

XIV. Depuis s'estant Fabius desmis du magistrat de la dictature, furent de rechef eleuz des consuls, les premiers desquelz suyvirent la mesme forme de gouverner que Fabius avoit commencee, se gardans de presenter bataille à Hannibal, et envoyans tousjours du secours à leurs subjects et alliez pour les entretenir et les garder de se rebeller, jusques à ce que Terentius Varro, homme de petit lieu, mais bien cogneu pour son audace temeraire, et pour le credit qu'il avoit acquis envers le peuple par ses flateries, fut parvenu à la dignité consulaire : car on pensa bien que par sa temerité et faulte d'experience il mettroit incontinent le tout au hazard d'une bataille, par ce qu'il crioit en toutes les assemblees du peuple que ceste guerre dureroit tousjours, tant que le peuple eliroit pour capitaines des Fabiens, et se vantoit publiquement, que des le premier jour qu'il verroit les ennemis, il les desferoit. En disant ces braves paroles, il assembla une telle puissance, que jamais les Romains n'en avoyent eu de si grande ensemble, contre quelque ennemy que ce fust : car il meit en un camp jusques au nombre de quatre vingts huit

8 A: s'entr' accollerent — 11 A: expraintes — 28 A: il assembla quand et quand une telle puissance

mille combatans : ce qui mettoit Fabius et les autres Romains qui avoyent bon sens, en grande crainte, pour autant qu'ilz ne voyoyent point de ressource aux affaires de Rome, s'il advenoit qu'ilz perdissent un si grand nombre de jeunesse. Si s'adressa Fabius à l'autre consul, qui se nommoit Paulus Æmilius, homme bien entendu au faict de la guerre, mais mal voulu de la commune, dont il redoubtoit encore la fureur, à raison de quelque amende en laquelle le peuple auparavant l'avoit condamné envers la chose publique, « et en le reconfortant l'admo- « nesta et encouragea de resister à la folle temerité de son « compagnon, luy remonstrant comme il n'auroit pas plus « d'affaire contre Hannibal que contre Terentius Varro, « pour le salut de son païs, à cause que tous deux cher- « choyent à combatre : l'un, pource qu'il n'entendoit pas en « quoy consistoit l'avantage de ses forces, et l'autre, pource « qu'il cognoissoit bien sa foiblesse. Mais il est plus rai- « sonnable que tu me croyes en ce qui concerne les affaires « de Hannibal, que Terentius Varro : et je t'asseure que « si lon ne luy baille point moyen de combatre ceste annee, « qu'il est force forcee, ou qu'il se ruine de soy mesme « s'il demeure, ou qu'il s'en fouye honteusement avec son « armee, attendu que jusques icy, quoy qu'il semble estre « victorieux et maistre de la campagne, il n'y a encore eu « personne de ses ennemis qui se soit tourné de son costé, « et que de l'armee qu'il a amenee de son païs quand et « luy, il ne luy en est pas demouré aujourdhuy un tiers. » A ces remonstrances le consul respondit en ceste maniere, ainsi que lon dit : « Quand je considere l'estat de mes « affaires, seigneur Fabius, il me semble estre meilleur pour « moy de tumber mort entre les picques de noz ennemis,

22 A : qu'il s'en fuye

« que retumber une autre fois entre les voix et suffrages « de noz citoyens. Toutefois, puis que le bien de la chose « publique requiert que lon face comme tu dis, je m'ef- « forceray de me monstrer sage capitaine à toy seul, « plus tost qu'à tous les autres ensemble qui me voul- « dront tirer au contraire. » Ainsi se partit de Rome Paulus en ceste intention : [XV.] mais Terentius, son compagnon, voulut à toute force qu'ilz commandassent à toute l'armee souverainement l'un apres l'autre, chascun son jour, et s'alla camper tout au plus pres de Hannibal, au long de la riviere d'Aufide, pres du bourg qui s'appelle Cannes. Et le jour que ce fut à luy à commander à son tour, il feit mettre hors de grand matin le signe de la bataille, qui estoit une cotte d'armes teincte en escarlatte, que lon estendoit dessus la tente du capitaine general, tellement que les ennemis mesmes du commencement s'effroyerent de veoir la hardiesse de ce nouveau capitaine, et le grand nombre de combatans qu'il avoit en son ost à comparaison d'eulx, qui n'estoyent pas de la moitié tant : toutefois Hannibal leur commanda qu'ilz s'armassent et se teinssent prests pour la bataille : et ce pendant luy avec peu de suitte s'en alla à cheval monter sur une petite butte, non gueres roide, de laquelle il pouvoit descouvrir evidemment tout le camp des Romains, et veit comment ilz se rengeoyent desja en bataille. Et comme l'un de ceulx qui estoyent en sa compagnie, homme de pareille noblesse et condition que luy, nommé Giscon, dit que le nombre des ennemis luy sembloit merveilleusement grand à le veoir ainsi de loing, Hannibal se fronceant le visage luy respondit : « Encore y a il une autre chose « bien plus esmerveillable, de laquelle tu ne t'es point

5 D : plustost

« advisé, Giscon. » Giscon luy demanda incontinent : « Et quelle ? » — « C'est, dit il, que de tout ce grand nombre « de combatans que tu vois là, il n'y en a pas un qui « s'appelle Giscon comme toy. » Ce mot de risee, dit au contraire de ce que les assistens attendoyent, qui pensoyent bien que ce deust estre chose de consequence, les feit rire à bon esciant : si descendirent de dessus la butte tous rians, et racompterent à ceulx qu'ilz rencontrerent par le chemin ceste sornette, de sorte que la risee en alla incontinent de main à main en la pluspart du camp, et ne se pouvoit pas Hannibal mesme estancher de rire. Ce que voyans, les soudards Cartaginois en prirent une grande asseurance, faisans leur compte que leur general ne se seroit pas ainsi mis à plaisanter et à rire si pres du peril, s'il ne se fust senty de beaucoup le plus fort, et qu'il n'eust bonne cause de mespriser les ennemis.

XVI. Davantage en la bataille il usa de deux ruses de capitaine bien advisé : la premiere fut, de l'assiette du lieu, ou il rengea ses gens en bataille, de sorte qu'ilz avoyent le vent au dos : car il tiroit un vent impetueux et bruslant comme un estourbillon de foudre, lequel enlevoit de la plaine, qui estoit de grande estendue et sablonneuse, une poudre ardente comme feu, et la passant par dessus le bataillon des Cartaginois, la jettoit droit contre les yeux et les visages des Romains, par telle violence qu'ilz estoyent contraints de tourner les visages en arriere, et troubler leurs rengs. La seconde ruse fut la forme de laquelle il ordonna sa bataille : car il meit deçà et dela aux deux ailes les meilleurs combatans et les plus vaillans hommes qu'il eust en

5 D : les assistans — 12 D : les soldats [*et sic ailleurs*]

tout son ost, et remplit le milieu des pires et des plus inutiles qui y fussent, dont il feit comme une poincte, laquelle se jettoit en avant, et passoit de beaucoup les deux costez du front de sa bataille, ayant enjoint à ceulx des ailes, que quand les Romains auroyent rompu ce premier front, et qu'ilz poursuyvroyent les reculans en arriere, de façon que le milieu de sa bataille viendroit à s'enfoncer et à se courber en croissant, et que les ennemis se trouveroyent au dedans, alors ilz se ruassent d'un costé et d'autre sur eulx, et les chargeassent incontinent par les flancs, et les envelopassent par derriere. Cela fut cause du plus grand meurtre : car quand le milieu commencea à reculer et à recevoir au dedans les Romains, qui poursuyvoyent asprement, la bataille de Hannibal changea de forme, et au lieu qu'elle estoit au commencement en poincte, elle se trouva enfoncee au milieu en figure de croissant : et adonc les capitaines des bendes choisies qui estoyent aux deux ailes, feirent tourner leurs gens, les uns à la main gauche, les autres à la droitte, et chargerent les Romains par les flancs et par derriere ou ilz estoyent nuds, et ainsi meirent en pieces tous ceulx qui ne se peurent sauver de vistesse avant que d'estre enveloppez. Encore dit on qu'il advint un autre inconvenient fortuit à la chevalerie romaine : ce fut que le cheval du consul Paulus Æmilius, ayant esté blecé, le porta par terre : à l'occasion dequoy ceulx qui estoyent les plus prochains de luy, meirent incontinent pied à terre pour le secourir : ce que voyans les autres qui en estoyent plus loing, imaginerent incontinent que ce fust un commandement fait à tous generalement : à l'occasion dequoy ilz descendirent de cheval, et combatirent à pied. Quoy voyant Hannibal dit : « Je les aime « mieulx ainsi, que s'ilz me les eussent livrez piedz et

« poings liez. » Mais quant à ces particularitez la, ceulx qui ont escrit les histoires au long, les exposent plus à plein. Au demourant, des deux consuls, Varro se sauva à cheval avec peu de suitte de ses gens dedans la ville de Venouze, et Paulus en la foule et presse de ceste route, ayant le corps plein de traicts, qui estoyent demourez dedans ses playes, et le cueur aggravé d'un si angoisseux regret que de veoir la desconfiture de ses gens, estoit assis aupres d'une roche attendant que quelcun des ennemis vinst l'achever de tuer : mais pour la grande quantité de sang dont il avoit toute la teste et la face souillee, peu de gens le recognoissoyent, de maniere que ses amis et ses serviteurs mesmes passoyent oultre sans le cognoistre, et n'y eut qu'un jeune homme de maison noble et patriciene, nommé Cornelius Lentulus, qui l'ayant apperceu, se meit en devoir de le sauver : car il se jetta incontinent à pied, et luy amena son cheval, le priant de vouloir monter dessus, pour essayer de se reserver à la necessité de son païs, qui avoit plus grand besoing que jamais d'un bon et sage capitaine : mais il refuza l'offre et la priere du jeune gentilhomme, et le contraignit de remonter à cheval, quoy qu'il en plorast de pitié, et s'estant soublevé pour luy toucher en la main luy dit : « Tu « diras de ma part à Fabius Maximus, et luy tesmoi« gneras comme Paulus Æmilius a tousjours observé et « suyvy son conseil jusques au bout, et n'a jamais rien « trangressé de ce qu'il luy avoit accordé : mais qu'il a « esté forcé par Varro premierement, et puis apres par « Hannibal. » Ayant dit ces paroles, il donna congé à Lentulus, et se rejecta en la presse de ceulx que lon tuoit, là ou il mourut. On tient qu'il fut tué en ceste bataille

1 A : quant à ses — 11 D : du sang — 14 D : noble patricienne

cinquante mille Romains, et en fut pris de prisonniers quatre mille, et dix autres mille qui depuis la bataille furent pris es deux camps.

XVII. Ceste belle victoire gaignee, les amis de Hannibal luy conseilloyent qu'il suyvist sa fortune, et qu'il entreroit pesle mesle quand et les fuyans dedans la ville de Rome, tellement que à cinq jours de là il pourroit soupper dedans le Capitole. Il n'est pas aisé à dire quelle raison l'en destourna, sinon que je pense, plus tost qu'autrement, que ce fut quelque bonne fortune, ou quelque Dieu favorable à l'empire Romain, qui se meit au devant, et qui le feit avoir peur et reculer à le faire. A l'occasion dequoy lon dit qu'un Cartaginois, nommé Barca, luy dit en cholere : « Hannibal, tu sçais bien « vaincre, mais tu ne sçais pas user de la victoire. » Toutefois ceste victoire luy apporta une mutation si grande, qu'au lieu qu'il n'avoit pas au paravant une seule ville, une seule estappe, ny un seul port en Italie, et qu'il avoit grande difficulté et grande peine à nourrir son armee de ce qu'il pouvoit ravir et desrober à la journee, n'ayant pas une retraitte asseuree, ny aucun lieu certain sur quoy il peust fonder l'esperance de l'entretenement de ceste guerre, ains allant ça et là errant et tenant les champs avec son armee, comme avec une grosse trouppe de brigands et de larrons, alors il receut en son obeïssance presque toute l'Italie : car la plus part des plus grandes et plus puissantes nations d'icelle se rendirent incontinent à luy : et la cité de Capoue, qui estoit la plus grosse qui y fust, apres celle de Rome, se tourna de son costé. Ainsi peut on clairement veoir par ce bel exemple que c'est un grand mal d'avoir à esprouver la sagesse d'un

31 A : d'un bon capitaine

capitaine, et non pas seulement la feaulté d'un amy, ainsi que dit le poëte Euripides : car ce que paravant on appelloit couardise et froideur en Fabius, incontinent apres la bataille fut estimé, non point discours de sens humain, ains plus tost de quelque celeste et divin entendement, qui preveoit les choses à advenir de si loing, qu'elles ne sembloyent pas croyables à ceulx mesmes qui les enduroyent. Au moyen dequoy Rome tout aussi tost rejetta le demourant de son esperance sur luy, et recourut à son conseil ne plus ne moins qu'à la sauvegarde d'un temple ou d'un autel, de sorte que la premiere et principale cause de faire demourer le peuple ensemble, sans s'escarter ça et là, comme il feit du temps que Rome fut prise par les Gaulois, fut l'opinion et confiance que lon eut en sa prudence. Car au lieu que paravant il sembloit couard et deffiant, lors qu'il n'estoit point encore arrivé de dangereux inconvenient, à l'heure que chascun se plongeoit en pleur et en dueil infiny qui ne servoit de rien, et que tout le monde estoit si troublé, qu'on ne donnoit ordre à chose quelconque, luy seul au contraire alloit par la ville d'un pas moderé, avec un visage constant et asseuré, saluant courtoisement un chascun, ostant les cris et lamentations feminines, et defendant les assemblees des convois, qui se font pour lamenter publiquement un trespassé à son enterrement. Et au contraire il suada à ceulx du senat de s'assembler en conseil, donna courage à ceulx qui estoyent en magistrat, estant luy mesme toute leur force et toute leur vertu, pource qu'il n'y avoit homme ayant charge publique, qui ne jettast ses yeux sur luy, pour sçavoir ce qu'il avoit à faire.

XVIII. Si feit mettre aux portes de la ville des gardes

6 D : les choses à venir

pour empescher de sortir ceulx qui s'en voudroyent fouir et abandonner Rome : et davantage limita le temps et le lieu du dueil, ordonnant que qui le voudroit faire, le feist en son privé dedans sa maison, et durant l'espace de trente jours seulement, apres lesquelz il falloit que tout dueil cessast, à fin que la ville fust pure et nette de toutes telles choses. Et estant la feste de Ceres escheute environ ces jours la, il luy sembla qu'il valloit mieulx omettre du tout les sacrifices et la procession que lon avoit accoustumé de faire à tel jour, que de donner à cognoistre par le petit nombre et la tristesse de ceulx qui y assisteroyent, la grandeur de la perte qu'ilz avoyent faitte, pource que les Dieux prennent plaisir à estre servis joyeusement par ceulx qui sont en prosperité. Ce neantmoins tout ce que les devins ordonnerent estre fait pour pacifier l'ire des Dieux, ou pour divertir les menaces des sinistres prodiges, fut fait : car on envoya à l'oracle d'Apollo, en la ville de Delphes, un parent de Fabius, que lon surnommoit Pictor : et ayans esté deux religieuses Vestales corrumpues, l'une fut enterree toute vive, selon la loy et la coustume, et l'autre se feit mourir elle mesme. Mais bien fait en cest endroit à admirer la grandeur de courage et magnanime clemence des Romains, en ce que retournant le consul Varro de la desconfiture le plus malheureusement et le plus honteusement qu'homme en eust sceu retourner, et en estant luy mesme si honteux et si desplaisant, qu'il n'ozoit pas lever la teste, le senat toutefois luy alla encore au devant jusques à la porte de la ville, avec tout le peuple entierement, et le receurent honorablement. Qui plus est, ceulx qui estoyent en magistrat, et les principaux du senat, entre

19 A: aiant esté

lesquelz estoit Fabius, quand on eut fait silence, le louërent de ce qu'il n'avoit point desesperé du salut de la chose publique, apres une calamité si grande, ains estoit retourné en la ville pour donner ordre aux affaires, et user de l'authorité des loix et du service de ses citoyens, comme ayans encore moyen de se sauver et ressourdre.

XIX. Mais quand ilz entendirent que Hannibal apres la bataille s'estoit tourné vers les autres contrees de l'Italie, alors ilz reprirent courage, et envoyerent des capitaines et des armees aux champs, entre lesquelz les deux principaux furent Fabius Maximus et Claudius Marcellus, qui par voyes presque du tout contraires avoyent acquis louange egale et reputation pareille : pource que Marcellus, ainsi que nous avons escrit en sa vie, estoit homme qui executoit vivement, comme celuy qui estoit prompt à la main, hardy de nature, et proprement tel que ceulx que Homere appelle martiaux et belliqueux, pour se hazarder et adventurer hardiment à tout danger : au moyen dequoy, ayant affaire à un autre capitaine hardy et avantureux aussi, il s'attachoit à tout propos de pareille audace en toutes rencontres à luy. Mais au contraire, Fabius perseverant tousjours en son premier advis esperoit que qui ne combatroit ny ne harasseroit point Hannibal, il se ruineroit et se desferoit de soymesme, et que son armee se mineroit d'elle mesme à force de guerroyer continuellement, ne plus ne moins que le corps d'un champion de lucte, qui pour avoir fait trop d'efforts se trouve cassé et rompu. Pourtant escrit Posidonius que l'un fut appellé l'espee, et l'autre le bouclier des Romains, et que la fermeté et constance de Fabius à faire la guerre

7 A et D : resourdre — 19 D : pour se hazarder hardiment à tout danger

seurement, sans commettre rien à la fortune, meslee avec la vehemence de Marcellus, fut ce qui preserva l'empire de Rome : car Hannibal rencontrant à toutes heurtes en son chemin l'un qui estoit impetueux comme un torrent, trouvoit que son armee en estoit toute esbranlee, froissee et harassee : et l'autre, qui estoit comme une petite riviere qui luy couloit tout doulcement par dessoubs, sans faire bruit, mais continuellement l'alloit minant et consumant petit à petit, jusques à ce que finablement il se trouva reduit à telz termes, qu'il estoit las de combatre contre Marcellus, et si redoubtoit Fabius, qui ne combatoit point : pource que pendant tout le temps que dura ceste guerre, il eut presque tousjours en teste ces deux capitaines estans præteurs ou consuls ou proconsuls : car l'un et l'autre fut par cinq fois eleu consul. Et quant à Marcellus, il luy dressa une embusche en son cinquieme consulat, ou il le surprit et tua. Mais quant à Fabius, il le tenta et le sonda bien par plusieurs fois, et par toutes sortes d'eschoguettes, de ruzes et d'embusches ; mais il ne luy sceut jamais rien faire, sinon qu'une fois qu'il l'avoit ja esbranlé, il luy cuida faire donner dedans les filez : car il avoit contrefait des lettres missives, comme si les principaux de la ville de Metapont luy eussent escrit qu'il s'en vinst celle part, et qu'ilz luy livreroyent la ville entre ses mains, et que ceulx qui estoyent de l'intelligence n'attendoyent autre chose, sinon qu'il s'approchast de là. Ces lettres emeurent un peu Fabius, de sorte qu'il avoit ja resolu de prendre une nuict partie de son armee, et s'y en aller : mais pource que les signes des oiseaux ne luy en promettoyent point bonne issue, il s'en deporta : et tantost apres il descouvrit que

19 D : par toutes sortes d'aguets

c'estoyent lettres que Hannibal avoit finement contrefaittes pour le surprendre, et que luy mesme en personne s'estoit embusché pres de la ville pour l'attendre : mais cela se doibt à l'adventure attribuer à la grace des Dieux, qui le voulurent preserver.

XX. Au demourant, quant aux rebellions des villes subjettes et soulevemens des peuples alliez, Fabius estoit d'opinion qu'il valloit mieulx les contenir par doulx et humain traittement, de maniere qu'ilz eussent honte de se remuer sans occasion, que d'aller severement rechercher toutes suspicions, ny se porter trop aigrement envers ceulx qui seroyent aucunement souspeçonnez. Auquel propos on racompte qu'il y avoit en son ost un soudard Marsien de nation, vaillant homme de sa personne, et d'aussi noble maison qu'il y en eust entre tous les alliez, lequel avoit tenu quelques paroles avec d'autres soudards de s'en aller rendre aux ennemis : Fabius qui en sentit le vent, ne luy feit point pire chere pour cela, ains l'appellant à soy, luy dit, « qu'il confessoit que lon « n'avoit pas tenu tel compte de luy comme il meri- « toit : dequoy, dit il, pour le present je blasme les par- « ticuliers capitaines qui vont ainsi distribuans les « appointemens et honneurs par grace et par faveur, « non pas par merite : mais cy apres je t'en donneray le « tort à toy mesme, si tu ne parles quelquefois à moys « et ne me dis priveement tes necessitez, quand tu aura, « besoing de quelque chose. » Luy ayant dit ces paroles, il luy donna un cheval de service pour la guerre, et l'honora d'autres pris d'honneur dont on a accoustumé de recompenser les gens de bien : ce qui feit que le sou-

10 D : recercher — 12 D : soupçonnez — 17 D : soldats — 22 A : distribuant — 28 A : il luy donna quand et quand un cheval — 30 D : soldat [*et sic plus bas*]

dard depuis ce jour la devint tresfidele et tresaffectionné au service des Romains. Car il estoit bien advis à Fabius qu'il n'y avoit raison quelconque que les veneurs, escuyers et autres qui se meslent de dompter les bestes irraisonnables, leur ostassent la fierté sauvage et farouche qu'elles ont de nature, par diligence, accoustumance et soing de leur nourriture, plus tost que par les batre à coups de fouet, ny les tenir empestrees : et que celuy qui prent à gouverner des hommes, n'usast plus de patience, de doulceur et de clemence, que de rudesse pour les corriger, et qu'il les traittast plus rudement et plus durement que les laboureurs ne font les figuiers, oliviers et pommiers sauvages, lesquelz ilz apprivoisent et addoulcissent si bien qu'ilz en font à la fin de bons figuiers, bons oliviers et bons pommiers. Une autre fois quelques particuliers capitaines luy rapporterent qu'il y avoit un de leurs soudards qui s'escartoit souvent du camp et s'esloignoit de son enseigne : il leur demanda quel homme il estoit au demourant : ilz luy respondirent tous unanimement que c'estoit un fort bon homme de guerre, et que lon faudroit bien à en trouver un pareil en toutes leurs bendes, et quand et quand luy reciterent quelques prouesses notables, et quelques preuves de sa personne que ilz luy avoyent veu faire. Parquoy Fabius feit soigneusement enquerir quelle estoit la cause qui le faisoit ainsi souvent sortir hors du camp, et trouva qu'il estoit amoureux d'une jeune femme, et que pour l'aller voir il s'escartoit à tous coups de son enseigne, et mettoit sa vie en grand danger, pource qu'il y avoit assez loing : cela entendu, il y envoya quelques gens, sans que le soudard en sceust rien, et la feit prendre et cacher dedans sa tente, puis appella le soudard qui estoit Lucanien de nation, et le retirant à

32 D : et le tirant à part

part, luy dit : « J'ai bien sceu comme tu as couché plu- « sieurs nuicts hors du camp, contre les loix èt ordon- « nances militaires des Romains : mais aussi ay-je bien « entendu que tu es homme de bien au demourant : « pourtant te pardonne-je les faultes passees, en conside- « ration de tes bons services : mais doresnavant je te veux « donner en garde à un autre qui me rendra compte de « toy. » Le soudard se trouva bien estonné quand il entendit ces paroles. Et Fabius faisant sortir son amie, la luy meit entre ses mains, en luy disant : « Ceste cy « me respondra que cy apres tu demoureras au camp « avec nous : et au reste, ce sera à toy à nous faire « cognoistre par effect que ce n'estoit point pour autre « cause meschante que tu te desrobois, en te servant de « l'amour de ceste cy pour une couverture. » Voila ce que lon treuve par escript quant à ce propos.

XXI. Au demourant, Fabius regaigna en ceste maniere et remeit en l'obeïssance des Romains la ville de Tarente, qui leur avoit esté emblee par trahison : il y avoit en son camp un jeune homme Tarentin, qui avoit dedans la ville une sœur, laquelle luy estoit fort fidele et l'aimoit cordialement : or estoit amoureux d'elle un capitaine Brutien de nation, l'un de ceulx à qui Hannibal avoit commis la garde de la ville : cela donna esperance et moyen au jeune homme Tarentin de conduire à chef son entreprise, laquelle il communiqua à Fabius, et de son consentement s'en fouit et s'alla rendre dedans Tarente, donnant à entendre qu'il se vouloit de tout poinct retirer aupres de sa sœur. Et pour les premiers jours qu'il y fut, le capitaine Brutien coucha tout seul à part, à la requeste de la fille, qui pensoit que son frere ne sceust rien de

16 D : ce qu'on trouve — 17 D : regagna

son faict : mais au bout de quelques jours, le jeune homme la tira à l'escart, et luy dit : « Ma sœur, il estoit « grand bruit jusques au camp des Romains que l'un des « principaulx hommes de ceste garnison t'entretenoit ; je « te prie, dis moy qui il est : car pourveu qu'il soit gen- « til compagnon, et aussi homme de bien de sa personne « comme lon dit, la guerre qui confond toutes choses, « fait qu'il ne peut chaloir de quel lieu il soit, et n'y a « rien de deshoneste en ce que lon fait par force : c'est « un grand heur en temps ou le droit et la raison n'ont « point de lieu, à tout le moins de se rencontrer entre « les mains d'un doulx et gracieux seigneur. » La sœur, ayant ouy ces paroles de son frere, envoya querir le capitaine Brutien, et luy feit cognoistre son frere, lequel se meit incontinent à luy faciliter la jouissance de ses amours, et à luy rendre sa sœur encore plus traittable et plus amoureuse qu'elle ne l'estoit au paravant : au moyen dequoy le capitaine aussi commencea à prendre asseurance de luy, de maniere qu'il fut desormais facile au jeune Tarentin de gaigner et faire tourner la vouluntè de cest homme amoureux et mercenaire, soubz l'esperance de grands presents qu'on luy promettoit, et que Fabius luy devoit faire. Ainsi l'escrit la plus grande partie des historiens : toutefois il y en a qui escrivent que la femme qui gaigna le capitaine Brutien n'estoit point Tarentine, ains estoit Brutiene, de laquelle (ce disent ilz) Fabius se servoit pour concubine : et qu'elle ayant sceu que le capitaine des Brutiens qui estoyent en garnison dedans Tarente, estoit aussi Brutien et de son propre païs, en parla à Fabius, du consentement duquel elle s'approchant des murailles de la ville parla à luy, et feit si bien qu'elle le gaigna.

XXII. Mais pendant que ceste trame s'ourdissoit,

Fabius, voulant distraire et escarter Hannibal de ce quartier la, escrivit aux gens de guerre qui estoyent pour les Romains dedans la ville de Rege, qu'ilz courussent le païs des Brutiens, et qu'ilz allassent mettre le siege devant la ville de Caulonie pour la raser et destruire : car ilz estoyent bien jusques au nombre de huit mille hommes, la plus part traistres, estans passez d'un camp à l'autre, et les plus inutiles de ceulx qui ayans esté notez d'infamie pour leurs mauvais deportemens, avoyent illec esté transportez de la Sicile par Marcellus, de sorte qu'en les perdant, la chose publique ne faisoit pas grande perte, ny n'estoit pas pour en avoir grand regret. Si pensa Fabius que les exposant en proye à Hannibal, comme un appast pour le tirer arriere de ce quartier la, il le divertiroit des environs de Tarente : comme il advint : car incontinent Hannibal se coula celle part avec son armee pour les attrapper ; et ce pendant Fabius alla mettre le siege devant Tarente, là ou six jours apres qu'il y fut arrivé, le jeune homme qui avoit avec sa sœur conduit la trame du capitaine Brutien, s'en vint une nuict devers luy, apres avoir bien noté et remarqué l'endroit de la muraille que le Brutien avoit à garder, lequel avoit promis de se faindre et de laisser entrer ceulx qui viendroyent assaillir ce costé la. Toutefois Fabius ne voulut pas du tout fonder l'esperance de ceste execution sur la trahison du Brutien : il est bien vray qu'il alla luy mesme en personne se presenter devant cest endroit la, mais ce fut sans rien attenter pour un temps : et ce pendant il feit donner l'assault vivement à tous les autres costez de la ville, tant par mer que par terre, avec grands cris et grand bruit, jusques à ce que le capitaine Brutien,

15 D : il avint

voyant que tous ceulx de la ville et de la garnison couroyent la part ou ilz entendoyent le bruit si grand, feit signe à Fabius qu'il estoit temps : lequel adonc feit apporter force eschelles, par ou il monta avec sa trouppe sur les murailles, et ainsi se saisit de la ville. Mais il semble qu'en cest endroit il se laissa vaincre à l'ambition : car il commanda que lon tuast les Brutiens les premiers, à fin que lon ne sceust point qu'il avoit emporté la ville par trahison : en quoy il se trompa, car non seulement il n'en rapporta pas la gloire qu'il en esperoit, ains y acquit le blasme de desloyaulté et de cruaulté. Il mourut aussi en ceste prise grand nombre des Tarentins, et si en fut encore vendu trente mille chefz, toute la ville saccagee, et du pillage furent portez aux coffres de l'espargne publique à Rome[a] trois mille talents. Lon dit qu'ainsi comme lon pilloit et emportoit tout l'autre butin, le greffier qui en tenoit le registre demanda à Fabius qu'il vouloit que lon feist des Dieux, entendant les tableaux et les images d'iceulx, et que Fabius luy respondit : « Laissons aux Tarentins leurs Dieux courroucez à eulx. » Toutefois il feit transporter à Rome la statue de Hercules, d'excessive grandeur, qui estoit à Tarente, et la feit poser au Capitole, joignant laquelle il feit aussi dresser son image de bronze estant à cheval : en quoy il se monstra de beaucoup plus violent que Marcellus, ou, pour mieux dire, il feit cognoistre au monde combien l'humanité, clemence et bonté de Marcellus estoit admirable, ainsi comme nous avons escrit en sa vie.

XXIII. Hannibal, ayant entendu la nouvelle de ce siege, s'estoit mis en chemin pour venir en diligence secourir Tarente, et dit on qu'il ne faillit à y arriver à

a. Un million et huict cens mille escus.

temps que d'environ deux lieues et demie : et quand il sceut au vray qu'elle estoit prise, il dit tout hault en public : « Les Romains ont donques aussi leur Hannibal, « car nous avons perdu Tarente tout en la mesme sorte « que nous l'avions gaignee. » Mais puis apres quand il fut retiré en son privé, ce fut la premiere fois qu'il dit entre ses familiers que de longue main il avoit bien preveu qu'il leur seroit difficile, mais lors qu'il cognoissoit evidemment qu'il leur estoit du tout impossible de tenir l'Italie avec les forces qu'ilz avoyent. Fabius entra dedans Rome en triumphe pour la seconde fois à cause de ceste prise, et fut son second triumphe plus magnifique que son premier, comme d'un vaillant champion de lucte qui souvent faisoit teste à Hannibal, et qui se desmesloit aiseement de toutes ses ruzes, ne plus ne moins que des prises et accrochemens de lucte qui n'avoyent plus la mesme force ny roideur qu'elles souloyent au paravant avoir, à cause que son armee estoit en partie effeminee pour les delices et les richesses qu'elle avoit amassees, et en partie aussi recreuë et diminuee par les continuelles secousses et rencontres qu'elle avoit endurees. Or y avoit il un Romain nommé Marcus Livius, qui avoit esté gouverneur de Tarente lors que Hannibal l'avoit prise, et neantmoins avoit retenu le chasteau, et l'avoit gardé jusques à ce que la ville retourna une autre fois en la puissance des Romains : il fut marry de voir tant d'honneur que lon faisoit à Fabius, de sorte qu'un jour en plein senat, estant transporté d'ambition et d'envie, il ne se peut tenir de dire que c'estoit luy et non pas Fabius qui estoit cause de la prise de Tarente. Fabius s'en prit à rire, et luy respondit sur le champ : « Tu as dit la verité; « car si tu ne l'eusses point perdue, je ne l'eusse point reprise. »

XXIV. Mais les Romains honorerent grandement Fabius en toutes autres choses, et mesmement en ce qu'ilz eleurent son filz consul, lequel estant ja entré en possession de son magistrat, ainsi comme il despeschoit quelques affaires touchant le faict de la guerre, son pere, fust ou pour la debilité de sa vieillesse, ou pource qu'il voulust esprouver son filz, monta à cheval pour aller devers luy, et passa à travers la presse des gens qui estoyent autour de luy et qui avoyent affaire à luy : mais le jeune homme l'ayant advisé de loing, ne le voulut pas supporter, ains luy envoya un officier luy faire commandement de descendre de cheval, et de venir à pied, si d'adventure il avoit aucune chose à faire au consul. Ce commandement despleut à tous les assistans, qui jetterent incontinent leurs yeux sans dire mot sur Fabius, comme estimans que lon faisoit tort à sa grandeur ; mais luy descendit incontinent à pied, et s'en alla plus viste que le pas, embrasser et caresser son filz, en luy disant : « Tu « as raison, mon filz, et fais tresbien de monstrer que tu « sçais à qui tu commandes, et que tu cognois la gran- « deur de l'authorité consulaire que tu as receuë. C'est « le vray moyen par lequel nous et noz ancestres avons « augmenté l'empire de ceste cité, en ayant tousjours plus « cher le bien et l'honneur de nostre païs que pere ne « mere ny enfans. » Aussi à la verité dit on que le bisayeul de Fabius, le plus grand et le plus honoré personnage qui fust en Rome de son temps, comme celuy qui avoit esté consul par cinq fois, et qui avoit eu plusieurs triumphes, à raison de plusieurs grandes et glorieuses victoires qu'il avoit gaignees, voulut bien depuis estre encore lieutenant de son filz et aller soubs luy à la guerre quand il fut eleu consul : et finablement retour-

32 D: finalement

nant son filz victorieux en la ville sur un chariot de triumphe, tiré par quatre chevaux, il le suyvit à cheval parmy la trouppe des autres, faisant gloire de ce qu'ayant par droit d'authorité paternelle domination sur son filz, et qu'estant le plus grand homme de ses citoyens, et pour tel tenu et reputé, neantmoins il se soubmettoit vouluntairement à la loy et au magistrat qui avoit l'authorité d'icelle : toutefois ce personnage la avoit bien d'autres vertus qui le rendoyent d'ailleurs admirable. Mais il advint que ce filz de Fabius mourut avant luy, la mort duquel il supporta modereement, comme personne sage et comme bon pere : car estant la coustume qu'à la mort des personnages illustres, leurs plus proches parents feissent une funebre harengue à leur louange, au convoy de leurs obseques, il feit luy mesme l'oraison à l'honneur de son filz, et la prononcea luy mesme publiquement sur la place, et, qui plus est, la redigea par escript et la publia.

XXV. Environ ce temps Cornelius Scipion fut envoyé en Espagne, dont il dechassa les Cartaginois, apres les avoir desfaits en plusieurs batailles, et y avoir conquis plusieurs grosses villes, et mis en grande reputation les affaires des Romains, dont il fut à son retour autant ou plus honoré, aimé et estimé que nul autre qui fust en la ville. Au moyen dequoy, ayant esté eleu consul, il considera que le peuple romain attendoit et exigeoit de luy quelque chose plus grande que des autres : si pensa que de s'attacher à combatre Hannibal au dedans de l'Italie seroit trop fait à la vieille mode, et sentiroit trop son vieillard, et pourtant resolut incontinent en soymesme de faire voir les armes Romaines en

10 D : il avint

Afrique, et aller piller le païs jusques aux portes de Cartage mesme, en transferant la guerre de l'Italie en Libye, s'efforceant de tout son pouvoir de le mettre en teste au peuple, et le luy faire trouver bon. Mais Fabius au contraire se persuadant que ce qu'entreprenoit ce jeune homme mal advisé, fust aller precipiter la chose publique en un extreme danger, s'estudia de mettre Rome en la plus grande frayeur qu'il luy fut possible, sans y espargner ne parole ne faict, qu'il pensast pouvoir servir à destourner le peuple de ceste voulunté : et sceut si bien dire et faire, qu'il avoit tiré le senat à son opinion : mais le peuple estima que c'estoit l'envie qu'il portoit à la gloire de Scipion, qui luy faisoit procurer tout cela, pour arrester le cours de sa bonne fortune, de peur que si d'adventure il venoit à faire quelque grand et memorable exploit, comme d'esteindre de tout poinct ceste guerre, ou de chasser Hannibal hors de l'Italie, il ne semblast que luy se fust porté trop laschement et trop mollement d'avoir fait trainner ceste guerre si longuement. Quant à moy, je cuide bien que ce qui meut Fabius du commencement à luy contredire, ne fut autre chose que le soing du salut de la chose publique, pour le grand danger qu'il y avoit en telle resolution : mais aussi pense-je que depuis il passa oultre le devoir, et s'aheurta trop opiniastrement, fust ou par ambition, ou par obstination, à vouloir empescher l'accroissement de Scipion, attendu mesmement qu'il feit tout ce qu'il peut, pour persuader à Crassus, compagnon de Scipion au consulat, qu'il ne luy cedast ny ne luy quittast point la conduitte de l'armee, ains si bon luy sembloit de passer en Afrique pour aller faire la guerre aux Cartaginois, qu'il y allast plus tost luy mesme,

9 C: esparger [*sic*]; A et D: espargner — 31 D: plustost

et, qui plus est, empescha que lon ne luy delivrast argent pour ceste guerre. Au moyen dequoy Scipion estant contraint de s'en prouvoir d'ailleurs sur son credit, en amassa es villes de la Thoscane, lesquelles, pour l'amour qu'elles luy portoyent, contribuerent à son entreprise, et demoura Crassus en la maison, tant pource qu'il estoit homme doulx et non ambitieux ny contentieux de sa nature, comme aussi pource qu'il tenoit la prelature du souverain pontife, qui par la loy de leur religion est contraint de demourer en la ville.

XXVI. Parquoy Fabius, voyant qu'il ne faisoit rien par ce chemin la, alla de rechef par un autre à l'encontre de Scipion, taschant à retenir et arrester les jeunes hommes qui desiroyent aller à ce voyage avec luy : car il crioit ordinairement en toutes les assemblees du senat et du peuple, qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fouir Hannibal, mais qu'il emmenoit encore quand et luy ce qui restoit de forces en Italie, abusant la jeunesse de vaine esperance, et persuadant aux jeunes gens d'abandonner leurs femmes, leurs peres et meres et leur païs, lors que l'ennemy qui tousjours avoit esté victorieux, et non jamais vaincu, estoit à leurs portes. Ces paroles de Fabius donnerent si grande crainte aux Romains qu'ilz ordonnerent que Scipion se serviroit donques en son entreprise de l'armee qui estoit en la Sicile seulement, excepté qu'il pourroit mener d'avantage trois cents hommes, qui l'avoyent bien et fidelement servy en la guerre d'Espagne. Ainsi sembla il que jusques icy Fabius feist et dist toutes ces choses suyvant sa coustume et l'humeur de sa nature. Mais au demourant, Scipion ne fut pas plus tost passé en Afrique, que lon entendit incontinent à Rome des exploits admirables et des effects grands et glorieux à merveilles,

32 A: à merveilles, et quand et quand grande quantité

joint une grande quantité de despouilles et de butin, qui tesmoignoit les nouvelles estre vrayes, le roy des Numides prisonnier, deux camps des ennemis arz et bruslez tout en un mesme temps, avec perte d'un grand nombre de gens, de harnois et de chevaux qui furent consommez dedans, force lettres et messagers expres que lon envoyoit de Cartage à Hannibal pour le rappeller, et le prier de ne s'arrester plus à poursuyvre une esperance vaine qui ne viendroit jamais à fin, ains s'en revenir au plus tost que faire pourroit, secourir son païs. Pour lesquelles prosperitez estant Scipion si fort estimé et renommé dedans Rome, que lon ne parloit que de luy, Fabius neantmoins requit encore, et fut d'advis que lon luy envoyast un successeur, sans alleguer autre cause ny raison, sinon un commun dire, « Qu'il n'estoit pas seur de commettre tant « et de si grandes choses à la fortune d'un seul homme, « pource qu'il est bien malaisé qu'un mesme personnage « soit en tout et par tout heureux. » Ces langages adonc despleurent si fort au peuple, que lon l'en estima homme importun, fascheux et envieux, ou que pour sa vieillesse il estoit devenu couard, et avoit perdu toute vigueur de courage, redoubtant Hannibal trop plus effroyeement qu'il ne devoit : car encore alors qu'il eut esté contraint d'abandonner l'Italie, et s'en retourner en Afrique, il ne permettoit pas que la joye et l'asseurance que le peuple en prenoit, fust entiere et nette de toute crainte et de toute deffiance, ains alloit disant que c'estoit adonc que les affaires estoyent en plus grand danger, et que la chose publique couroit plus grande fortune que jamais, pource que Hannibal estant de retour en Afrique devant les murailles de Cartage mesme, seroit bien plus rude à

9 D: au plustost

soustenir qu'il n'avoit onques esté, et que Scipion y rencontreroit une armee encore toute chaude du sang de tant de prӕteurs, dictateurs et consuls romains, qu'elle avoit desfaits en Italie : de maniere que par telz langages, la ville se trouva encore de rechef toute troublee, et combien que la guerre fust transferee de l'Italie en Afrique, estima neantmoins l'occasion de craindre estre plus prochaine de Rome que jamais.

XXVII. Mais peu de temps apres, ayant Scipion desfait Hannibal en bataille rengee, abbatu et mis soubs ses piedz la gloire et l'orgueil de Cartage, donna à ses citoyens une joye plus grande qu'ilz n'avoyent onques esperee : et en ce faisant redressa et asseura l'empire Romain, qui peu devant avoit esté en grand branle. Toutefois la vie de Fabius ne s'estendit pas jusques à la fin de ceste guerre, et n'entendit onques de son vivant la nouvelle de la routte de Hannibal, ny ne veit onques celle grande et asseuree prosperité de son païs : car environ le temps que Hannibal se partit de l'Italie, il tumba en une maladie dont il mourut. Or trouve lon par les histoires que les Thebains ensevelirent Epaminondas aux despens du public, pource qu'il mourut en si grande pauvreté, que quand il fut mort lon ne trouva rien qui soit en sa maison, sinon une petite broche de fer : mais les Romains n'inhumerent pas Fabius aux despens de la chose publique, ains contribuerent à ses funerailles pour teste la moindre piece de monnoye qui eust cours alors, non pource qu'il eust faulte de biens pour se faire inhumer, mais seulement pour honorer sa memoire, en faisant ses obseques à leurs despens, comme de leur pere commun. Ainsi eut il à sa mort honneur convenable à la vertu de sa vie.

29 A : à leur despens

LA COMPARAISON
DE PERICLES AVEC FABIUS

I. Voila donques ce que lon treuve par escript de ces deux grands personnages. Et comme ainsi soit qu'ilz ayent laissé l'un et l'autre plusieurs beaux exemples de vertu, tant en faict de guerre qu'en matiere de gouvernement, commençons à les conferer ensemble. Premierement Pericles vint au maniement des affaires de sa chose publique, lors que le peuple Athenien estoit au comble de sa prosperité, et en la fleur de sa puissance, et richess plus grande que jamais n'avoit esté auparavant, ny ne fut onques depuis. Ce qui pourroit sembler avoir esté cause de le maintenir sur ses piedz en seureté perpetuelle, sans jamais succumber, non tant pour sa valeur que pour la puissance et prosperité publique : la ou, au contraire, les actes de Fabius se rencontrerent aux plus malheureux et plus deshonorez temps de son païs, esquels il ne mainteint pas sa ville en ses biens sans dechoir, ains la tirant d'un trescalamiteux estat ou il la trouva, la rendit en un meilleur. Davantage les heureux exploits de Cimon, les victoires et trophees de Myronides et de Leocrates, et plusieurs beaux et grands faicts d'armes de Tolmides, donnerent moyen à Pericles de tenir sa ville en festes et en

11 D : de la maintenir

jeux tant qu'il en eut le gouvernement, et ne la trouva pas en necessité qu'il la falust garder à force d'armes, ou reconquerir ce qu'elle auroit perdu. Et à l'opposite Fabius voyant devant soy plusieurs fuittes, routtes et desfaittes, plusieurs meurtres et morts de capitaines generaulx des armes Romaines, les lacs, les plaines, les bois remplis de leurs desconfitures, les fleuves et ruisseaux regorgeans de sang et de corps morts jusques à la mer, prit en main le gouvernement de la siene, et par un moyen de proceder tout different des autres, la sousteint et estaya dessoubz, de maniere qu'il la garda de tumber à plat par les demolitions et ruines que les autres y avoyent faittes. Toutefois on pourroit aussi dire qu'il n'est pas si difficile de manier une ville humiliee par adversitez, et qui, contrainte par la necessité, se laisse gouverner au plus sage, comme de refrener la fierté et l'insolence d'un peuple enorgueilly et elevé par longue prosperité, ainsi comme Pericles vint à bout des Atheniens. Aussi la grande multitude de tant et de si griefves calamitez qui advindrent lors aux Romains, monstra bien que Fabius estoit un grave et constant personnage, qui ne se laissa point aller aux crieries d'une commune, ny jamais ne se departit de ses premiers conseilz.

II. Et peut on opposer à la prise de Samos, que Pericles prit à force, le recouvrement de Tarente, et à l'isle d'Eubœe, les villes de la Campagne, qu'il retira, exceptee celle de Capoue, que les consuls Furius et Appius recouvrerent. Mais il semble que Fabius ne gaigna jamais bataille, sinon celle la dont il triumpha la premiere fois, là ou Pericles dressa neuf trophees des batailles et victoires qu'il avoit gaignees, tant par mer que par terre. Vray est

6 A et D : armees

aussi que lon ne sçauroit alleguer un tel acte de Pericles, comme fut celuy de Fabius quand il recourut Minutius des mains de Hannibal, et preserva une armee toute entiere de Romains : qui fut sans point de doubte un faict digne de grande gloire, comme procedant de prouesse, sagesse et bonté tout ensemble : mais aussi ne feit onques Pericles un tel erreur, comme feit Fabius, quand il fut affiné et abusé par la ruse des bœufs de Hannibal, ayant trouvé son ennemy, qui par cas d'adventure s'estoit de luy mesme enfermé dedans le destroit d'une vallee, et l'ayant laissé eschapper la nuict par subtilité, et le jour par force : car il fut prevenu par trop dilayer, et batu par celuy qu'il tenoit enfermé. Et s'il fault qu'un bon capitaine non seulement use bien de ce qu'il a present en main, mais aussi qu'il juge sagement de ce qui est à advenir : la guerre des Atheniens se termina tout en la mesme sorte que Pericles leur avoit predit : car par ambition de vouloir trop embrasser, ilz perdirent leur estat : et au contraire, les Romains ayans envoyé Scipion en Afrique pour y faire la guerre aux Cartaginois, gaignerent tout ce qu'ilz voulurent, ayant leur capitaine vaincu, non par fortune, mais par vaillance et par prouesse leurs ennemis : de maniere que le bon jugement de l'un est tesmoigné par la ruine de son païs, et l'erreur de l'autre adveré par l'heureux evenement de ce qu'il avoit voulu empescher. Or est-ce faulte pareille à un capitaine de tumber en un inconvenient non attendu ne preveu, que par deffiance faillir à embrasser l'occasion de faire un grand exploit quand elle se presente : car mesme default d'experience engendre temerité à l'un, et oste l'asseurance à l'autre. Voila quant à leurs faicts de guerre.

15 D : à avenir — 24 D : averé

III. Et quant aux actes de gouvernement civil, c'est un grand reproche à Pericles d'avoir esté autheur de la guerre : car on tient que luy seul en fut cause, en s'aheurtant à ne vouloir point que lon cedast pour peu que ce fust, aux Lacedæmoniens : toutefois il m'est advis que Fabius Maximus ne ceda luy mesme non plus aux Cartaginois, ains se presenta hardiement et courageusement à tout danger pour maintenir contre eulx l'empire de son païs. Mais la debonaireté et clemence que Fabius monstra envers Minutius, condamne fort les brigues et menees de Pericles à l'encontre de Cimon et de Thucydides, tous deux gens de bien et d'honneur et tenans le party de la noblesse, qu'il feit chasser de la ville et les bannir à certain temps. Aussi estoit l'authorité et la puissance de Pericles en sa chose publique plus grande, moyenant laquelle il empescha qu'il n'y eust de son temps aucun capitaine qui executast sa folie et sa temerité au dommage du public, excepté Tolmides seul qui luy eschappa, et malgré luy s'alla aheurter contre les Bœotiens, ou il demoura : car tous les autres au demourant luy adhererent, et se rengerent à sa voulunté pour la grandeur de son authorité ; là ou Fabius, encore que quant à luy il ne feist point de faulte, et qu'il allast seurement en besongne, si est-ce que pour n'avoir pas esté assez fort pour empescher les autres de faillir, semble avoir esté en ce regard defectueux : car les Romains ne feussent pas tumbez en tant de calamitez, s'il eust eu autant d'authorité à Rome, comme Pericles en avoit à Athenes. Et quant à la liberalité, l'un la monstra en ne voulant point accepter l'argent qu'on luy presenta, et l'autre en en donnant à ceulx qui en avoyent besoing, et racheptant ses citoyens qui estoyent

4 A : que lon cedast un peu aux Lacedæmoniens

prisonniers : toutefois il n'y despendit pas grande somme de deniers, ains environ trois mille six cents escus seulement : là ou il ne seroit pas facile à dire combien Pericles pouvoit amasser d'argent et de presens par le moyen de son authorité, tant des subjects et alliez mesmes des Atheniens, comme aussi des roys et princes estrangers : en quoy neantmoins il teint tousjours ses mains nettes de toute concussion. Mais au reste, quant à la beaulté et magnificence des temples, ouvrages et edifices publiques, tous les ornemens ensemble qui furent onques à Rome avant le temps des Cæsars, ne sont pas à comparer à ceulx dont Pericles embellit et orna la ville d'Athenes : car il n'y a point de proportion ny de comparaison de la sumptuosité excellente et magnificence des uns aux autres.

13 D: de la sumptuosité et excellente magnificence des uns aux autres

ERRATUM

P. 21, l. 26 : *au lieu de* qui ne mesloyent
lire qui ne se mesloyent

MACON, PROTAT FRERES, IMPRIMEURS.